



Les mémoires de Grand'Loup.

(Ou la vie d'un pauvre "cornichon")

J'ai eu la faiblesse de promettre à mes petits - enfants d'écrire mes mémoires. Contrairement à ce qu'affirme la chanson de ma jeunesse, je tiens presque toujours mes promesses. Pas celle des autres.

Je vais donc essayer de me lancer dans une vaste entreprise, vous faire part de ce que j'ai vu, entendu, vécu, de Mai 40 à Mai 1961... Dans une époque où les documents historiques concernant cette période sont souvent incomplets, rarement objectifs, les pages qui suivent auront valeur de témoignage.

J'espère avoir le temps et le courage d'aller jusqu'au terme de ce travail de mémoire.

Le titre choisi peut surprendre. C'est Caroline, ma première petite fille, qui m'a donné le nom de " Grand - Loup", en lieu et place de Grand Père. Aujourd'hui, tous ceux qui me connaissent bien m'appellent ainsi et cela me convient parfaitement.

Quant au mot cornichon, il appelle une explication : Les classes de préparation à Saint - Cyr s'appellent des corniches et les élèves, tout naturellement, reçoivent le nom de cornichons.

N'étant pas très futé, (à l'issue de la lecture des pages qui suivent vous en serez convaincus), c'est donc à deux titres que je me range dans le club des "pauvres cornichons".

Dans l'espoir de voir un de mes petits-fils embrasser la carrière des armes j'ai, parfois, fait suivre certains événements de commentaires tactiques qui pourront "raser" les malheureux "pékings", (civils indécorables), qui auront eu l'imprudence de se lancer dans la lecture de mes folies de jeunesse... J'espère qu'ils me pardonneront cette déformation de vieux "sabreur".

Avant de laisser courir une plume rétive, deux remarques préliminaires :

D'abord, contrairement à ce que disent les malveillants, le nombre de sots sous l'uniforme, statistiquement parlant, n'est pas plus élevé que dans les autres sociétés. !. Ensuite, dans la mesure où l'on privilégie l'amitié, c'est dans le tumulte des grandes difficultés qu'elle se forge. Jamais dans l'ombre de préoccupations boutiquières.

Finalement, comme vous le remarquerez au fil des pages qui suivent, le petit paysan lorrain complexé de 1940 a bénéficié de l'ascenseur social offert par la vieille armée. Aussi, je peux le dire sans mentir, le métier des armes convenait parfaitement à mon épanouissement.

(1) Les promesses que je t'ai faites,
Je les ai faites en badinant.
Je les ai faites oui,
Je les ai faites non,
Je les ai faites c'était pour rire
C'était pour mieux passer le temps.

Deux années bien occupées

(17 ans en Mai 1940.)

Elève de seconde à Poincaré :

Né le 29 Avril 1923, je venais de fêter mes 17 printemps quand l'offensive allemande des Ardennes a fait éclater mes certitudes et l'environnement qui les justifiait.

Elève de seconde au lycée Henri Poincaré de Nancy, gaillard turbulent et studieux à la fois, je n'ai pas moissonné les premiers prix de math ou de physique de ma classe, loin s'en faut. Par contre, le prix de gymnastique ne m'a jamais échappé.

Cette classe de cinquième V^B ouverte en toute hâte en octobre 1936 visait à redonner une chance aux garçons des départements de l'Est, départements qui avaient inventé un certificat d'études primaires dit supérieur, certificat parfaitement inutile puisqu'il conduisait à une voie sans issue. Cette classe dite V^B rassemblait une trentaine d'élèves de tous horizons et m'a fait découvrir la communauté juive lorraine représentée par 6 garçons, dont mon vieil ami Eugène Bas, le fils du Rabbin de Nancy. Dans les années 1930, au lycée, la première heure du premier jour était consacrée à l'échange d'informations. A l'appel de son nom, chacun se levait et se présentait en indiquant ses dates et lieu de naissance, l'adresse de ses parents et la profession du père.

Eugène Bas avait provoqué la stupéfaction d'un certain nombre de demeures auxquels j'avais l'honneur d'appartenir quand il avait annoncé *'Père ministre officiant du culte israélite pour la ville de Nancy.'*

Je m'étais alors penché vers mon voisin, Pierre Epin, mille fois plus futé que moi, pour savoir ce qu'était un ministre officiant.

Pierre, condescendant, m'avait alors informé qu'il s'agissait du Rabbin, information ponctuée d'un *Eh, ballot !* si mortifiant que je n'avais pas osé demander quel était, exactement, le rôle du Rabbin.

A l'époque, pour les adolescents, l'antisémitisme n'existait pas et les 6 israélites furent totalement et très naturellement intégrés dans notre groupe.

Mes parents habitaient Jeandelincourt, village planté sur la bordure nord du grand Couronné, entre Nancy et Metz, à la limite de la Lorraine annexée par le Reich en 1871. Comme la grande majorité des Alsaciens-Lorrains, ma famille manifestait des sentiments d'un patriotisme exigeant, voire chatouilleux. Tous mes cousins mobilisables servaient dans la ligne Maginot dont ils étaient très fiers. A leurs yeux, cette ligne de forteresses était inviolable. Plus tard, je n'ai jamais osé leur rappeler le vieil adage militaire: "Dans le béton les plus cons".

En ce temps là, les cœurs étaient peints en "bleu, blanc, rouge" dès la naissance. Par conséquent, aux yeux de tous les miens, douter de la ligne Maginot et de la victoire de nos forces armées relevait d'un défaitisme honteux, presque de la trahison.



Rien d'étonnant donc si en Août 1939, l'annonce du pacte germano-soviétique avait définitivement placé l'URSS au ban des pays fréquentables et le parti communiste français aux limites de la communauté nationale.

Pendant les 6 premiers mois du drôle de guerre, il ne se passa rien. Jeandelincourt fut utilisé comme base arrière des régiments d'intervalle de la ligne Maginot. Les soldats apprenaient à creuser des tranchées étroites susceptibles de les protéger au passage des chars. Leurs travaux, parfaitement inutiles, nous passionnaient.

Le 10 Mai 1940, quand la Meuse fut franchie par les blindés de Guderian, ce fut la consternation. On voulait se rassurer, grâce aux communiqués officiels et successifs qui annonçaient le "colmatage de la brèche". Le désastre de Dunkerque provoqua le KO debout.

Pourtant, une grande lueur d'espoir interrompit cette avalanche d'événements apocalyptiques : l'annonce du limogeage du Généralissime Gamelin et son remplacement par le Général Weygand. Selon nos pères, le premier n'avait pas de colonne vertébrale mais le second, ancien chef d'état-major de Foch, avait un caractère forgé dans l'acier. Il pouvait renouveler le miracle de la Marne. Hélas, hélas, hélas, le miracle n'eut pas lieu et, le 14 Juin 1940, tout bascula pour nous dans une ambiance surréaliste. En effet, si les nouvelles diffusées à la radio annonçaient la débâcle, chez nous en Lorraine, il ne se passait rien, rigoureusement rien ! Sauf dans le domaine aérien.

A Jeandelincourt, mis en vacances dès le 1^{er} Juin, grand-loup s'était transformé en observateur du ciel. J'avais "piqué" les jumelles de mon père et, couché sur le toit de notre maison, j'examinais tout ce qui passait au dessus de moi. A partir du mois de juin, à mon grand désespoir, tous les avions qui survolaient mon village portaient la fameuse croix noire de la "luftwaffe". Les cocardes tricolores avaient définitivement disparu.

Et ce fut la "débâcle "

Mollement attaquée, la ligne Maginot tenait sans difficulté son rôle protecteur du pays lorrain. Aussi, tandis que les Allemands marchaient sur Paris, Nancy vivait dans un calme trompeur. Brutalement, nous apprîmes, par la voie des ondes, la mobilisation des français de 17 à 50 ans. A ce titre, nous avons embarqué dans la vieille Ford de Monsieur Poinignon, l'adjoint au Maire de Jeandelaincourt, en compagnie de Lucien Maire, un ancien de 14-18, de trois de mes camarades. Les adieux furent brefs.

Nous sommes arrivés sans grande difficulté à Dijon où nous devons nous présenter à l'autorité militaire. Celle-ci nous invita à continuer vers Lyon car les allemands déboulaient déjà dans la capitale bourguignonne par la route de Paris. A la surprise générale et, je crois, pour la première fois de notre histoire, les hordes germaniques déferlaient sur nos vieilles provinces en arrivant par l'Ouest. Déjà, les troupes d'Hitler s'affranchissaient, sans vergogne, des règles de la guerre, des traditions et de la bienséance. On ne peut, évidemment, écarter une erreur de lecture de la carte.

A Lyon, nous avons écoutâmes, effondrés, le discours du vieux Maréchal Pétain qui annonçait sa demande d'armistice "dans l'honneur". Autour de nous, la foule manifestait sa joie. Quelques hommes pourtant, pleuraient à chaudes larmes. En ce qui nous concerne, nous étions abasourdis. Pourquoi demander l'armistice ? Les lorrains, c'est bien connu, ne sont pas très futés et l'ampleur de la catastrophe nous échappait totalement.

Aussi, est-ce pour en découdre que nous nous sommes présentés à la caserne la plus proche. Nos aînés, nés tous deux en 1920, furent retenus. Les deux vieux de 14-18 et les deux "jeunots" furent invités à aller se faire pendre ailleurs, ce que nous fîmes sans perdre un instant. Sans raison valable, nous avons suivi les colonnes de réfugiés jusque dans le Massif central et nous nous sommes arrêtés, en panne sèche, dans une ferme proche de St Nectaire. Là, nous avons survécu en participant à la fenaison des paysans voisins...

Nous faisons donc les foins pour payer les repas et, pour le plaisir, faisons une cour ultra-discrète à deux jolies belges de notre âge installées dans la grange voisine. Notre cour d'amour consistait à leur dire: " bonjour, bonne journée" Notre audace ne franchissait pas cette limite.

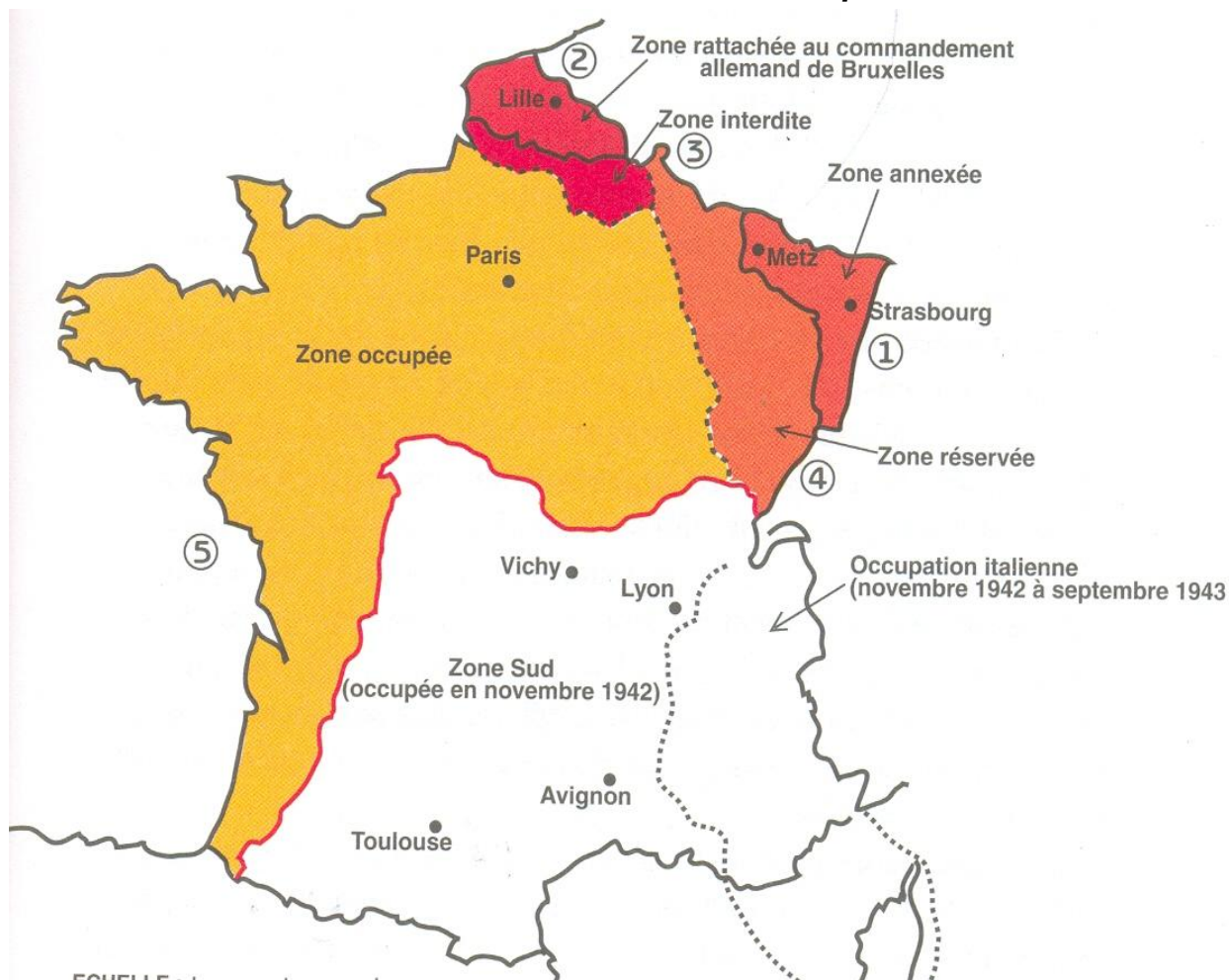
Les foins finis, les deux jeunes ont abandonné la voiture, les deux vieux et ils sont revenus, à pied, jusqu'à Lyon. Nous avons été très cordialement accueillis par la famille Baud, des agriculteurs de Tassin la Demi-Lune, village situé à 8km au nord de Lyon. Nous y avons passé deux bons mois, couchant dans le foin de la grange et payant notre écot par une participation aux travaux de la ferme. Grâce à la présence de Nadine et Noël Baud qui avaient, à peu de chose près, notre âge, je garde de ce séjour un souvenir plein de franches rigolades et de totale insouciance.

L'organisation du pays s'étant, progressivement, remise en route, nous avons pu échanger quelques lettres avec Jeandelaincourt et, fin Septembre nous avons reçu un "ausweis" nous autorisant à reprendre le chemin de la Lorraine

Nous avons franchi la fameuse ligne de démarcation du côté de Chalon sur Saône et la légèreté de la jeunesse s'est évaporée d'un seul coup. Les Teutons bottés, armés, casqués, examinaient avec une lenteur calculée les papiers des candidats au rapatriement qui formaient une longue queue à l'entrée de la Kommandantur.

Pour nous, qui avons eu le triste privilège de voir les vestiges lamentables de l'armée française en pleine débâcle, cette "Wehrmacht" impeccable, disciplinée, sûre d'elle-même comme de l'Univers, fut une humiliation supplémentaire. En présentant nos papiers à un Feldwebel hautain et cassant, nous avons immédiatement compris combien serait contraignante la vie en zone occupée. La réalité allait être pire !

Octobre 1940-Juin 1941 : Le coma profond.



De retour dans notre vieille Marche de l'Est, nous avons eu du mal à reconnaître notre pays. Le département de la Moselle, déjà annexé par Bismark en 1871, était redevenu terre allemande. La limite administrative entre Moselle et Meurthe-et-Moselle s'était transformée en frontière solidement cadencée. Afin d'établir une cloison étanche entre la France occupée et les terres du III^{ème} Reich, les villageois mosellans des agglomérations frontalières furent chassés et expédiés vers la zone libre pour être remplacés par des teutons bon teint. Des Poméraniens, disait-on. C'est ainsi que nous avons assisté au départ de nos voisins du village d'Ajoncourt, à quelque quatre kilomètres de Jeandelincourt. Dorénavant, les baignades dans la Seille étaient "Streng verboten". En ces temps difficiles, je l'avoue bien humblement, nous nous sommes bien gardés de tirer les moustaches des gardes-frontières de l'oncle Adolf ...

Enfin, notre département, à l'instar des Vosges et de la Meuse, fut décrété zone interdite réservée. Il fallait un "ausweis" délivré par la Kommandantur pour se rendre à Paris. Isolée de ses voisins mosellans comme des français de la zone occupée, la population lorraine se mit en hibernation en attendant des jours meilleurs.

En octobre 1940, Pouvions-nous imaginer situation plus désespérée ?

- L'Angleterre semblait condamnée à un baroud d'honneur malgré son héroïque bataille aérienne. On s'attendait soit à sa reddition, soit à un débarquement des allemands sur les côtes d'Albion.
 - Côté USA, rien ne permettait de penser que les Américains sortiraient un jour de leur "splendide isolement".
 - Quant aux Soviétiques ils avaient pactisé avec le diable et il ne fallait rien attendre des vents venus de l'Est.
- L'Europe tout entière était sous la botte allemande.

Dans la vie quotidienne, nous étions totalement et directement soumis à la domination teutonne. Aussi, n'avions-nous aucun contact avec le gouvernement de Vichy. Finalement, les choses étaient plus claires.

Curieusement, à l'époque, le terme nazi n'était pas utilisé. Au mot Allemands, nous avons substitué : chleuhs, boches, frisés, doryphores, fritz, fridolins, cousins germains etc... Nous n'avions plus une seule goutte de pétrole mais nous ne manquions pas d'imagination. Notre vocabulaire s'est largement enrichi.

L'Est républicain, le quotidien des vieux lorrains, publiait ce que lui ordonnait la "propaganda comp". Mon père cessa de l'acheter. Les cinémas projetaient des actualités fournies par des sbires de Goebbels, nous ne les avons guère fréquentés. Dans les rues de Nancy, nous nous sommes habitués à voir passer, toujours impeccables, les bataillons de la "wehrmacht". Leurs airs martiaux, chantés à plusieurs voix, finirent par nous devenir familiers. Nous affectons une totale indifférence, mais nous étions tout de même impressionnés par cette troupe qui avait, il faut bien le dire, une sacrée allure. Cette feinte indifférence fondait totalement au passage des "souris grises", les walkyries d'Adolf Hitler. (L'armée française de 1940 ne comportait pas d'auxiliaires féminines). Sportives d'allure, vêtues d'un uniforme gris très seyant, nous avions pour elles des regards sournois et incontestablement concupiscent.

En fait, donc, Nancy vivait à l'heure allemande dans un environnement complètement "wehrmachtisé", soumis à leurs lois et à leurs caprices. Pour oublier cette étroite sujétion, adultes et adolescents se réfugièrent dans le travail, en repli sur la cellule familiale.

Très vite, les réquisitions opérées par les allemands produisirent une raréfaction des produits alimentaires. Aussi, la recherche du ravitaillement mobilisa-t-elle du temps et de l'énergie. Cette préoccupation nouvelle n'était pas de nature à favoriser l'élévation de l'âme, mais elle développa les biscoteaux. Les citadins apprirent à pédaler pour acheter chez les paysans les légumes et les produits laitiers qui manquaient. A la campagne, les mairies distribuèrent des parcelles de terrain appartenant à la commune. C'est ainsi que j'ai été invité par mes parents à labourer et planter en pommes de terre une parcelle de 1000m² sur lesquels j'ai transpiré sang et eau. Avec ma production, ma grand-mère nourrissait avec amour un cochon renouvelé chaque année et qu'elle baptisa "Adolf", bien évidemment ; pour la plus grande joie des voisins... Vous imaginez les blagues quotidiennes et solidement paysannes qui s'échangeaient sur le dos du malheureux "Adolf."

Dans ce climat glauque de repli sur soi-même, le problème des prisonniers permit de sortir un peu d'un égoïsme généralisé. Pour votre information, la wehrmacht n'avait pas fait dans la dentelle : plus d'un million de nos soldats croupissaient derrière les barbelés des "stalag" et des "offlag" répartis sur tout le territoire du 3^{ème} Reich. Chaque famille française avait son prisonnier. Chaque famille se faisait un devoir de lui confectionner des colis et d'entretenir une correspondance régulière. L'échange des nouvelles venues des "stalag" a créé, en quelque sorte, un lubrifiant social.

Même au lycée Henri Poincaré, nous n'étions pas à l'abri de l'omniprésence de l'occupant. La moitié de l'établissement avait été réquisitionné par la "Wehrmacht". Seule une palissade de planches nous séparait des militaires "vert de gris". Depuis la mobilisation, les femmes professeurs avaient remplacé les hommes en âge de porter les armes. Nous n'avons pas eu à nous en plaindre, tant étaient évidentes leur compétence et leur conscience professionnelle. Bien entendu, nous fûmes rapidement amoureux des plus mignonnes, notamment de la prof de physique surnommée Blanche-neige et, aussi, de Miss Bart dont les fort jolies jambes nous faisaient fantasmer. Femmes de caractère, leur prise en main fut des plus énergiques et nous n'avons pas rêvé longtemps, je vous prie de le croire !

De 1940 à Juin 41, par une sorte d'entente tacite, les échanges extrascolaires avec les professeurs furent très limités. Nous parlions travail, jamais de l'occupant et encore moins de Vichy qui se situait sur une autre planète. Aussi, ignorant ce qui se passait en zone dite libre, nous ne nous sentions pas concernés par le nouvel état français mis en place sous l'autorité du Maréchal Pétain. Trop jeunes pour apprécier les subtilités de la politique, le côté paradoxal d'une chambre des députés de gauche confiant le pouvoir absolu à un vieillard de droite nous était passé au-dessus des oreilles ...

Telle fut la chape de plomb imposée aux jeunes Lorrains en cette époque exceptionnellement désespérante de l'automne 1940.

Dans ma famille, heureusement, une certaine possibilité d'insoumission de l'esprit s'est rapidement établie. Premier point, fort important, aucune troupe allemande ne s'installa dans notre village jusqu'en 1944. Cela nous a aidés à respirer. Deuxième point, tout aussi important, nous avons été pris en mains par ma grand-mère, Marie Lamblin, une femme de grand caractère. Elève des premières écoles normales d'instituteurs créées par Jules Ferry, vers 1885, elle était donc l'un des "hussards de la République" dont parlent volontiers nos historiens (appellation donnée, à l'époque, aux premiers instituteurs laïques).

Personnage droit sorti des livres d'Erkman Chatrian, cette grand-mère de choc manifestait, avec une certaine ostentation, un patriotisme d'airain. A mon retour, en Septembre 40, j'avais déjà trouvé le poste radio réglé sur Londres. Il le resta jusqu'à la fin de la guerre. Bientôt les murs de la cuisine se couvrirent de cartes sur lesquelles ma grand-mère déplaçait les épingles à tête de couleur, comme dans les grands états-majors. Dans les premiers mois, elle n'avait pas grand-chose à se mettre sous la dent.



Heureusement, à partir de Décembre 1940, les revers subis en Lybie par les troupes de Mussolini vinrent nourrir son enthousiasme communicatif.

Dans une magnifique illusion, elle avait décidé l'existence d'un accord secret entre Pétain et De Gaulle, solution propre à ménager toutes les susceptibilités.

Ma Grand Mère, Marie Lamblin

Hélas, au printemps 1941, il apparut, qu'à l'évidence, cet accord n'existait pas. C'est donc dans une ambiance peu euphorique que j'ai préparé mon bac (première partie).

J'ai le sentiment de n'avoir pas su trouver les mots susceptibles de vous faire partager l'impression d'isolement et d'abandon que nous ressentîmes alors durant cette période. Pourtant, je vous l'affirme avec force, la vieille Lorraine vivait alors dans un coma profond. L'espoir reviendrait-il un jour ?

22 Juin 1941, le réveil.

L'aventure mussolinienne en Grèce et ses piteux revers avaient encore alimenté l'optimisme de ma grand-mère.

En revanche personne, autour de moi, n'avait apprécié la conquête des Balkans et de la Grèce comme les mouvements préparatoires à "Barbarossa" (nom de l'attaque allemande en Russie). Aussi, le déclenchement des opérations contre l'URSS, le 22 Juin 1941, provoqua-t-il, à la fois, la stupeur et la montée d'un immense espoir. Stupeur, car le pacte germano-soviétique de 1939, fortifié par le partage de la Pologne entre les deux super-géants européens, paraissait coulé dans le bronze.

Espoir, car l'ours soviétique pesait d'un autre poids que la France et l'Angleterre.

Les murs de notre cuisine changèrent de décor. Les cartes d'Egypte et de Lybie passèrent aux oubliettes. Une magnifique carte de la Russie d'Europe fut épinglée sur le mur principal. Hélas, les épingles de couleur se déplaçaient trop vite vers la droite. Pourtant, la grand-mère Lamblin conservait un moral d'acier. Alors que je la soupçonnais d'avoir gardé une tendresse secrète pour le "petit caporal" (Napoléon 1^{er}), elle maintint qu'Adolf, (elle ne l'appelait jamais autrement), connaîtrait sous peu le même destin....En pire, naturellement !

D'une manière générale, l'entrée du géant soviétique dans le conflit européen suscita dans la population lorraine un mouvement d'espoir nouveau, à peine tempéré par les bulletins de victoire de l'Allemagne hitlérienne. Il faut souligner l'action continue de la "propaganda comp" du sieur Goebbels. Aux actualités cinématographiques, le public avait droit aux grandes orgues : fracas des chenilles, panzers fonçant bride abattue sur les pistes défoncées, hurlement des Stukas piquant sur l'ennemi, pilonnage des bombardiers à croix gammée, bref un vrai spectacle wagnérien. Mais trop c'est trop ! Cette action psychologique teutonne convenait probablement au public d'outre-Rhin. Chez nous, elle n'eut pas grand succès. Ce matraquage n'empêcha pas le bon peuple lorrain d'accorder toute sa sympathie à Staline. Par un coup de baguette magique, l'oncle Joseph passa du personnage de monstre sanguinaire à celui de champion des peuples démocratiques. Ainsi va la vie

Dans le petit monde de ma première V^B, l'événement fut commenté dans une grande exaltation, légèrement modérée par l'imminence du bac -1^{ère} partie.

L'écho des batailles de Briansk, Smolensk et autres lieux découverts à marée basse, ne pouvait pas lutter longtemps contre la réalité des sujets de français franchement "dégueu" qui nous avaient été proposés, les difficultés de l'épreuve des maths, etc....

Après le bac, les vacances à Jeandelincourt. Les travaux des champs dans le cadre du retour à la terre (les lycéens et étudiants devaient, en principe, participer aux activités paysannes d'été), l'inconscience de la jeunesse, tout concourait à nous faire oublier la gravité de la guerre ... Dans une certaine mesure, j'oserais dire que, pour survivre, il faut savoir oublier.

Pourtant, à la fin des vacances, en rentrant dans cette classe de math élémentaire qui allait couronner mes études secondaires, j'ai perçu un grand changement, un véritable réveil. La période du coma profond était bel et bien terminée !

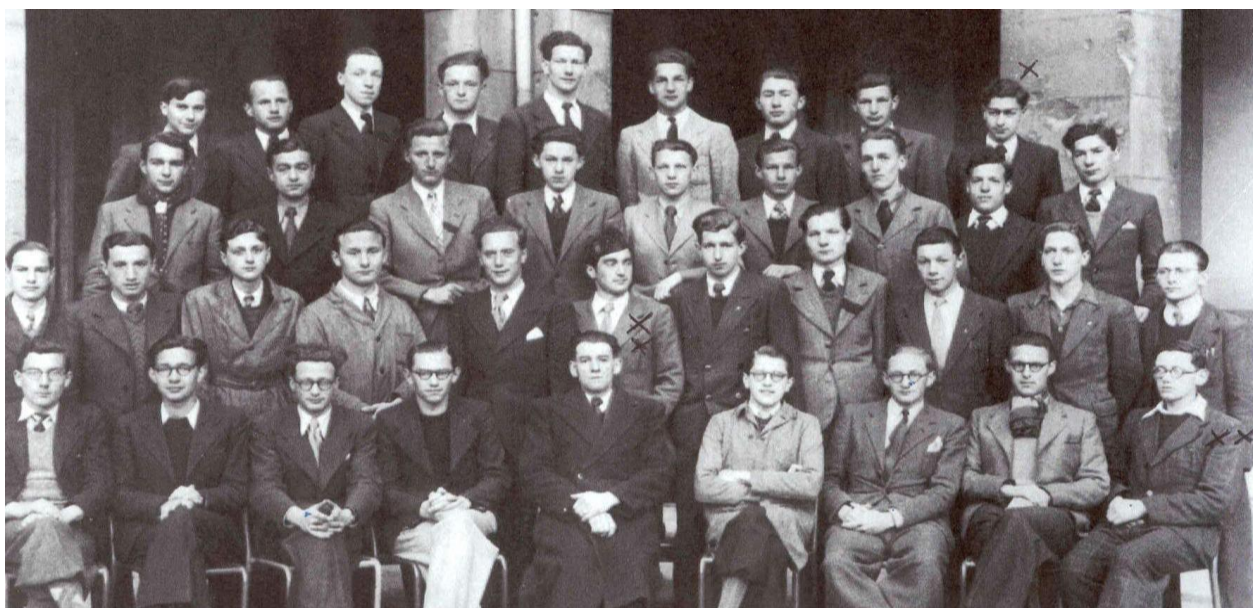
1942, L'espoir

En effet, à l'automne 1941, mon environnement subit de profondes modifications. Le groupe très particulier et très soudé de la classe de cinquième V^B, ouverte en 1936, vola en éclats. Selon les choix, Math ou Philo, et selon les hasards administratifs, nous fûmes affectés dans quatre classes différentes : Math1, Math2, Philo1 et Philo2. Dans

ma classe de Math2, vinrent s'ajouter des garçons des écoles religieuses de Nancy et des environs. La cohésion de la nouvelle classe prit du temps pour s'établir.

J'eus la chance de garder un noyau d'amis et de retrouver des vieux professeurs que je connaissais depuis la cinquième. Monsieur Médard, professeur d'anglais, et Monsieur Jolibois, dit Totor, professeur de sciences naturelles.

Ces deux personnages marquèrent incontestablement nos esprits par leur patriotisme ardent et ouvertement affirmé. Quel changement par rapport à l'année précédente ! Le premier devint chef d'un réseau de sabotage des voies ferrées de Luxeuil sous le nom de code "d'Alouette". Le second terminait toujours ses cours en commentant, à sa façon, les informations diffusées par la B.B.C. Ce patriotisme ostentatoire lui valut d'être arrêté, à deux reprises, par la Gestapo. Toujours habillé d'une redingote noire, démarche de Grizzli, un lorgnon vissé sur le nez, Totor était un personnage venu tout



droit des romans d'Alphonse Daudet. Un cousin du "Petit Chose", en quelque sorte. Nous l'adorions, ce vieux lorrain au grand cœur. Pourtant, les élèves de math-élem., suivaient ses cours avec une certaine désinvolture car, à l'époque, il n'y avait pas d'épreuve de Sciences naturelles à l'écrit du bac scientifique.

Un certain jour, je révisais la composition de Physique avec le livre grand ouvert sur les genoux quand, ô panique à bord, Totor arrivé à pas de loup derrière moi s'est penché tout près de mon oreille. La bouche ouverte de saisissement, je m'attendais au pire : "Heissat, les anglais ont bombardé Berlin. Les boches ont eu 2000 tués ". Et sans autre forme de procès, il est remonté sur son estrade, à mon grand et lâche soulagement.

J'ai eu la chance, récemment, de retrouver la photographie de notre classe de Math II. Cette image de Juin 1942 est intéressante à plus d'un titre

D'abord, il faut noter le nombre élevé des élèves (37), ce qui ne nous a pas empêchés de faire d'excellentes études, comme vous le savez. Et pourtant, 12 seulement sur 37 furent admissibles Et 8 reçus définitivement !!! Aujourd'hui, une grève serait immédiatement déclenchée.

Par ailleurs, la remarque la plus importante concerne mes trois camarades juifs. Vous constatez qu'en Juin 1942, aucun ne porte l'étoile jaune imposée par OBERG, chef militaire allemand de la France occupée. A la rentrée d'octobre, tous l'affichaient.

Ceci me conduit à préciser qu'en Meurthe et Moselle nous n'avons pas ressenti les effets pervers de la politique antisémite de Vichy. Un exemple particulièrement saisissant : C'est seulement en 1945 que j'ai eu connaissance de la grande rafle de Drancy. Nos camarades juifs de la classe ne pouvaient ignorer ces évènements et,

moins encore, les dangers courus par leur communauté. Pourtant je dois en témoigner, ils se sont montrés d'une totale discrétion et jamais ils n'ont fait part des craintes qu'ils vivaient quotidiennement. Eugène Bas, premier à droite du premier rang, fut déporté en 1943 et il est mort dans l'un des camps de la "solution finale". Lange, coiffé du calot de taupin au centre du deuxième rang, s'est noyé en tentant de passer en Espagne. Le troisième, le petit Bloch, a réussi à se cacher et je l'ai retrouvé à Nancy après la guerre. Vous pouvez voir, à droite de votre grand-père, Rogers Hanss qui fera une carrière exemplaire à la Légion Etrangère et qui ne fut récompensé, ni de ses vertus ni de ses exploits guerriers, en raison de ses sympathies Algérie française. Enfin, à gauche de Maurice Baier, dont vous connaissez la conduite héroïque à la deuxième D.B, mon vieil ami Willemetz, le plus brillant et le plus complet de l'équipe. Curieusement, les hasards de la vie l'ont toujours éloigné de mon chemin. Il a terminé sa carrière avec le grade de général dans l'arme blindée et je ne l'ai jamais revu depuis 1945.

Au cours de mon année de Math Elem, le rythme de la guerre s'était singulièrement accéléré. Dans le même temps, de nouveaux théâtres d'opérations s'étaient ouverts, notamment aux antipodes de l'Europe :

En Décembre 1941, l'attaque surprise de Pearl-Harbour fit l'effet d'une bombe. Loin de mesurer les conséquences désastreuses de cet événement sur le potentiel de guerre américain, nous ne retînmes qu'une chose : l'Amérique faisait enfin entrée dans l'arène. Elle ferait donc rapidement basculer l'équilibre des forces en présence. Parfaitement ignorants dans le domaine géostratégique, nuls en matière d'organisation des armées, notre jugement tenait de l'acte de foi. Mon père, fort de son expérience de 1914-1918, tentait de modérer mon enthousiasme. Il m'agaçait.



Mon Père, Paul Heissat

En 17, disait-il, les américains n'avaient pas d'armée. Nous avons dû les instruire complètement pendant presque une année avant de pouvoir les engager utilement.

Aujourd'hui, ayant fait quelques progrès dans le métier des armes, je mesure mieux la sagesse de son jugement. Je mesure mieux, également, la performance extraordinaire des américains qui, partis de zéro (200 000 soldats de métier) en 1941 ont réussi à créer et à former une armée de plusieurs millions de combattants en moins d'une année.

Au cours de cette même année 1942, nous aurions dû être terrifiés par l'expansion quasi météorique des japonais en direction de l'Inde et de l'Australie. Il n'en fut rien. Bof, ces choses se déroulaient trop loin de nous et les japs finiraient bien par se fatiguer.

De même, l'offensive de l'été 42 des Allemands en direction de la Crimée, puis du Caucase et du Don aurait dû nous briser le moral. Le même acte de foi nous fit mépriser ces détails opérationnels.

A la maison, dans la cuisine, les épingles noires représentant les forces de la Wehrmacht étaient sorties des limites Est de la carte murale. Grand-mère Lamblin restait de marbre; ce n'est pas grave, disait-elle, les Russes ont encore des réserves dans l'Oural et ils finiront bien par les avoir. Les faits lui donnèrent raison.

Il faut dire que son moral était remonté au beau fixe depuis Avril 1942, grâce à l'évasion spectaculaire du Général Henri Giraud. L'ancien gouverneur de la place de Metz, un voisin en quelque sorte, était déjà admiré par ma grand-mère pour sa magnifique allure et son passé guerrier. Il devint le Dieu Mars de la famille Heissat. Je me demande, aujourd'hui, si ma chère grand-mère n'était pas un peu amoureuse du beau général.

Dans le même temps, nous notions avec une satisfaction perverse la relève des belles unités de la Wehrmacht par des réservistes qui étaient loin d'être des Adonis. Les nouveaux venus, souvent grisonnants, parfois rondouillards, n'avaient, à l'évidence, aucune prétention à jouer les Tarzans en uniforme. L'occupation prenait de l'âge et se faisait pépère, ce qui nous insuffla des audaces nouvelles. C'est ainsi que, sur les murs de la ville, apparurent les croix de Lorraine tracées à craie et surtout à la hâte (courage n'est pas déraison).

Toutefois, comme aujourd'hui, le mois de Juin se manifesta par de belles journées de chaleur et les angoisses du Bac. Vous le savez, je présentais, avec un certain nombre de copains, à la fois le Bac. Math et le Bac. Philo. J'eus la chance d'être reçu aux deux à la fois, mais tout à fait au ras du gazon.

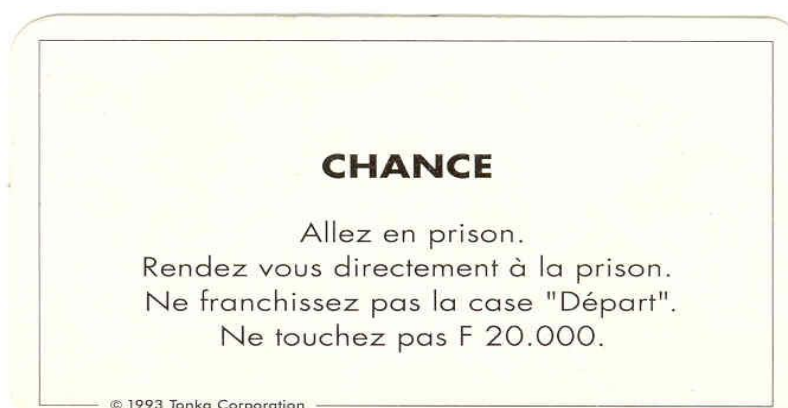
Les vacances à Jeandelincourt m'ont offert trois mois de détente à la ferme de mon oncle Ernest. Chez lui, comme chez les autres paysans lorrains, le travail d'été commençait à 6 heures du matin. Le soir, en période de moisson, les hommes dételaient à la nuit tombante avec le déchargement des dernières charrettes. C'était le rythme de travail de l'époque et, à vrai dire, je n'en ai pas souffert.

Par contre, je ne savais vraiment pas quelle voie choisir à la rentrée d'Octobre 1942. Je pensais un peu à l'école de Géologie de Nancy, mais je penchais vers la solution la plus facile, celle d'intégrer la classe de Math-Sup au Lycée Poincaré ou encore de préparer l'école des Eaux et Forêts comme me l'avait suggéré mon dernier prof de Math. Pourtant, au fond de moi-même, je connaissais mes insuffisances dans le domaine scientifique et je savais que cette route n'était pas franchement la mienne.

Vers le 15 Septembre, j'ai reçu une lettre de Maurice Baïer qui m'annonçait la création d'une classe préparatoire à Saint-Cyr au Lycée de Nancy sous le couvert d'une préparation à H.E.C. Ma décision fut immédiate. Dès le lendemain, j'ai rejoint la capitale lorraine en vélo pour m'inscrire à la Corniche Drouot (nom donné à la classe préparatoire de Saint Cyr du lycée de Nancy).

J'avais soif d'aventure. Un verre m'aurait suffi. J'allais en avoir à satiété, et même davantage ...

Personne, en ce temps-là, ne m'avait dit que les chemins "dits de la gloire" mènent parfois à la paille humide des cachots Par deux fois, le destin me réserverait la mauvaise case du MONOPOLY :



Octobre 1942, en route pour l'aventure !

A l'ouverture des classes, nous nous sommes retrouvés une bonne vingtaine d'élèves à la corniche Drouot. Quatre anciens, des redoublants venus de Paris, nous prirent en main pour le bahutage (bizutage) et l'initiation aux traditions. Le patron incontesté de notre groupe ce fut Barbé, un grand diable qui avait préparé et manqué le concours 1941 de l'Ecole Navale. Fort en gueule, athlétique, autoritaire, son gaullisme ardent mit le feu aux groupes des "cornichons lorrains". Le proviseur, Monsieur Fraïsse, un très grand seigneur de l'Education Nationale, avait pris de sérieux risques personnels en ouvrant cette classe préparatoire à H.E.C.

Coiffés du calot bleu et rouge des cornichons, nous défilions en chantant, un rien bravaches, dans la cour du Lycée, pour la plus grande joie des petites classes. Les profs laissaient faire et Barbé prenait de plus en plus d'autorité et d'initiatives.

Le 8 Novembre 1942, le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord provoqua une véritable explosion d'enthousiasme et alluma un immense espoir. Grâce à l'Armée d'Afrique, la France reprenait le combat au côté des alliés. A nos yeux, le pouvoir légitime était celui d'Alger. Avec une belle naïveté, nous imaginions que l'union sacrée s'était faite en Afrique du Nord.

Pour la plupart d'entre-nous, les études passaient définitivement au second plan. L'objectif unique, c'était de trouver une solution pour rejoindre la résistance intérieure ou l'armée régulière. Bientôt deux représentants de l'église Catholique vinrent donner une impulsion supplémentaire à notre engagement. Le jeune aumônier du Lycée prit l'initiative d'une marche nocturne de notre classe de Cyr depuis Nancy jusqu'à Notre Dame de Sion, haut lieu de pèlerinage lorrain, près de Thorey, cher à Lyautey. (Le Maréchal Lyautey, né à Nancy est mort à Thorey où il possédait son château familial). C'était un peu audacieux et surtout imprudent de faire cette démonstration à la barbe des occupants.

En Décembre, c'est le révérend père Toulemonde, un jésuite, qui rassembla les élèves des classes préparatoires aux grandes écoles (Cyr, X, O.N.F, etc...) dans une récollection de 48 heures. Son prône, résolument bleu-blanc-rouge insistait sur la nécessité de donner la priorité des priorités à l'engagement individuel dans une résistance active. Ce père courageux, arrêté par la Gestapo fin 1943, connut la déportation. Il en revint et survécut quelques années.

Cet appui moral apportait de l'eau au moulin de Barbé au moment où la bataille de Stalingrad sonnait le glas des conquêtes nazies.

Dès le mois de Janvier 1943, Barbé nous réunissait chaque semaine pour nous tenir au courant de ses recherches de filières vers l'Espagne. Début Février, il disparut.

Quelques semaines plus tard, ce fut au tour de Maurice Baïer. Fin Février, nanti de l'accord de mes parents et d'un viatique, je pris enfin mon départ accompagné d'André Gillet.

Je dois à la vérité de dire que c'est ma grand-mère qui, en patricienne romaine, emporta la décision en déclarant avec force : "Le petit a raison, il faut qu'il parte".



Je pris enfin mon départ en compagnie d'André Gillet dont les parents, boulangers à Metz, furent déportés à titre de sanction ...

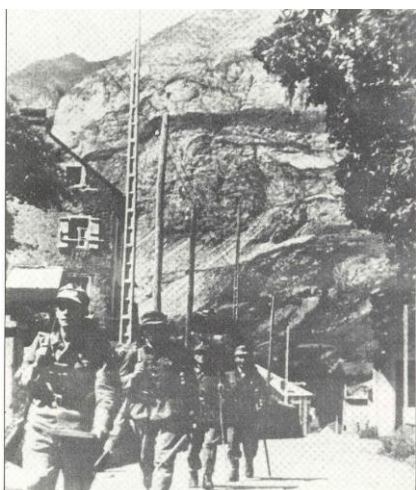
Depuis que les allemands avaient occupé la zone libre en Novembre 42, les frontières artificielles de la ligne de démarcation avaient disparu. Nous pouvions donc, sans "ausweiss", prendre le train vers le Sud. C'est ce que nous fîmes.

Nous sommes arrivés à Lyon sans aucune difficulté. Pour éviter les contrôles de la police, nous sommes allés chez nos amis de Tassin la Demi Lune.

L'un de nos tuyaux concernait un maquis alpin en formation. Il nous conduisit à un jeune chef d'entreprise lyonnais. Cet homme nous accueillit avec prudence et bienveillance. Il nous traita de jeunes fous et il n'avait pas tort. Il nous invita à remonter en Lorraine. (En fait, les maquis commenceront à se former au cours de l'été 1943, alimentés par les garçons fuyant le S.T.O. (Service du travail obligatoire en Allemagne au titre de la collaboration)).

Nous disposions encore de deux autres informations.

Une mise en garde sur des contrôles fréquents entre Lyon et Avignon, nous a fait prendre, Dieu sait pourquoi, la direction de la ville du Puy où nous avons dormi à l'hôtel sans subir de vérifications policières. Ce détour par le cœur du massif central nous a permis d'arriver à Toulouse sans aucun problème.



Gardes frontières dans la région de Gavarnie (Photos tirées du livre : La Pyrénées de la liberté, de madame Emilienne Eychenne , historienne due la Bigorre).

Le deuxième tuyau de notre ami Barbé s'attachait à la ville de Tarbes. Il s'avéra complètement bidon.

Enfin, la troisième information concernait Bayonne. En route, donc, vers Bayonne ! Le ciel s'étant dégagé, nous admirions, par la fenêtre du wagon, la muraille des Pyrénées entièrement enneigée en ces premiers jours de Mars 1943.

Mon ami Gilet fit alors une remarque pertinente : "Eh bien, si nous devons traverser cette chaîne hors des routes, ce ne sera pas de la tarte ! Nos professeurs de géographie auraient pu nous le dire ! " Heureusement, personne ne nous lança dans cette périlleuse aventure hivernale.

Aujourd'hui, devenu pyrénéen d'adoption, je sais bien qu'entre Décembre et Mars, le franchissement à pied des Pyrénées est quasiment impossible.

Chemin faisant, nous fûmes intrigués par les passages fréquents des hommes en vert-de-gris et de la "feldgendarmerie" dans le couloir du wagon. André Gillet, se jeta à l'eau et s'ouvrit de l'objet de notre voyage auprès des passagères de notre compartiment. " Mes pauvres garçons, nous dirent-elles, quittez vite le train, car la gare de Bayonne fourmille de policiers allemands. Sans la carte spéciale " Zone Interdite ", vous serez ramassés".

C'est ainsi que nous sommes descendus à la gare de Guiche en fin d'après-midi. Nous avons marché jusqu'au village, perché sur une colline et nous avons frappé à la porte du presbytère. Le pauvre curé, complètement affolé, refusa d'ouvrir sa porte à des étrangers. Retour, donc à la case départ.

L'homme des chemins de Fer, patriote dans l'âme et de nature confiante, n'hésita pas une minute : "Vous prendrez le premier train demain matin et vous descendrez à la gare qui précède celle de Bayonne. Je vais vous enfermer dans la salle d'attente et, si les allemands passent, vous ne m'avez jamais vu. A pied, vous entrerez dans la ville sans contrôle". *Ce que nous fîmes.*

C'est ainsi qu'en fin de matinée nous nous sommes présentés à Monsieur Tissot, propriétaire du Bazar de la gare de Bayonne. Ce brave homme nous accueillit avec un large sourire : " *Vous êtes venus au bon endroit. Dans deux jours vous passerez en Espagne par la filière des chemins de fer, j'en fais mon affaire.* "

Il nous fit monter au premier étage où nous fîmes connaissance de son épouse qui nous invita à passer à table. Tout s'arrangeait de manière merveilleuse, nous nagions dans le bonheur. Dans cette atmosphère euphorique et presque vacancière, nous étions plongés dans la lecture quand Madame Tissot remonta affolée " *Sauvez-vous vite, mon mari vient d'être arrêté par les allemands !* "

Complètement paniqués, André et moi, nous nous retrouvâmes sur le trottoir. Dans cette ville inconnue, objet d'une surveillance toute particulière de la police allemande, où pouvions nous aller? Honnêtement, nous avons perdu de notre superbe.

L'essentiel, dans un premier temps, était de s'éloigner du Bazar de la Gare. Nous avons donc repassé le pont sur l'Adour et, tout naturellement, nous sommes entrés dans la Cathédrale de Bayonne, havre de paix par excellence. Quand tout va bien, les relations avec le créateur sont assez distendues. Il en va tout autrement dans les moments difficiles. Les prières de l'enfance reviennent alors spontanément aux lèvres. Ce n'est pas très glorieux, mais c'est assez classique.

La nuit arrivant à grands pas, nous avons décidé de nous laisser enfermer dans la Cathédrale. Nous y passerions la nuit et il serait bien temps, demain, de prendre une décision. Nous étions assis, côte à côte, dans le fond de la nef, plutôt moroses, quand tout à coup, André GILLET se leva. " *Jean-Marie, je viens de me souvenir qu'un de mes frères*" quatre-bras " *du collège de Metz a été muté à Bayonne au début de 1940. Tu m'attends là, je vais de ce pas jusqu'à son collège.*" (*"frère quatre bras": religieux enseignant des écoles chrétienne).

La formule "attends-moi" avait quelque chose de comique dans notre situation mais j'avais complètement perdu le sens de l'humour. Je l'ai effectivement attendu avec la fébrilité que vous imaginez. Il revint au bout d'un siècle, le visage épanoui. " *Viens, tout baigne, le frère Bernard nous attend.* "

Pendant dix jours, nous avons vécu secrètement dans sa pauvre petite chambre car il ne voulait pas impliquer sa hiérarchie dans cet accueil risqué.

Il nous trouva enfin une famille refuge que je n'ai pas assez remercié après la guerre. Jeunes parents, ils avaient deux petites filles et ils prenaient donc des risques que peu de français auraient acceptés. Au bout d'une huitaine, Madame SPREAFICO, dont ma mémoire vient enfin de retrouver le nom, avait rétabli le contact avec une filière des chemins de fer : "*Nous entrerons dans la gare par une petite porte non gardée, vous me suivrez à une dizaine de mètres. Je m'arrêterai devant une motrice électrique. Vous traverserez le premier wagon et vous descendrez à contre-voie. Vous monterez dans le poste arrière de la motrice.*" Ce qui fut dit, fut fait.

Par la fenêtre, nous regardions défilier le magnifique paysage de la côte basque éclairé par un pâle soleil de fin d'après midi.

Arrivés à Hendaye, nous descendîmes de la locomotrice et fûmes accueillis par deux cheminots qui nous annoncèrent, désolés, que notre aventure finissait en gare d'Hendaye. La GESTAPO avait arrêté deux de leurs camarades le matin même et il fallait mettre les voiles. C'était la consternation. Le mot est faible.

" Où est l'Espagne ? " demanda GILLET.

" Là, à 400 mètres de vous, c'est la rivière qui forme frontière. Elle est bordée par une route. Si vous voulez prendre le risque, je vous prête à chacun un brassard des chemins de fer pour passer devant le poste de garde. Vous me suivrez et je m'arrêterai devant une maison où vous pourrez vous abriter pour la nuit ". Nous acceptâmes, cela va de soi.

En passant devant les sentinelles allemandes, nous serrions les fesses et le cœur battait la chamade. Cela va également de soi ! La fameuse maison, nous l'avons retrouvée lors d'un voyage souvenir avec André Gilet. Elle est située à quelques centaines de mètres à l'Ouest du pont autoroutier sur la BIDASSOA. Elle était habitée par un vieux pêcheur ivrogne que notre présence ne sembla ni gêner ni intriguer.

Dans la matinée, nous avons observé, depuis la fenêtre, le passage des patrouilles allemandes. A 50 mètres de l'autre côté de la route, nous regardions avec envie la BIDASSOA et, au loin, la ville d'IRUN. A midi, les ouvriers et ouvrières des conserveries envahirent la route. Une patrouille allemande avec ses chiens venait de passer, nous dispositions donc, en principe; d'une bonne demi-heure.

" Allez, GO ! " Nous avons traversé la route de BEOBIE, le jardin de la villa d'en face et, sans hésiter, nous avons sauté dans le lit de la rivière.

Nous nous sommes retrouvés enfoncés dans la vase jusqu'aux genoux. La marée était basse. En Lorraine, ce genre de phénomène nous était inconnu ! Arrivés enfin à l'eau, nous avons effectué les premières brasses libératrices malgré le poids des grosses godasses et des vêtements que nous n'avions pas pris le temps d'enlever. Les quelques 50 mètres furent franchis dans une sorte de rage.

Arrivés sur la berge espagnole, nous avons regardé une dernière fois la rive française avec la satisfaction que vous pouvez deviner. Nous nous mîmes en route à travers champs.

Nous rencontrâmes un ouvrier agricole qui nous fit signe de le suivre. "*C'est notre journée de chance !*" s'exclama André, au moment même où nous sommes tombés sur deux gardes civils paisiblement assis dans un fossé.

Après un passage au commissariat de police d'IRUN, les deux gardes civils nous conduisirent alors vers la France. Panique à bord !

Nous sommes ainsi arrivés au pont international d'HENDAYE, celui qui est parallèle au pont de chemin de fer. Arrivés à quelques mètres de deux sentinelles allemandes impassibles, André et moi, nous n'osions plus nous regarder. (En France, on nous avait dit que les autorités espagnoles, parfois, remettaient les évadés à la WEHRMACHT).

C'est alors que nos gardiens nous firent entrer dans une sorte de cabine, placée sur le pont, où trônait un fonctionnaire espagnol.

Celui-ci nous prit nos papiers et notre argent et nous remit un reçu établi en bonne et due forme.

" OUF ! " Nous n'en croyions pas nos yeux. La situation était assez comique, car cette scène se déroulait sous les yeux des deux allemands qui paraissaient s'en moquer comme de leur première culotte. Des bovidés !

Nous voilà repartis vers IRUN ; toujours escortés par nos deux gardes civils. Ils nous remirent à la prison de la ville qui était un des rares bâtiments intacts au milieu d'un quartier en ruines, suite aux combats de la guerre civile.

Jamais on ne vit prisonniers entrer aussi joyeusement dans un cul-de-basse-fosse.

Cette fois, l'aventure était bel et bien commencée !



Sur la paille humide des cachots.

Toujours escortés par nos fidèles gardes civils, (aimablement appelés « machines à écrire » en raison de leur curieuse coiffure en cuir bouilli), nous avons descendu les marches conduisant au sous-sol de l'établissement.

Douche écossaise à la sauce espagnole.



Dans une obscurité à peine troublée par une ampoule anémique, nous avons distingué des cellules limitées par d'épais barreaux, à l'instar des taules familières à tous les amateurs de Western. Nos « G.O. » (Gentils Organiseurs), nous proposent de visiter l'une d'elles « clic ! clac ! ». Nous étions bel et bien enfermés.

L'enthousiasme s'était d'autant plus rafraîchi que nos vêtements toujours trempés par notre bain dans la Bidassoa, commençaient à nous glacer les os. La cellule voisine était occupée par un client de la Kriegsmarine qui se disait Polonais. Nos conversations s'établissaient dans un allemand laborieux et aussi, je crois, dans une ambiance de méfiance réciproque.

Nous sommes restés quatre jours dans ce trou à rats. Le cinquième jour, des gardes civils nous invitèrent à remonter à la surface. A notre grande stupéfaction, ils nous conduisirent dans un hôtel d'Irun, l'hôtel Norte. Là, nous avons rejoint une vingtaine d'évadés passés par la montagne. Ceux-ci nous ont appris que nous étions totalement libres dans le périmètre de la ville. C'était notre première prise de contact avec les caprices et voltes -faces de l'administration franquiste. Nous avons droit à des repas simples, mais très suffisants. Après les soupes ultra-maigres de la « Carcel », c'était Capoue.

Dans la rue, nous croisons des officiers et sous-officiers Allemands en tenue, venus des garnisons d'Hendaye ou de Bayonne, qui venaient faire leurs emplettes à Irun. Nos rencontres avaient quelque chose d'irréel. Chacun feignait d'ignorer l'autre. Nous avons même assisté à une cérémonie officielle germano-franquiste à l'occasion du rapatriement de la dépouille mortelle de l'ambassadeur du Reich décédé brutalement à Madrid.

Habitué, depuis 1940, à vivre au contact permanent d'une troupe germanique toujours tirée à quatre épingles et maintenue dans une discipline rigoureuse, notre première

rencontre avec l'armée espagnole ne pouvait que nous surprendre ... Elle nous a surpris ! En effet, vêtus d'uniformes plus que défraîchis, coiffés de casques allemands, français, italiens, armés de fusils de toutes les paroisses, ces pauvres soldats portaient sur eux toute la misère du peuple ibérique. Certains d'entre eux n'avaient même pas de chaussures et se présentaient en espadrilles. Malgré cette incroyable pauvreté vestimentaire, ces garçons se tenaient droits et fiers. Ils avaient bien du mérite. On peut imaginer l'étonnement des dignitaires et officiers généraux allemands descendus à Irun pour saluer la dépouille du Herr Hans Adolf von Molkte, leur charmant ambassadeur en Espagne !

Au bout d'une semaine, le groupe des évadés atteignait la trentaine et comptait même deux anglaises dans ses rangs. D'où venaient-elles ? I don't know ! La plupart de nos nouveaux compagnons s'étaient déclarés de nationalité canadienne. Les deux Lorrains, nés "mohicons", n'avaient évidemment pas pensé à utiliser cette astuce pour bénéficier, éventuellement, d'un traitement de faveur permettant de rejoindre l'Angleterre.

C'est alors que nous fûmes invités à monter dans un train de voyageurs. Nous en avons conclu que c'était le signal de départ pour les îles britanniques. Une heure après, nous descendions dans la gare de Cestona, petite station thermale du Pays-basque située dans la vallée du Rio Urola à quelque vingt kilomètres à l'Ouest de San Sebastian. Nous y avons été répartis dans les différents hôtels de l'agglomération. Les deux Lorrains furent affectés dans une toute petite pension de famille tenue par une certaine Conchita, en compagnie d'une douzaine de pêcheurs basques d'Hendaye et de Saint Jean de Luz.

Ce groupe turbulent de solides buveurs était dirigé par Maurice Naçabal, un personnage hors du commun. Maurice était déjà un vieux mec qui flirtait avec la trentaine. Il avait servi dans la Royale où il avait été champion de boxe poids légers. Très calme, peu bavard, toujours souriant, il réglait tous les litiges du groupe "à la châtaigne", sans jamais perdre une miette de sa bonne humeur. Pour nous, lycéens, ce type de rapports humains étaient étranges ; étranges et tout à fait nouveaux !

Mon amitié avec Maurice fut scellée le jour où il me tira des pattes de « Tarzan », un pêcheur de Ciboure, une véritable force de la nature. Un beau jour, celui-ci, bourré comme un canon du premier empire, examinant ma tignasse blonde (eh oui, à 19 ans j'avais encore une très belle couverture capillaire), m'attribua la nationalité allemande et décida à ce titre et sur le champ, de me casser la gueule. Il me poursuivait autour de la grande table de Conchita. Je disposais, heureusement, d'une excellente pointe de vitesse mais, à force de courir en rond, on se lasse, c'est fatal ! Prévenu par André Gillet, Maurice apparut enfin. Zorro était arrivé. Il attrapa mon Tarzan par la chemise et lui asséna un coup de poing, un seul, mais dans le menton et la masse de 95 kg de muscles s'écroula, ouf ! Merci. Je n'ai jamais revu, depuis, un pareil punch.

Les évadés de France de Cestona formaient une colonie de vacanciers qui rassemblait 200 à 300 personnes, des jeunes pour la plupart. Presque tous brûlaient de rejoindre les force françaises combattantes et rares furent les clients dont le seul objectif était de fuir le STO (Service du Travail Obligatoire : décrété par Pierre Laval et qui consistait, au titre de la collaboration, à partir comme ouvrier dans les usines du Reich).

On ne savait pas avec certitude qui était vraiment Canadien, Français ou Polonais. Par contre, les Belges formaient un groupe très distinct et très soudé qui portaient une cocarde à leurs couleurs nationales et recevaient visites fréquentes et secours financiers de leur consul à San Sebastian.

Nous étions libres dans un périmètre moral autour de Cestona et nos journées s'écoulaient dans le cadre bucolique de la très belle vallée du Rio Urola. Quelques conférences furent organisées par nos aînés et j'ai conservé un souvenir précis de certains d'entre eux :

Le Maignan, un polytechnicien de grande classe qui fit toute la guerre dans les chars du 7ème R.C.A., Ansoborlo, un cyrard de la promotion 42 qui a fait sa carrière à la Légion Etrangère.

Pressés de connaître la date de notre départ vers l'Angleterre, nous questionnions nos gardiens ; lesquels, débonnaires et souriants, répondaient invariablement « mañana ». Ce qui explique le nom de notre association des évadés de France : "Mañana".

Capri, c'est fini !

Pourtant tout arrive. Un beau jour de fin Avril, nous fûmes invités à nous placer en deux paquets : A gauche les plus de vingt ans et à droite les jeunots. Au moment de ce rassemblement intempestif, j'étais en grande conversation avec Médéric Boëssé qui devint l'un de mes amis les plus chers. Quant à André Gillet, il assistait à une partie de pelote basque. C'est ainsi qu'il a choisi l'aile droite alors que son copain, Jean Marie, se retrouvait déjà avec les plus de vingt ans (vingt ans que j'allais avoir puisque je suis né, essayez de vous en souvenir, le 29 Avril 1923).

«Le groupe de gauche, en avant marche, direction la gare !»

Je me suis retrouvé devant un train de marchandises, séparé brutalement et définitivement de Gillet, mon compagnon d'évasion. Comment aurais-je pu croire, en cette belle journée, que trente années s'écouleraient avant de le revoir.

L'embarquement se fit rapidement. "Où allons-nous, en Angleterre ?" demandions-nous à nos gardiens. « Si, si, mañana, mañana » répondaient-ils avec un grand sourire presque amical. Certains d'entre nous, des teigneux bêtement pessimistes, affirmaient que nous allions nous retrouver au fameux camp de concentration de Miranda. Ces briseurs de rêves « nous les cassaient menu » ; mais, après tout, qu'importaient leurs propos stupidement défaitistes puisque nous étions sûrs d'être en route pour l'Angleterre.

Nous sommes passés en gare de Vitoria en fin d'après-midi. L'un de nos compagnons, féru en histoire, nous évoqua la bataille de 1813 au cours de laquelle Wellington infligea une cuisante raclée à Joseph, le roi éphémère de l'Espagne napoléonienne, fait prisonnier dans cette affaire. « Pas possible, avec toute son armée et ses bagages ? Mauvais présage ! ».

Ces commentaires agaçants des « battus d'avance » n'entamaient pas notre bonne humeur et moins encore notre sérénité. En plein bonheur, confiant, je me suis endormi comme un bébé.

Quand Médéric Boëssé m'a réveillé, il faisait nuit noire et le train s'était immobilisé en gare de Miranda de Ebro. Aïe, mauvaise limonade ! Dieux du ciel, nos Cassandres avaient-ils finalement raison ? Un cordon de soldats en armes tout le long du quai de la gare nous donna la réponse. Quelques minutes plus tard, en franchissant le portail surmonté d'un vaste panneau avec l'inscription « Todo por la patria », les sourires avaient disparu, le silence pesait sur les rangs.

Voir Miranda... et partir !!!



Deux heures après, votre Grand Loup s'installait dans une « Calle », sous le toit d'un « Pabelon » (baraque) situé près des cuisines. On y grimpeait par une sorte d'échelle de singe comme j'en verrai, plus tard, dans les maisons des "Moïs" en Indochine.

Un plancher de deux mètres sur trois était devenu notre nouveau domaine. Le périmètre du camp s'inscrivait entre l'Ebre et la voie ferrée et il occupait une vaste surface. Avant nous, plusieurs milliers de soldats des brigades internationales avaient été détenus dans ce camp. Il en restait quelques uns, en Avril 1943, dont un chinois taiseux et teigneux et aussi, la "belle Hollandaise " qui, paraît-il, faisait le bonheur des amateurs éclairés...



Le camp de concentration formait un rectangle d'environ 800 m par 400, limité par l'Ebre au Nord, la voie ferrée à l'Ouest. Un mur peint en blanc servait de chemin de ronde avec des miradors tous les trente mètres. Les vaches étaient bien gardées. A la nuit, les sentinelles étaient tenues de crier à tour de rôle et selon le numéro de leur mirador : « alerta uno, alerta dos, alerta tres, etc... ». Ce cri transmis de l'un à l'autre faisait le tour de l'enceinte durant toute la nuit ce qui empêchait nos charmants gardiens de s'endormir.



Autour du mur d'enceinte éclairée toute la nuit, une triple rangée de fils de fer barbelé décourageait toute tentative d'évasion. Pourtant, d'après les rapports des anciens, certains audacieux avaient essayé de se faire "la Belle" ; mais aucun n'avait réussi.

A l'entrée du camp, un vaste carré entourait le mât des couleurs .Chaque matin, à 7 h, nous étions rassemblés pour l'appel par baraque. En raison de nos facéties, l'appel était laborieux. Une fois les couleurs accrochées, l'officier en charge de la cérémonie criait : "Viva Franco ".Nous étions alors tenus de faire le salut fasciste.

Les 3.000 bras se levaient plus ou moins mollement, et notre geste pouvait déjà faire penser au bras d'honneur "pied-noir" qui, depuis, semble avoir la faveur de notre belle jeunesse.





Dans la rue centrale, presque un boulevard, il y avait une seule fontaine pour la communauté qui comportait environ 3.000 prisonniers. Chaque matin, une queue de clients munis d'une touque de 5 litres se mettait en place. Il fallait plusieurs heures pour arriver à la source de vie qui semblait étranglé un pauvre jet par une vieille prostate.

La corvée d'eau offrait tout de même l'occasion de discuter avec les autres détenus. Les autres c'étaient différentes nationalités dont le décompte est détaillé ci-dessous (tiré du livre « Aux frontières de la liberté » de Robert Belot) :

Polonais	879		Apatrides	25
Belges	678		Estoniens	10
Français	636		Palestiniens	10
Allemands	122		Roumains	6
Tchèques	75		Irakiens	2
Britanniques	52		Litvaniens	2
Yougoslaves	41		Syriens	1

A la fin du mois d'Août 1943, le groupe français atteindra 2.300 sur une population totale de 3 300.détenus

La fontaine n'était pas le seul forum. Les lieux dits d'aisance qui comportaient une dizaine de trous « à la Turquie » constituaient également une zone de dialogues à plusieurs titres.

Dès le matin, on y faisait la queue et cette architecture à la romaine, sans portes, conduisait 10 rombiers à se retrouver côte à côte, le pantalon sur les chevilles. Alors que faire pour sembler naturel ? On ne fume pas... on cause.

Deuxième observation toujours frappée au coin du bon sens : ce type de séjour vacancier au pays du soleil déclenche la « turista » qu'on appelait à l'époque la « Mirandite » (Entérocolite dysentérieforme comme l'écrivait le corps médical).

La chanson de corps de troupe que vous connaissez bien affirme : « *si j'mange bien, si j'fais peu, c'est qu'j'suis dégoûté de la m...* » A Miranda, tout était inversé : on mangeait peu, mais on "causait" beaucoup et souvent. Il fallait de l'audace ou des besoins pressants pour exprimer complètement le fond de sa pensée. En fait, depuis lors, jamais je ne vis lieu aussi débordant d'échanges !

Voilà ce qu'en dit plus sérieusement le livre de R. Belot :

« La baraque des WC de Miranda, unique pour des milliers d'hommes, fait partie de ces choses dont toute une vie ne peut effacer le souvenir ; tellement chaque ancien interné a été imprégné de son horreur. Nettoyée tous les matins par une corvée, elle prend en quelques heures un aspect hallucinant : la dysenterie est telle que, rapidement, cette baraque devient un lac de diarrhée sanglante envahissant peu à peu l'allée centrale qui finit par disparaître; les prisonniers mettent en place alors des briques qui serviront de perchoirs. Après la tombée du jour, plus personne n'y va (malgré la permission de s'y rendre sans veste) car il n'y pas de lumière et nul ne veut se risquer dans un pareil égout ».

Vous parlerais-je maintenant de ce qui se passait « à l'amont » vers les cuisines ? En fait, il ne s'y passait pas grand chose puisque nous « l'avons sauté » royalement!

En effet, l'Espagne, privée de ses sources extérieures, affligée par des récoltes de 1940-41 particulièrement déficitaires, ruinée par la guerre civile, a connu une véritable disette. Le blé venu d'Amérique a pesé lourdement sur les décisions du Caudillo. Heureusement pour nous, il faut en convenir.

Pour la jeune classe, il n'est pas inutile de rappeler quelques données historiques : Pendant la guerre civile espagnole (1936-1939), Franco a bénéficié de l'aide directe des Allemands et des Italiens. Hitler était donc fondé à escompter la reconnaissance intéressée du Caudillo qui louchait sur le Maroc français et sur la région d'Oran.

En octobre 1940, Hitler, qui n'espère plus la reddition des Anglais, est décidé à prendre Gibraltar pour verrouiller le bassin occidental de la Méditerranée. Franco, fine mouche, y met suffisamment de conditions pour décourager le maître du III^{ème} Reich.

En fait, Franco ne veut pas engager son peuple, épuisé par la guerre civile, dans le 2ème conflit mondial.

Voici à ce sujet, un extrait du livre de Mr Benassar concernant la personnalité de Franco :

... lettre écrite par Hitler à Mussolini en date du 31 décembre 1940, publiée par Winston Churchill dans ses Mémoires. On retiendra les extraits suivants de cette lettre:

« ... L'Espagne a refusé de collaborer avec les puissances de l'Axe. Je crains bien que Franco soit en train de commettre l'erreur la plus monumentale de sa vie. J'estime que

son idée de recevoir des matières premières et du blé des démocraties, comme une sorte de récompense parce qu'il reste en dehors du conflit, est extrêmement naïve...

Je regrette tout cela car de notre côté nous avons terminé nos préparatifs pour franchir la frontière espagnole le 10 janvier et pour attaquer Gibraltar au début de février.

Je crois que le succès aurait été relativement rapide ... Je suis donc très fâché de cette décision de Franco ...

J'ai toujours l'espoir, un très faible espoir, qu'il comprendra à la dernière minute les conséquences catastrophiques de sa conduite et que, même tardivement, il saura trouver le chemin de notre camp, où la victoire décidera de son destin. »

Inutile de vous dire combien nous sommes restés ignorants des jeux diplomatiques subtils qui fleurissaient au plus haut niveau dans la capitale ibérique. Nos préoccupations se limitaient à l'avenir immédiat : Sortir de Miranda pour rejoindre les forces françaises combattantes. En attendant, s'adapter le mieux possible à la vie concentrationnaire espagnole.

Or, si l'administration franquiste a su établir un système de gardiennage particulièrement efficace, elle s'est totalement désintéressée de l'organisation interne de la masse hétérogène des prisonniers.

Pour ce qui concerne le groupe des Français, il existait un bureau, composé majoritairement d'officiers, dont le rôle se réduisait à l'établissement des contacts avec la direction du camp d'une part, avec la mission diplomatique d'Alger et la Croix Rouge espagnole d'autre part.

A ce titre, ce bureau dressait les listes de départ, dès lors que Franco acceptait de libérer un contingent pour le diriger vers le Portugal (contre du blé américain, disait-on).

Ce bureau avait également à nommer un chef dans chaque baraque. Le rôle de celui-ci se bornait à la désignation des hommes de corvée. Chaque matin il devait nous conduire au rassemblement pour l'appel et les couleurs. Cette cérémonie constituait, en vérité, la seule contrainte quotidienne. Le reste du temps, nous pouvions agir à notre guise. Aussi, agissions-nous le moins possible. Nous vivions dans une espèce d'anarchie nonchalante au milieu d'une foule disparate agitée de mouvements browniens sérieusement ralentis par la chaleur.

Certains de mes camarades se sont plaints du manque de solidarité entre eux. Comment aurait-elle pu s'établir en l'absence de toute hiérarchie dans cette tour de Babel constituée d'éléments humains issus de tous les pays d'Europe? En fait, la seule solidarité qui s'est établie fut celle de la « Calle », c'est-à-dire des cinq garçons condamnés à vivre ensemble sur 6 m².

Dans ce désordre, une exception notable concerne la communauté polonaise. Elle s'est distinguée par sa cohésion et son leadership sur le camp.

Lorsque je suis arrivé à Miranda, fin avril 1943, on parlait encore de la grève de la faim imposée "*manu militari*" par les Polonais qui apporta, semble-t-il, une légère amélioration de l'alimentation.

D'où venaient-ils, ces polonais? Comment ont-ils réussi, si nombreux, à traverser une partie de l'Europe soumise à Hitler et à passer les Pyrénées ? Je n'en sais rien, mais j'admire cette performance étonnante. Leur exploit prouve, si cela était nécessaire, la fermeté d'âme et le courage du peuple polonais.

Pour meubler le vide abyssal des journées mirandiennes, mon ami Boëssé nous apprit les règles du bridge. Nous avons joué matin et soir, tous les jours, jusqu'à l'écoëurement. En sortant du camp, j'ai juré de ne plus toucher une carte. J'ai tenu cet engagement.

Dans ce déroulement monotone de nos journées d'oisiveté, le dimanche apportait une note festive, comme on dit aujourd'hui.

En effet, le lever des couleurs (*la bandera*) se faisait en grande pompe avec la fanfare au grand complet et le défilé de toutes les troupes de la garnison. Or, pour étoffer et améliorer sa fanfare, la direction du camp avait recruté des « internés musiciens » auxquels on passait un uniforme espagnol pendant la cérémonie.

Ceux-ci, pour notre plus grande joie, mélangeaient « Sambre et Meuse », puis la « Galette de Saint Cyr » aux airs martiaux espagnols. La troupe défilait alors sous nos applaudissements. Nos gardiens n'ont jamais paru ni surpris, ni troublés par nos manifestations exubérantes et pour tout dire, intempestives.

Pendant son séjour dans les geôles espagnoles, votre Grand loup a eu la chance d'être soutenu par la présence de Médéric Boëssé. Ce garçon, mi-breton, mi-normand, préparait l'école des officiers de la marine marchande.

Conservant un calme olympien en toutes circonstances, Médéric savait accepter la faim, les puces, les punaises, la promiscuité comme autant d'épreuves propres à mesurer son aptitude à surmonter les traverses de la vie. Son exemple et son aide m'ont permis de rechercher une meilleure attitude face aux petites misères des prisonniers.

Aujourd'hui encore je le revois souvent, en pensée.



Je revois son œil bleu , volontiers
moqueur, quand il m'invitait, fermement à
recommencer une énième fois le tour du
camp écrasé de chaleur.

Je le revois
aussi , quand il essayait de m'intéresser aux
principes de navigation en traçant sur le
sable la répartition des forces
appliquées à un navire à voile .

Entre nous, le pauvre Médéric aurait mérité un élève plus ouvert aux choses de la mer ; mais, je peux vous le dire avec force, sans ce compagnon taillé dans le granit, mon séjour concentrationnaire eut été infiniment plus difficile à supporter.

Ce récit me conduit à vous faire connaître la présence, à Miranda, de personnalités devenues célèbres après la guerre : Pierre Dac, l'abbé Pierre, Bleustein-Blanchet, Druon etc...

L'équité me conduit également à mettre en relief la participation très importante des séminaristes dans le franchissement des Pyrénées. Le grand séminaire de Nancy, à lui seul, a fourni 18 évadés de France dont mon vieil ami, Henri Petitjean. Celui-ci devait s'illustrer au sein de la 1^{ère} D.F.L avant d'aller prendre une paroisse en Annam.

Les journées passaient donc lentement et l'espoir de rejoindre Londres commençait à fondre singulièrement. Par chance, la victoire alliée en Tunisie fit pencher définitivement le jugement du Caudillo en notre faveur.

C'est ainsi que, le 20 juin 1943, l'annonce d'un gros départ mit le camp en ébullition. Nous nous sommes jetés sur la liste des heureux gagnants, sans trop y croire. Et là, miracle, nos noms y figuraient bien.

Le mien y était même porté deux fois grâce aux fantaisies des scribouillards espagnols. En effet, à Irun, mon état civil avait été établi à la mode hispanique et je m'appelais donc Heissat-Lamblin. Au camp de Miranda, le secrétaire du bureau français a rétabli mon identité réelle en séparant le gars Heissat du fameux Lamblin inconnu au bataillon

Evidemment, le sieur Lamblin ne s'est jamais présenté à l'appel, ce qui, dans le flou artistique du camp n'a chagriné personne.

Le 25 juin 1943, dans une très grande excitation, le troupeau a franchi, dans le bon sens cette fois, le portail surmonté de la fameuse inscription « Todo por la patria ». Cette devise eût pu être la nôtre. Nous avons préféré celle de nos amis pieds noirs : « Plus que mourir, on peut pas ».

A nous les lavandières du Portugal

Embarqués dans le fond du car n°10, Médéric et votre grand loup ont regardé, avec avidité, défiler les paysages espagnols :

Burgos, traversé sans prendre le temps d'une visite.

Le col de Somo-Sierra, pour une halte pipi. Là, nous avons vu les fantômes des lanciers polonais de 1808 culbuter l'adversaire dans une charge héroïque. Vous n'en avez pas perdu le souvenir, j'espère !

Madrid fut atteint dans la nuit. Nous n'avons rien vu de la capitale sauf une gare déserte où nous fûmes conviés à nous entasser dans des wagons à bestiaux. Pendant deux jours et deux nuits, nous avons cheminé sur le plateau de la vieille Castille. La frontière portugaise fut atteinte au milieu de la nuit du deuxième jour

Comme dans un film, le changement de décor et de climat fut total : Accueil chaleureux, boissons, cigarettes, sandwiches offerts par de jeunes lusitaniennes pimpantes et joyeuses. Je remercie, tardivement mais avec effusion, Monsieur Neuvy, l'ex-directeur d'Air-Liquide du Portugal qui a su, dans un temps difficile, intervenir en notre faveur auprès de Salazar.

Par souci de discrétion diplomatique, nous n'avons pas traversé Lisbonne, mais nous avons été déroutés vers Sétubal, petit port situé au sud du Tage. Là, deux cargos moutonniers français nous attendaient. Le «Sidi Brahim » et le « Djebel Aurès ». Nous avons parcouru les derniers trois cents mètres entre deux haies de Portugais sympathisants qui nous ont fait, avant l'heure, une « standing ovation ». C'était superbe ! Nous n'étions pas loin de nous prendre pour des héros.

Médéric Boëssé et moi, nous nous sommes retrouvés sur le «Sidi Brahim », vieux rafiot moche à souhait, mais que nous avons trouvé merveilleux. Nous étions trop excités pour nous installer dans les soutes, comme nous y fûmes conviés. Equipés de nos ceintures de sauvetage, nous nous sommes cramponnés au bastingage pendant tout le voyage.

Quand le jour s'est levé, les côtes avaient disparu et nous étions encadrés par trois navires de guerre, deux britanniques et un aviso colonial français dont j'ai oublié le nom. Le convoi naviguait en zigzag pour dérouter les sous-marins peu affectueux de l'amiral Dönitz.

« *Direction générale, l'ouest !* » m'annonça Médéric. Pas de doute, nous partions bien pour l'Angleterre.

Deux heures plus tard, le même Médéric annonçait un infléchissement de notre marche vers le sud. Il pariait pour Casablanca. Au petit matin du 29 juin, Médéric avait gagné son pari. Nous étions bien en vue de Casablanca.

La mer était bleue, le ciel était bleu, nos âmes étaient bleues.... C'était l'euphorie ! Nous regardions, avec gourmandise cette parcelle du territoire français. Elle était libre, cette parcelle !

Nous étions sûrs d'y retrouver enfin nos compatriotes solidaires et unis dans l'effort de guerre auquel nous allions participer. Il ne pouvait en être autrement.

Quand notre bateau est entré dans le port baigné de soleil, à la vue des nombreux drapeaux bleus, blancs, rouges, nous avons les yeux humides de bonheur.

Nous étions vraiment des gamins. Un demi-siècle plus tard, avons-nous tellement changé ?



C'est nous, les Africains ...

qui revenons de loin ...



Le marché aux bestiaux

A peine débarqués du "Sidi Brahim", on nous regroupe dans un vaste hangar du port de Casablanca. Là, nous sommes attendus par un grand et beau général. Ce grand et beau général nous adresse une harangue que l'on peut résumer ainsi :

- "Vous êtes les meilleurs" (pas nécessairement exact, mais très agréable à entendre.)
- "L'armée vous attend "... (au coin du bois ?)
- "Nous allons vous conduire dans une caserne où vous choisirez votre arme et votre régiment" etc... etc...

Nous passons auprès des charmantes dames de la Croix Rouge Casablancaise qui nous offrent le pot d'accueil ... et leur charmant sourire. Puis, nous embarquons dans des G. M. C. flambant neufs.

Notre convoi sort du port et double une longue colonne de chars Sherman frappés de l'étoile blanche américaine. Je suis fasciné par ce spectacle. Aucun doute, voilà le fer de lance d'une armée moderne. J'oublie sur le champ mes intentions de servir dans l'infanterie coloniale. Il me faut les blindés et, bien naturellement, puisque je suis gaulliste depuis 1940, une unité à croix de Lorraine. Mon choix est parfaitement clair.

Nos G. M. C. entrent dans une fort belle caserne de Casablanca. Les portes se referment et nous prenons conscience d'une situation anormale. Des tirailleurs sénégalais, baïonnette au canon, sont disposés tous les 20 mètres le long du mur d'enceinte et ils nous font face. C'est fort déplaisant. Que se passe-t-il? On nous explique la nécessité d'un filtrage minutieux par la Sécurité Militaire, des éléments douteux pouvant s'être glissés parmi nous. Nous comprenons. C'est déplaisant, mais nécessaire. Notre première journée est ainsi consacrée à un interrogatoire complet, puis à des démarches administratives concernant nos pièces d'identité.

Le deuxième jour, s'ouvre enfin le "marché aux bestiaux". Des représentants de toutes les armes et de toutes les unités viennent plaider leur cause. Ces officiers devraient se limiter à une action d'information militaire; mais certains ne peuvent s'empêcher de politiser le débat. C'est ainsi que nous apprenons l'existence d'un différend entre le Général Giraud (l'homme de Roosevelt), et de Gaulle (l'homme de Churchill).

Le premier était déjà un brillant général d'armée en 1938, à Metz, où le second, colonel, servait alors sous ses ordres. Cette subordination ancienne ne facilitera pas leurs rapports en 1943.

En 1941 les Américains avaient misé sur Weygand, le proconsul nommé à la tête de l'Afrique française. Celui-ci, dès le lendemain de l'armistice, prônait ouvertement l'esprit de revanche. Aussi Hitler exigea-t-il son rappel en métropole en Novembre 1941. Les Américains jouent alors la carte Giraud. Le père Giraud, soldat d'une grande témérité, a fait une évasion spectaculaire de la forteresse de Koenigstein (Allemagne de l'Est) au cours de l'été 1942. Récupéré en catastrophe et en sous-marin le 6 novembre 1942, dans le cadre de l'opération "Torch", il n'a d'autre ambition que de remettre l'armée française au combat, après l'avoir fait rééquiper par les U.S.A. Il y eut aussi le bref intermède de l'amiral Darlan qui se terminera par l'assassinat de celui-ci le 24-12-1942.

Après ce court rappel historique, je peux retomber au ras des marguerites, c'est à dire à ma première journée sous les drapeaux.

Pour ma part, ma décision est prise et elle est irrévocable. Je vais aller, sans perdre une minute, m'engager à la toute nouvelle 2^{ème} D.F.L. (*Division Française Libre*) du général Leclerc qui deviendra la 2^{ème} D.B. en août 1943 (Créée sur le papier la veille de notre arrivée à Casablanca, il faut trouver 15.000 hommes, avec l'encadrement et les techniciens correspondant. Ce n'est pas une mince affaire).

Quand j'arrive au stand des F.F.L., (forces françaises libres) pour signer mon engagement, un jeune lieutenant, entouré d'une vingtaine de mes camarades, nous impose une harangue avant de recevoir notre signature. Il nous tient un discours aberrant :

- "Venez chez nous; l'avancement y est plus rapide et nos soldes y sont supérieures " .

(Ce type n'a rien compris. Nous n'avons pas franchi les Pyrénées pour une sordide question de fric.)

- Si vous choisissez le 12^{ième} Régiment de Chasseurs d'Afrique (12^{ième} R.C.A.), sachez qu'on l'appelle le 12^{ème} S.S.

- Si vous vous engagez au 1^{er} R.C.A., sachez qu'on l'appelle le 1^{er} Nazi etc... etc...

C'est l'horreur ! Où est l'union sacrée dont nous avons rêvé ? Je ne suis pas le seul à être indigné. Nous sommes une bonne dizaine à quitter ce lieutenant stupide. Comment l'entourage de Leclerc a-t-il pu désigner un ambassadeur aussi bêtement sectaire ?

Ce jeune chien aura réussi la performance de me détourner de mes intentions initiales. J'aurai toujours un petit regret au fond du cœur, celui de n'avoir jamais servi sous les ordres du général Leclerc qui bénéficiait, à mes yeux, d'un prestige incomparable.

On nous parle d'un régiment de chasseurs de chars déjà prêt à partir au combat. Il s'agit du 7^{ème} R. C. A. basé à Benchicao, à cent kilomètres au Sud d'Alger.

Je signe sans hésitation pour le 7^{ème} R. C. A.; puis je vais rejoindre, chez les marins, mon ami Médéric. J'essaie de l'entraîner avec moi, dans les blindés. Rien à faire. Il reste fidèle à Poséidon. Son attachement à l'eau salée est plus fort que les liens de l'amitié. Nous nous séparons fort tristement, le soir même, pour rejoindre nos unités respectives.

L'évocation de cette journée du 30 Juin 1943, premier carrefour de mon itinéraire militaire, me conduit à vous faire connaître les raisons des passions, parfois féroces, et des pressions qui se sont exercées sur les évadés de France.

Si le général Giraud fut, au plan politique, un véritable enfant de cœur, il faut lui rendre cette justice qu'il a su obtenir de Roosevelt la fourniture du matériel correspondant à 8

divisions dont trois divisions blindées. Le général de Gaulle, bête noire de Franklin Roosevelt, n'aurait pu obtenir ce résultat. Pourquoi cet ostracisme du président américain pour de Gaulle? Manarf.

Je ne sais pas.

Malgré la mobilisation de tous les français d'Afrique du Nord de 18 à 40 ans, il fallait encore davantage de personnel européen pour servir le matériel moderne qui sortait des arsenaux américains.

Pour le général Leclerc, les besoins étaient encore plus pressants. En effet, l'épopée de sa campagne du Fezzan avait été réalisée par une troupe qui ne dépassait pas 3.000 hommes, dont 7 à 800 européens. Les Américains exigeant des troupes blanches pour servir dans les blindés, Leclerc confie une partie de ses africains à la 1^{ère} DFL (Division Française Libre) et il renvoie les autres au Tchad. Au moment où le 27 Juin 1943, il reçoit la mission de créer la 2^{ème} D.F.L., future 2^{ème} D.B. (deuxième Division Blindée), il lui faut trouver 14.000 européens déjà formés et encadrés. C'est la raison pour laquelle on lui affecte, en Août et Septembre 1943, des régiments complets et constitués de la bonne vieille "Armée d'Afrique". Pour certains de mes lecteurs, ce sera probablement une découverte: cette division, réputée "gaulliste pur sucre", fut composée d'unités créées par le Général Weygand. Quand on connaît la vindicte inexplicable du Général de Gaulle pour le vieux chef d'état-major de Foch, on peut sourire !

Voici la liste de ces unités :

1) - Le fameux 12^{ème} R. C. A., (Régiment de Chasseurs d'Afrique), qui ne sera plus jamais appelé le 12^{ème} SS, commandé par le colonel de Langlade. Ce régiment, envoyé au Sénégal en 1941, équipé de chars Somua, composé d'un personnel de haute qualité, bien entraîné, vient de réaliser des exploits face à Rommel sur le front de Tunisie. D'autre part, Leclerc et Langlade se sont connus et estimés au cours de la campagne du Maroc, dans les années 1927-1929 (Langlade est son aîné de 7 années). Leur bonne entente était donc assurée, point capital pour le très jeune général.

2) - Le 12^{ème} Cuirassiers formé avec d'autres escadrons du 12^{ème} R. C. A. et aussi avec les renforts des autres régiments de cavalerie d'Afrique. (C'est ainsi que mon ami Robert Coquelet, du 4^{ème} R.C.A., a été affecté à la 2^{ème} D.B.).

3) - Des marins, restés farouchement fidèles au Maréchal Pétain jusqu'en 1943, qui formeront son régiment de "chasseurs de chars" : le régiment blindé de fusiliers marins (R.B.F.M.)

4) - Les anciens du Corps Franc d'Afrique créé le 8 Novembre 1942 par les généraux Mast et Montsabert, qui formeront le noyau du régiment du Tchad. Une compagnie de ce corps-franc était constituée par d'anciens républicains espagnols volontaires pour combattre le nazisme au sein de l'armée française. Les évadés de France arrivés au cours de l'été 1943 formeront l'essentiel de ce régiment d'infanterie.

Il faut porter au crédit de Leclerc qu'il sut, grâce à sa très forte personnalité et à son rayonnement exceptionnel, créer l'amalgame d'unités encore très imprégnées de passions politiques violemment opposées en juillet 1943.

Malgré ces apports massifs de la vieille Armée d'Afrique, les besoins de la 2^{ème} DB ne sont pas encore satisfaits. Si l'on en croit les chiffres du tableau ci-dessous de Mme Eychenne, (Professeur d'histoire et écrivain spécialiste des évasions par les Pyrénées), l'aura personnelle du général Leclerc lui permettra de se tailler la part du lion avec 6.500 engagements parmi les évadés de France :

Evadés de France par les Pyrénées	33.000
-----------------------------------	--------

Pris par les Allemands et déportés	3 800
Morts pendant le passage de la frontière	105
Morts en internement en Espagne	110
Revenus en France après séjour en Espagne	1 500
Arrivés et engagés en Afrique du Nord	19600
Arrivés et engagés en Angleterre	3 400
Etrangers (Polonais, Belges etc....)	900
Etrangers engagés dans l'Armée française	900
Femmes, Hommes non mobilisables arrivés en A.F.N.	2 000

Répartition des engagés	
Engagés 2 ^{ème} DB	6 500
Engagés 1 ^{ère} Armée et Armée Italie	1 500
Parachutistes et commandos marine	5 000
Tués au combat	8 400
Disparus au combat	700

L'examen de ce tableau suscite quelques réflexions personnelles :

Les livres d'histoire de mes petits enfants magnifient la résistance intérieure et c'est très bien. Par contre, pas un mot sur les évadés de France qui ont, pourtant, versé un tribut assez lourd, ne croyez vous pas ? Un tué pour trois engagés: c'est cher payé, comme on dit en temps de guerre.

Quant à la vieille armée d'Afrique, on ne dit rien de ses campagnes de Tunisie, d'Italie, de France et d'Allemagne. Cela me choque profondément. Pas vous ?

Les voyages forment la jeunesse ...

Cette mise au point étant terminée, je peux reprendre mon itinéraire personnel dans cette période agitée par une violente et inutile opposition entre giraudistes et gaullistes.

Le 1^{er} Juillet, au petit matin (les militaires ne font pas grand-chose, mais ils le font toujours très tôt le matin), les cinq engagés du 7^{ème} R. C. A. sont conduits en gare de Casablanca où ils embarquent dans un train en partance pour Alger. Nous mettrons 8 jours pour parcourir les 1.500 kilomètres qui séparent les deux villes. Certes en 1943 le matériel ferroviaire du Maroc n'est plus de toute première jeunesse, mais ceci n'explique pas tout. Les trains venant de Tunisie, chargés à ras bord de prisonniers de "l'Afrikakorps", ont la priorité absolue (les bateaux américains qui arrivent à Casablanca remplis de matériel de guerre repartent ainsi aux U. S. A. avec du matériel humain). Pour laisser passer tous ces convois venant de Tunis sur une ligne à voie unique, notre train est souvent arrêté pendant de longues heures dans des gares où le croisement peut s'effectuer.

A notre arrivée en gare d'Alger, après une semaine de canicule dans un compartiment de 3^{ème} classe bondé, nous ne sommes pas très frais. Nous passons la nuit au D. M. I.

(Dépôt des Militaires Isolés) situé au bastion 15 sur le port d'Alger. Dans la soirée, des sergents recruteurs de la 1^{ère} D. F. L. viennent nous faire l'opération charme et trois des engagés pour le 7^{ème} R. C. A. écoutent le chant des sirènes. Il ne reste plus que Berthaud et votre grand-père pour embarquer, le lendemain, sur le G. M. C. qui rejoint Benchicao, petit bled situé à 20 km au sud de Médéa (Ben Chicao est un ancien camp d'internement utilisé par tous les régimes qui se sont succédé depuis 1941.)

Le colonel Van Heck, qui commande le régiment, paraît très heureux de recevoir ses premiers évadés de France. Il improvise un petit show pour entretenir le moral de sa troupe. C'est ainsi que nous nous retrouvons, le crâne rasé depuis l'Espagne et des vêtements quasiment "dégueu", au milieu du régiment formé au carré. Avec notre allure de S. D. F., Berthaud et moi ne savons pas très bien quelle attitude prendre. Le colonel, ancien patron des chantiers de jeunesse d'Afrique du Nord, a revêtu sa tenue "number one". Il est fort à l'aise et exécute son numéro à la perfection. Il tient un discours magnifiquement "pompiert" d'où il ressort que les meilleurs (c'est nous !) ont choisi le glorieux 7^{ème} R. C. A., premier régiment de T.D. (*Tanks Destroyers* = chasseurs de chars) à avoir perçu tout son matériel pour aller en découdre avec l'ennemi.



Le général Giraud et le colonel Van Heck

Une heure plus tard, je suis affecté au 3^{ème} escadron et on m'habille de pied en cap avec une tenue américaine toute neuve. Je suis beau comme un dieu. ...Enfin, presque ! Mes nouveaux camarades m'entraînent au foyer du soldat pour m'offrir le pot de l'arrivée. J'apprends, grâce à eux, comment ce 7^{ème} R. C. A. a été formé par une sélection effectuée sur les chantiers de jeunesse d'Afrique du Nord dont le colonel Van Heck assurait le commandement jusqu'en novembre 1942. C'est la raison pour laquelle notre uniforme comporte encore la cravate verte et le béret vert. J'apprends aussi que notre colonel a fait partie du groupe qui a préparé, secrètement, le débarquement allié du 8 novembre 1942 en Afrique du Nord (Opération "Torch"). J'apprends enfin que, même à Ben Chicao, la campagne de désertion menée par les F.F.L. s'est opérée, conduisant à la disparition de 10 jeunes soldats du régiment.

Quelques jours après, c'est le 14 Juillet: Le régiment défile dans les rues de Médéa. J'aurais payé cher pour prendre place dans un char Destroyer mais, comme je ne sais

rien faire, on m'a "cloqué" sur le siège arrière d'une jeep, un fusil tenu verticalement comme un cierge de premier communiant. Je n'ai pas l'air très malin, mais personne ne s'en aperçoit. Pas même votre Tante Paule (Madame Caniot) qui pourtant assistait à ce brillant défilé. Le lendemain, le lieutenant chef de mon peloton de T. D. me fait passer l'entretien habituel des jeunes recrues qui se termine ainsi:

" Alors, tu ne sais pas conduire ? "

-"Non mon lieutenant".

-"Si je comprends bien, tu n'as reçu aucune formation militaire?"

-"Aucune, mon lieutenant.

-"Eh bien, mon pauvre ami, je vais t'envoyer au centre d'instruction n° 101 à Camp Boulhaut au Maroc."

Vous imaginez ma déception. On me retire aussi sec mon beau costard américain et je reçois, en lieu et place, une tenue d'hiver modèle 1935, une paire de brodequins et des bandes molletières que je n'ai jamais su enrouler correctement. On me fait, tout de même, cadeau du béret des chantiers de jeunesse. En quelques secondes, j'ai pris l'allure d'un prisonnier de guerre évadé. Seul de nouveau, votre Grand -Loup n'a pas le moral d'un vainqueur.

"Ils s'instruisent pour vaincre" (Devise de Saint-Cyr)

Muni d'un ordre de mission réglementaire, je reprends le train mais, cette fois, en direction de Casablanca. Retour à la case départ. Le voyage dure six jours seulement, grâce à un vent d'été venu de l'Est, j'imagine. J'aurais pu, après ces voyages au long cours, concurrencer le cher Vincenot et devenir rédacteur à "la vie du rail". On ne me l'a pas demandé.

Au D. M. I. de Casablanca, (Dépôt des isolés militaires), je suis retenu pendant deux jours, ce qui me permet de visiter la ville. En juillet 1943, Casablanca est peuplée d'Européens à 95 % et c'est déjà une très grande métropole toute neuve. C'est aussi une ville américaine, car tous les convois partis des arsenaux U. S. sont déchargés dans ce port. Des chaînes de montage pour les jeeps, les G.M.C. et les chars sont établies sur les plages. Cela fait penser à une véritable ruche, où s'activent des milliers de soldats et marins alliés de tous poils.

Je trouve même le temps d'aller au cinéma pour me régaler du fameux « Dictateur » de Chaplin.

Au D. M. I., on me trouve enfin un G. M. C. en partance pour Camp Boulhaut (Bourgade située à 50 km de Casablanca) et, dans la matinée, je me présente au commandant du centre d'instruction n° 101. Sur le mur du fond, je n'en crois pas mes yeux, trône encore le portrait du Maréchal Pétain. C'est dingue ! Où suis-je tombé ? Les vieilles passions ont la vie dure. Quelques semaines plus tard, cet officier sera viré.

Le peloton d'instruction dans lequel je suis incorporé est formé d'une trentaine d'évadés de France et d'une dizaine de Français de Tunisie. Parmi les évadés de France je peux citer :

- Griotteray dont le culot et la bonne humeur feront la joie du peloton. Deux mois plus tard, il sera parachuté en Aquitaine pour animer le réseau de résistance «Orion»
- Lemaigre-Dubreuil (fils ou neveu du P. D. G. de la Société Lesieur).
- Gilbert Belin, un «vieux» de 24 ans qui devint très vite un ami.
- Henri de la Bigne, un camarade épatant qui sera tué au Tonkin en 1950.
- Henri Petitjean Marillier et deux autres séminaristes des Missions Etrangères.
- Nicol, un Bordelais bourré d'humour qui nous a fait crever de rire, les soirs de dégagement et qui sera tué en Algérie au terme d'une carrière militaire bien remplie.

Dans ce peloton d'instruction, nous avons tout appris de la vie du petit fantassin au combat et pendant deux mois, nous avons fonctionné à 15 000 tours/minute sous la férule du sergent-chef Bonfils, un tirailleur, qui nous a menés avec rudesse et doigté à la fois. Merci Bonfils, vous nous avez bien dressés.

Par un coup de baguette magique, notre petit groupe se transforme en peloton préparatoire à l'école d'élèves-officiers de réserve (P.P.E.O.R.). Ce fut donc, finalement, une chance exceptionnelle qui m'a conduit, avec tous mes camarades, à la 3^{ème} promotion de Cherchell prévue pour le 1^{er} octobre 1943. Vous constaterez, en suivant mon itinéraire, que j'ai toujours bénéficié d'une chance étonnante, chance qui m'a un peu quitté en Avril 1961 !

Pendant que nous apprenions à marcher au pas, à mettre l'arme sur l'épaule, à faire les bonds du voltigeur de pointe, les Américains et les Anglais avaient occupé la Sicile pour débarquer près de Naples le 9 septembre 1943. Dans le même temps, le Général de Gaulle avait bousculé le pauvre Général Giraud qui n'avait pas résisté à la poussée d'un jeunot aux dents longues. L'organisation du pouvoir politique avait placé deux co-présidents à la tête du comité français de libération nationale (C.F.L.N.). Deux têtes pour un seul poste, c'est une de trop; c'est bien connu !

Le Général Giraud, paix à son âme, n'avait ni le goût du pouvoir politique, ni l'intelligence nécessaire pour conduire le pays dans une phase de grande turbulence.

Cherchell- Promotion "Libération" Octobre 1943 / Avril 1944

Nous arrivons donc à Cherchell fin septembre 1943. C'est un émerveillement ! La montagne, couverte de pins maritimes, tombe à pic dans la Méditerranée et les ruines de l'ancienne ville romaine ajoute encore au charme de ce paysage de rêve. Si la ville actuelle ne compte guère plus de 10 000 âmes, l'ancienne Césarée, capitale de l'Afrique romaine, rassemblait environ 50.000 personnes.

Les cavaliers sont logés dans les anciennes écuries militaires pompeusement appelées le quartier Rivet. Les biffins et les artilleurs sont installés à la caserne Dubourdiou. Au total, nous sommes plus de sept cents élèves-aspirants par promotion. (Il fallait de la chair fraîche pour répondre aux appétits du dieu Mars en 1943).

Le commandement nous a gâtés en sélectionnant des officiers-instructeurs de tout premier ordre:

Le lieutenant de Gastines, svelte et toujours élégant, exerce le leadership des chefs de peloton. Il a déjà une bonne expérience du combat car il a participé, brillamment, aux combats de mai -juin 1940 ainsi qu'à la campagne de Syrie.

Le lieutenant de Coëtgourden, arrivé un peu plus tard, fait notre admiration car il a une "gueule" terrible. Ses élèves l'appellent "le lion" et nous redoutons tous de passer avec lui les fameuses "tenues de campagnes", punitions spécifiques des élèves-aspirants. Ces punitions consistent à se présenter à l'officier de service en tenue de manœuvre, brique, ciré, impeccable (En fait jamais suffisamment impeccable au gré du lieutenant de Coëtgourden !).



Char SOMUA dans la cour du quartier Rivet.

L'aspirant Pialoux, qui vient de faire la campagne de Tunisie au 4^{ème} régiment de chasseurs d'Afrique, est un jeune chien plein d'allant, d'enthousiasme et d'autorité. C'est chez lui que je suis affecté.

Ce peloton Pialoux est constitué de garçons de diverses origines.

- D'une part, des jeunes sous-officiers sélectionnés pour leur qualité et qui, tous, ont déjà une expérience de la guerre. Ceux de l'Armée d'Afrique viennent de faire la campagne de Tunisie, (Pierrard, le "naïf s'en va-t-en guerre", en est l'archétype même). Les autres, qui viennent des F. F. L. (Forces Françaises Libres) comme Fedrizzi, Lay, Morin, Meurice, etc. ont fait la campagne de Lybie. Nous les admirons sans réserve.

- D'autre part, les jeunes freluquets qui viennent de sortir du lycée, qu'ils soient évadés de France ou originaires d'Afrique du Nord. (J'entre évidemment dans la catégorie de ceux-ci, qui ont tout à apprendre).

En raison du rythme dingue imposé par nos instructeurs, des chahuts monstres et toujours nocturnes qui nous opposent fréquemment aux biffins de la caserne Dubourdieu, l'amalgame se fait très naturellement.

Les conflits "Vieux-Jeunes", "Gaullistes-Armée d'Afrique" disparaissent rapidement au profit d'une véritable et joyeuse fraternité. Pour ce qui me concerne, je garde de Cherchell une image pleine de soleil et d'éclats de rire.

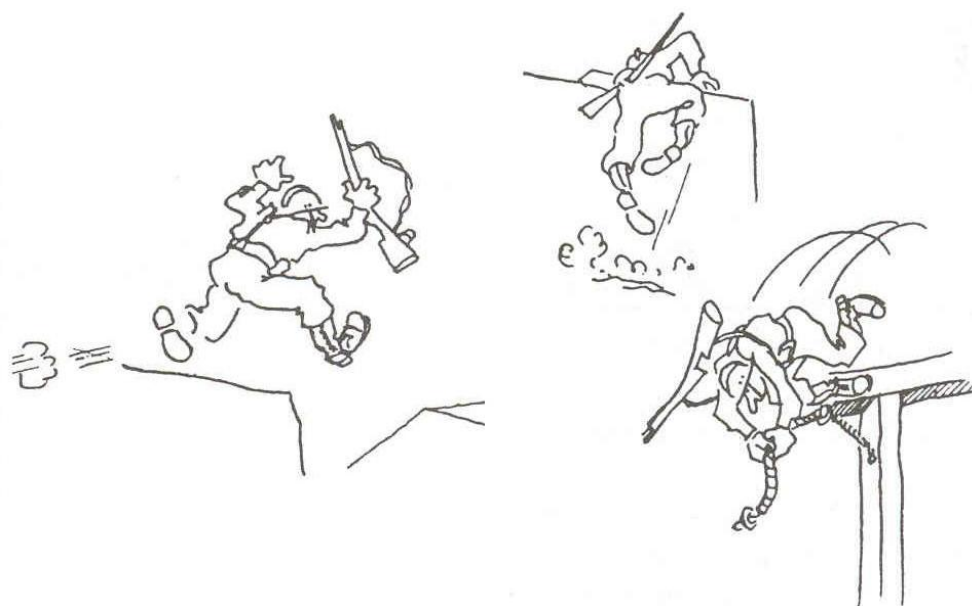
C'est sur le Plateau Sud que nous apprendrons tous les secrets du combat à pied, avant de découvrir les plaisirs et le charme de la vie dans une tourelle de char.

L'escadron Riondel dispose de tous les modèles de blindés américains en service en 1943. Nous apprenons à connaître le Sherman, le char léger M5 et le char-obusier M8. Nous possédons aussi des chars français comme le F.T. (antiquité de 1918 qui sert de décor à l'entrée du quartier), le char D 1 et un S. O. M. U. A. Ce char extraordinaire est très agréable à conduire sur route comme en tout -terrain. L'un d'entre-nous, que je ne nommerai pas, manque complètement le virage d'entrée au quartier et le char S.O.M.U.A. rentre directement dans les cuisines en fracassant le mur du bâtiment. L'incident fait du bruit dans Landerneau.

Les anciens sous-officiers des bataillons de chars sont tout à fait à l'aise dans la découverte des trésors techniques des blindés U. S. et ils nous aident, amicalement, à piger le fonctionnement de tout ce fourbi compliqué. Pour ma part, je fais une véritable allergie à la mécanique et je regrette souvent de n'avoir pas choisi la biffe où tout est

tellement plus simple. Chez les fantassins, quand on a répondu à la question "De quoi sont les pieds ?", on a fait le tour complet des problèmes techniques. ...

Au plan tactique, nos instructeurs nous apprennent le fameux principe "fixer et



déborder". A la sortie de Cherchell, nous savons aussi commander une patrouille blindée, mais nos connaissances s'arrêtent à ce stade. Nous apprendrons le reste, bientôt, sur le terrain. Nos exercices blindés nous permettent de quitter Cherchell et de pousser des pointes de cinquante kilomètres à l'Est, jusqu'aux abords de la plaine de la Mitidja.

Nos reconnaissances se termineront souvent dans la petite cité de Marengo où est installée une école d'A.F.A.T. (personnel féminin de l'armée de terre). Quelle coïncidence, n'est ce pas ? Nous échangeons des saluts lointains, mais très affectueux avec ces charmantes personnes.

Souvent nos engins s'embusquent dans les ruines romaines de Tipasa, sous les fameux oliviers bimillénaires qui ont vu passer Scipion l'Africain (Dans ce cadre historique et sublime, nos manœuvres avaient une sacrée gueule, je peux vous l'assurer ...).

Au plan personnel, Cherchell a donné à ma vie une direction imprévue. L'un de mes camarades, Paul Gavalda, une bonne âme s'il en est, se met en tête de trouver une marraine de guerre pour tous les évadés de France n'ayant pas de famille ou d'ami en Algérie. Il me demande d'écrire à une certaine Malou Gil, habitant 4, rue Gustave Doré à Alger. Je me fais tirer l'oreille, car je n'ai jamais écrit à une "Pépée".

Finalement, c'est mon voisin de lit, Gilbert Belin, qui me rédige un brouillon de lettre. Gilbert Belin, c'est un peu le Musset du peloton. Il a une excellente plume. De plus, il est déjà fiancé et il sait parler aux femmes. Il sait même leur écrire. Voilà comment j'ai pris contact avec qui vous savez pour passer une permission de 48 heures dans sa famille à l'occasion de Noël 1943. Je l'ai trouvée très mignonne et, début 1944, je n'avais plus besoin de Gilbert Belin pour lui écrire une lettre hebdomadaire.

Toutes les bonnes choses ont une fin. Au printemps 1944, nous subissons l'examen de fin de stage. Aidé par une très bonne performance au parcours du combattant, Grand-Loup réussit plutôt bien l'ensemble des épreuves. Il sort 10^{ème} sur 120 élèves, ce qui lui permet d'aborder "l'amphi de garnison" dans de bonnes conditions. Au cours de cet amphi, chacun choisit, parmi les régiments disponibles, en fonction de son classement. Notre major, Colment, opte pour la 2^{ème} D.B., ainsi que les quatre suivants. Colment est un ancien chef de char qui a servi sur le fameux B1bis. En Mai 40, il a détruit, à lui tout seul, 12 blindés allemands. Cet exploit justifie la palme et l'étoile qu'il a obtenues

comme simple sergent. Nous l'admirons sans réserve. Ce valeureux camarade sera tué dans son Sherman devant Strasbourg.

Quand mon tour arrive, un poste d'aspirant au 501^{ème} régiment de chars est encore disponible. Au moment où je vais me lever, on me passe un billet de mon ami Fedrizzi, un compatriote de Nancy, qui me demande de lui laisser cette place. Elle lui revient de plein droit. En effet, il appartient à ce régiment depuis 1939 et, blessé en juin 1940, évacué à Dunkerque, il a immédiatement rejoint les FFL. Décidément, les dieux de la guerre ne voulaient pas que je serve chez Leclerc. Je désigne donc le 2^{ème} Régiment de Spahis Algérien de Reconnaissance (R. S. A. R.) dont on dit grand bien autour de moi. Je ne le regretterai jamais.

Notre dernière journée à Césarée est fort occupée. Nous faisons la queue chez le maître-tailleur pour faire placer nos galons d'aspirant (quelle émotion !). Nous prenons pot sur pot pour nous dire adieu, puis nous faisons la queue pour recevoir notre ordre d'affectation et une permission de 20 jours.

Curieusement, ma formation d'officier s'arrêtera définitivement en ce jour d'Avril 1944. Plus tard, malgré mes demandes, je ne passerai jamais à Saumur et j'apprendrai mon métier sur le terrain. C'est notoirement insuffisant, on peut s'en douter.



Sur la route du tendre.

Très naturellement, c'est chez ma marraine de guerre que je vais passer ma permission.

Malou me fait connaître tous les hauts lieux de la capitale algérienne que nous parcourons tantôt à pied, tantôt en trolleybus. Très vite, nos relations passent de la vive sympathie à un sentiment plus profond. Comme on aurait dit à l'époque de Corneille, je lui déclare ma flamme et c'est un embrasement. En ce printemps 1944, les conventions limitaient sérieusement les dégâts de ce type d'incendie et l'usage des "canadair" n'était pas nécessaire. Les grandes audaces ne dépassaient guère le stade des baisers pudiques, je vous rassure.

C'est ainsi que je crois avoir embrassé votre grand-mère, pour la première fois, dans le cimetière Bru qui domine la rade d'Alger. Cela c'est passé au pied de la tombe de Savorgnan de Brazza dont j'ignorais la présence à Alger (on ne me dit jamais rien !). Le vieil explorateur du Congo n'ayant pas protesté, nous avons donc profité de sa

bienveillante compréhension. Ce brillant explorateur avait la maladie de la bougeotte, comme vous le savez. Même dans son cercueil, ce brave homme ne tenait pas en place : enterré à Dakar en 1905 ; on le ramène au Père-Lachaise. Il ne s'y plait pas. Bang, on le transporte à Alger ! Il s'y trouve bien. Manque de pot, sa présence discrète ne plait pas du tout à nos amis fells. Le président Jacques Chirac obtient l'accord de nos amis congolais pour lui offrir, en 2006, une sépulture à Brazzaville! Décidément notre brillant officier de la Royale, né à Rome et de nationalité italienne, avait le tracassin !

Mes futurs beaux-parents ont fait preuve d'une grande indulgence à l'endroit du jeune Lorrain qu'ils avaient eu la bonté et l'imprudence d'abriter sous leur toit.

Mais, hélas, les plus belles amours ne résistent pas au son du tambour. A l'issue de vingt journées idylliques, le devoir m'appelle au 2^{ème} Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance cantonné à Boukanéfis, village situé à 20km à l'Ouest de Sidi Bel Abbès.

Au moment de monter, une fois de plus, dans le train d'Oran, des sentiments divers et contradictoires agitent l'âme du jeune aspirant. La tristesse de quitter Malou, car je ne sais quand je la reverrai; beaucoup d'enthousiasme et un chouïa d'appréhension en rejoignant mon régiment.

Sur le sentier de la guerre.

Après un voyage relativement court et sans histoire, j'arrive en stop à Boukanéfis. Mes premiers contacts avec le 2^{ème} Spahis algériens, sans être catastrophiques, ne sont pas des plus heureux. Vous aller en juger.

Dès mon arrivée, je me présente à mon Chef de corps, le Colonel Roger Lecoq.

C'est un homme d'une quarantaine d'années, un rien corpulent, au visage coloré, avec



deux yeux bleus qui ne sont pas particulièrement affectueux. La voix est forte et autoritaire. J'apprends qu'il est lorrain et il se dit heureux d'accueillir un compatriote. Effectivement, la voix s'est faite plus chaleureuse et l'aspirant commence à se sentir presque à l'aise. Pas pour longtemps !

- Alors, Heissat, vous avez donc choisi le 2^{ème} Spahis parce que vous êtes giraudiste ?
Je réponds avec trop de spontanéité et beaucoup d'imprudence :

- Non mon Colonel, j'ai toujours été gaulliste.

Le Colonel devient cramoisi et paraît chercher son souffle... Aïe ! Aïe ! Aïe ! Je sens que j'ai mis à côté de la plaque. (Le sens politique, n'a jamais été ma vertu cardinale).

Le père Lecoq explose littéralement :

-Si vous êtes gaulliste, qu'est-ce que vous venez faire chez moi? Dans mon régiment, nous sommes tous giraudistes. Je vous prends tout de même à l'essai. Si vous faites l'affaire, je vous garderai; dans le cas contraire je vous virerai ! Au revoir Heissat !

Je sors de son bureau dans l'état d'esprit que vous imaginez... Pas de doute, je ne pouvais faire une arrivée plus catastrophique ! Son officier-adjoint, le Capitaine Dauger,

n'a apparemment rien perdu de l'entretien. Cet homme, un père blanc mobilisé en Novembre 42, est la bonté même. (Il terminera sa vie, contre son gré, à la tête de l'évêché d'Oran).

- Ne vous en faites pas, Heissat, le Colonel est bourru mais c'est un brave homme, il oubliera vite sa colère, j'en suis sûr. Il vous a d'ailleurs, affecté au 4^{ème} escadron, commandé par un grand seigneur, évadé de France comme vous. Tout se passera bien avec le Capitaine Baudouin.

Je le remercie, mais le moral en a pris un coup. J'ai hâte de connaître mes futurs compagnons et de me sentir accueilli de manière plus amicale. Pour la chaleur et la remise en confiance, on repassera !...

Sur le chemin du 4^{ème} escadron

Il est presque midi lorsque je sors du PC régimentaire et je me pointe à la popote des officiers du 4^{ème} escadron. Je découvre une baraque minable, presque un gourbi. J'entre dans une salle blanchie à la chaux, plus que pauvrement meublée. Dans un fauteuil d'osier, un très bel officier de cavalerie, le Lieutenant Philippe de Mérode, paraît absorbé dans la lecture d'un illustré. Je me présente :

- Aspirant Heissat, affecté au 4^{ème} escadron !

Le beau Lieutenant baisse son journal, m'examine assez longuement, en silence, puis laisse tomber:

- Ah ? Vraiment ?... au 4^{ème} escadron ? ... Eh bien tant pis !

Et il se replonge, indifférent, dans sa lecture. La vache ! Je l'ai immédiatement détesté. Plus tard, quand nous serons enfin devenus des amis, il me dira :

- Ce n'est pas possible, je ne t'ai jamais dit ça !

Et pourtant, je n'ai pas rêvé ; il l'a dit et je n'ai pas tellement apprécié. Ce cinéma relevait, en fait, du dressage des jeunes aspirants ; mais je ne l'avais pas du tout compris.

Dans l'heure qui suit, arrivent les autres officiers du 4^{ème} escadron. Dans la vieille tradition du bizutage, tous les insignes de grade ont été joyeusement mélangés. Après trois anisettes plutôt corsées, l'aspirant, habituellement buveur d'eau, a les yeux qui se croisent. Je ne sais vraiment pas qui est le Capitaine Baudouin, qui est le Lieutenant de Vaublanc, qui est le Lieutenant de Coëtlogon, qui est le sous-lieutenant Caniot.

Quand, le repas terminé, je suis invité à prendre la tête d'un détachement de spahis, armés de pelles, pour participer à la lutte antiacridienne, je suis enfin sûr d'une chose : cette fois, on est en train de se foutre de moi ! Eh bien ! Pas du tout ! Arrivé sur les bords de l'oued MEKERA, j'ai la surprise de rencontrer les détachements des autres escadrons.

Tout ce beau monde creuse des tranchées dans lesquelles viennent s'accumuler des millions de sauterelles qui seront arrosées de mazout et carbonisées dans un joyeux feu de camp.

Le soir, rentré à l'escadron, on m'affecte une chambre dans le village de Boukanéfis. Je m'y enferme, dès le dîner terminé. A l'issue d'une première journée plutôt malheureuse, je roule des pensées pessimistes. Je finis pourtant par m'endormir.

A trois heures du matin, on me réveille sans délicatesse. Un type coiffé du képi à velours amarante des médecins militaires, me demande, furieux, ce que je fais dans son lit ! Dans son lit ? Ah les vaches !

Il s'agit du lieutenant-médecin Ould Aoudia qui sera bientôt affecté dans notre escadron et deviendra un ami fidèle. Pour l'instant, il est rouge de colère et je sors vivement de ses draps. Finalement, il se calme, il comprend ; il est compatissant et il m'offre même son fauteuil pour finir la nuit.

Cette arrivée fracassante au 2^{ème} R.S.A.R. me fiche un complexe dont j'aurai du mal à me débarrasser.

Je vais m'étendre un chouïa, plus qu'il ne faudrait peut-être, sur ce fameux problème d'intégration. Pour profiter pleinement de l'ascenseur social auquel chacun d'entre nous aspire, il faut faire un effort personnel d'adaptation. En ce qui me concerne, en Mai 44, mon problème se pose ainsi : Issu d'une famille très modeste d'origine paysanne, rien ne m'a préparé à vivre dans une réserve de "ci-devant", cavaliers légers de surcroît.

En effet, le groupe de mes nouveaux compagnons est composé, en majorité, de gentilshommes des vieilles provinces du Nord de la France. De plus, ce sont des "vieux" puisqu'ils flirtent presque tous avec une trentaine bien tassée. J'ai le sentiment d'être totalement étranger à leur clan et mon comportement manque singulièrement de souplesse (Les paysans lorrains, c'est bien connu, sont souvent trop rigides).

Il est peut-être temps que je vous les fasse connaître, mes futurs compagnons d'arme :



Notre Capitaine, Robert Baudouin, m'a été présenté comme un grand seigneur, et il l'est. Mince, de haute stature, il garde en toutes circonstances, un calme olympien. Sa courtoisie souriante n'exclut pas une grande fermeté d'âme.

Son autorité naturelle est presque physiquement palpable et ses lieutenants, qui sont presque tous ses anciens en âge, lui manifestent une grande déférence. On s'accorde, au régiment, pour lui prédire une très brillante carrière. Aujourd'hui, soixante ans après sa mort, je ne lui vois guère de défauts. Son intelligence vive, son idéal d'homme de guerre et de chrétien de grande roche, éclairent toutes ses actions ainsi que sa mort chevaleresque, mais prématurée. Pas de doute, à mes yeux, Robert Baudouin, c'est un templier égaré au XX^{ème} siècle.



Son adjoint, le Lieutenant de Vaublanc est le plus âgé d'entre nous: il a déjà plus de 35 ans. Père de famille nombreuse, sa bonté naturelle joint à sa disponibilité (l'adjoint n'est jamais accablé par les responsabilités), le conduisent à recevoir les confidences des âmes en peine.



Le Prince, je vous ai déjà parlé de Philippe de Mérode, comme l'appelle familièrement ses hommes. Mérode, c'est un personnage de roman qui me fait penser à Pierre Fresnay dans "la grande illusion". Bien entendu, il s'exprime toujours dans un français "Grand Siècle". Je n'ai jamais rencontré plus anticonformiste que lui, surtout dans la grande famille militaire.

Il affecte un cynisme qui lui est, en fait, totalement étranger. Je m'y laisserai prendre, comme un ballot. Pendant les mois qui précèdent le débarquement, je nourrirai à son endroit des sentiments contradictoires. Son humour décapant, parfois voltairien, souvent iconoclaste, s'exerce aux dépens de tous ceux qui l'entourent, sauf envers notre Capitaine. Pourquoi ? Je pense à une réponse simple : il admire sans réserve, le Capitaine Baudouin et, en bon féodal moderne, il lui a fait totale allégeance.

Dès le deuxième jour de ma présence à l'escadron, il m'a affublé du nom de «*tombé du nid*». Ce titre me restera longtemps collé à la peau, pour ma plus grande fureur.



Je vous ai déjà présenté le Lieutenant Léonce de Gastines, mon chef de brigade à l'école de Cherchell. Très vite, on ne le désignera bientôt, dans son peloton comme à l'escadron, que par son prénom : Léonce. (Léonce a dit, Léonce demande, Léonce est furieux). Cyrard de la promotion 1939-1940, il porte déjà 4 citations à sa croix de guerre, ce qui est exceptionnel en 1943.

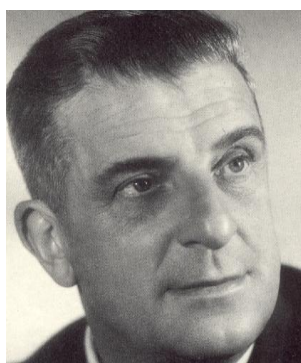
C'est un homme délicieux quand on le connaît bien, mais son caractère épineux et son tempérament vif-argent n'aident pas les premiers contacts.

Le Capitaine m'affecte dans son peloton en qualité d'adjoint et cette décision ne facilitera pas nos rapports. En effet, Léonce continue à me traiter en élève-aspirant plutôt qu'en adjoint. Cette situation me conduira très vite à ruer dans les brancards, pas toujours avec discernement, j'en conviens bien humblement.

Le sous-lieutenant de Coëtlogon est arrivé à l'épaulette (nomination au grade d'officier) après un long passage chez les sous-officiers. Aussi n'est-il pas loin d'atteindre ses 35 printemps. C'est un homme d'une grande droiture qui saura, bientôt, manifester le courage et la fougue des chouans, ses ancêtres en ligne directe.



The last but not the least, c'est notre ami Guy Caniot, le chef du 2^{ème} peloton. Deux raisons se conjuguent pour nous rapprocher... D'abord, il est jacobin, comme "Grand-loup". Ensuite, il est gaulliste. Je crois bien qu'en Mai 1944, nous sommes les deux seuls officiers gaullistes du régiment. Dans ce groupe de fortes personnalités, il fait face à ses camarades avec beaucoup de panache, grâce à son humour, parfois féroce; à la Clémenceau. Il m'a pris sous son aile et je profite sans vergogne de sa protection.



Ce tour d'horizon ne serait pas complet, si je ne parlais pas du Capitaine (de réserve) Ordioni. Il fait partie de l'état-major du Colonel Lecoq, mais il s'est lié d'amitié avec le Capitaine Baudouin. Il vient presque chaque soir à la popote de notre escadron. Baron d'Empire, (il le rappelle bien volontiers), c'est un charmeur et un fort brillant conteur. Avec des attitudes et des inflexions de voix qui rappellent Sacha Guitry, il nous tient en haleine grâce à sa provision d'histoires drôles.

Il entretient des relations privilégiées avec Mérode qu'il surnomme Othello pour la grande fureur de celui-ci. Pas très futé, je mettrai quinze jours avant de comprendre sa plaisanterie.

Par ailleurs, depuis 1941, il a été le témoin de tous les événements qui ont agité la grande capitale algérienne en cette période fertile en rebondissements. Il nous fait des confidences sur les journées de novembre 1942, sur l'affaire Darlan, sur les démêlés de

Gaulle – Giraud etc ...Il nous fait également revivre ses entretiens avec le comte de Paris en décembre 1942.

Bref, il nous confie, avec plus de 20 ans d'avance, tous les secrets qu'il exposera dans son livre "*Tout commence à Alger 1940-1944*", document indispensable aux jeunes historiens avides de connaître la vérité sur cette époque riche en retournements de situations.

En fait, vous le voyez, "*tombé du nid*" bénéficie d'une chance exceptionnelle, celle de vivre au contact de personnalités de tout premier ordre. Or, je me crois exclu du groupe de mes anciens et j'en suis fort malheureux.

Il faut dire que je suis désigné, dès mon arrivée, comme popotier du 4^{ème} escadron. Ce poste est attribué, par tradition, au plus jeune dans le grade le moins élevé. C'est un rôle de maîtresse de maison qui n'est pas une sinécure. Il faut trouver du ravitaillement, établir les menus, surveiller le cuisinier, tenir les comptes, recevoir les invités etc...Ma prestation n'est pas des meilleures; elle frise même le désastre. Inutile de vous dire que l'aspirant est accablé de sarcasmes. J'en fais, bêtement, une montagne alors que, de toutes manières et par une longue tradition, il entre dans le rôle du popotier de se faire copieusement engueuler par ses anciens.

Parmi les invités illustres que j'ai eus l'honneur de faire "jeûner" à la popote de 4^{ème} escadron, je citerai les chefs d'escadrons Rouvillois, Groult de Beaufort, Dillon, etc... Ce dernier, Dillon, compositeur de musique apprécié de l'intelligentsia, avant d'être tué par les Viets en Indochine, fut le héros d'une petite histoire que je brûle de vous raconter. Le Colonel Lecoq vient de recevoir son fanion qu'il a dessiné lui-même. Il est très fier de sa devise, un brin glorieuse: "*Je chante et combats*". Malheureusement, le maître-tailleur, en difficulté avec la grammaire française a oublié le "s " à combats. Dillon aurait pointé le doigt sur l'erreur en distillant une phrase "assassine " " *ah ! Je comprends mon colonel, vous avez voulu dire "je chante, et il combat "*. Le pauvre Dillon n'a pas fait un long séjour au P.C régimentaire.

Quand j'arrive dans mon escadron, les spahis sont presque tous européens. Les trois-quarts sont des "Pieds-noirs" mobilisés. Les autres sont des évadés de France.

Objets d'une sélection sévère, nos sous-officiers sont d'une qualité rare.

Les adjudants Vidal et Padilla, qui occupent le même poste que le mien auprès de Caniot et Mérode, sont des hommes d'exception; je n'hésite pas à l'affirmer. Ils connaissent parfaitement le métier des armes et le maniement des hommes. Ils ont déjà combattu en Mai 1940 et ils peuvent même, en cas de nécessité, remplacer leur patron au pied levé; ce que le jeune aspirant est bien incapable de faire...

Au total, ce 4^{ème} escadron rassemble un échantillon humain très largement supérieur à la moyenne nationale. Heureusement pour nous !

Voilà, le décor est planté!

Ce prologue aurait pu être plus court; mais il vous permettra de comprendre, je pense, comment s'est façonnée, sous les armes, la personnalité de "Grand-loup". Je me permets de vous rappeler que j'ai tout juste vingt ans quand j'arrive au 2^{ème} régiment de spahis algériens. N'ayons pas peur des mots, je suis encore un galopin.

Et maintenant passons aux choses sérieuses. Si j'ai fait un si long chemin, c'est bien pour participer à la guerre de libération de notre vieux pays. Eh bien, allons-y et ne perdons pas de temps en vains bavardages ! ! !

*

,

Sur les traces du Général Lasalle ...

(de Saint Tropez jusqu'au Tyrol)



En route pour la gloire

Le 6 juin 1944, nous sommes informés du débarquement en Normandie. Cette nouvelle provoque une grande exaltation et l'espoir d'une participation prochaine aux opérations de libération de notre vieux pays.

Cet espoir prend bientôt forme et dans notre régiment, on parle ouvertement de notre débarquement sur la côte française de Méditerranée.

Aussi, ne sommes nous pas du tout étonnés quand, le 13 Juillet, le commandement nous fait part de notre déplacement vers le port d'Oran. Le mouvement est prévu pour le 15 juillet au matin. Mon capitaine, apprenant la présence de ma fiancée à Sidi Bel Abbès, a la bonté de m'accorder quelques heures de permission pour lui faire mes adieux. C'est ainsi que je lui fais connaître l'heure de passage de notre régiment sur la route nationale qui mène de Sidi Bel Abbès à Oran.

Comme dans les plus beaux films de guerre, genre "mélo", votre grand-mère et sa vieille tante, seules sur le bord de la route, regardent passer un imposant convoi digne d'un défilé militaire (10 engins par peloton, 50 pour l'escadron, 200 pour le régiment). Elles ont été gâtées, nos deux spectatrices ! Et qui voient-elles dans la tourelle de l'automitrailleuse "Resplendissante" ? Je vous le donne en mille !!!

Nous passerons plusieurs semaines à St Leu, puis sur le plateau désolé de Canastel, poussiéreux et brûlé par le soleil. Pour des raisons de secret militaire, nous sommes des dizaines de milliers de militaires à camper sur ce plateau transformé en un lieu concentrationnaire.

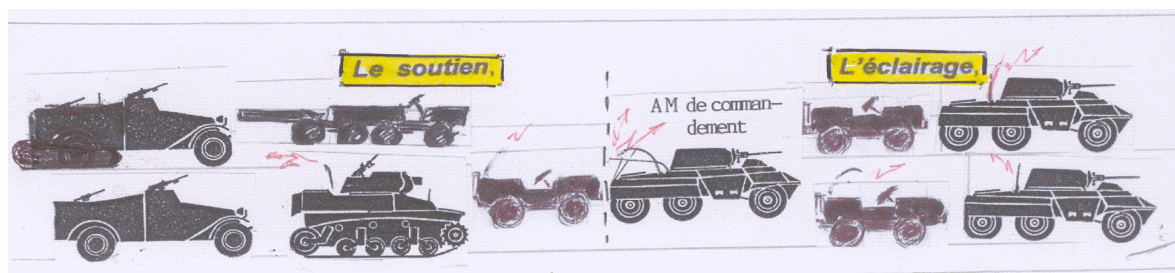
Les officiers américains ont établi une chaîne de montage en vue d'équiper nos véhicules qui doivent pouvoir débarquer dans un mètre d'eau : cheminée d'aspiration et waterproofing (graisse spéciale assurant une étanchéité parfaite des éléments mécaniques).

Dans cette affaire de techniciens, je n'ai pas grand-chose à faire. Je peux donc prendre mon temps pour vous expliquer les missions d'un peloton de reconnaissance et vous présenter les moyens mis en œuvre à cet effet.

Notre rôle, dans une guerre de mouvement, c'est de partir assez largement en avant du gros de l'armée, d'entrer en contact avec l'adversaire en vue de renseigner le commandement sur les positions et l'importance de l'ennemi. (C'est le job des éclaireurs dans les westerns qui vous sont présentés à la télévision).

Notre principal matériel, spécifique d'une unité de reconnaissance, c'est une radio puissante et fiable qui permet de communiquer en permanence avec le commandement. A la limite, ce métier pourrait être confié à de simples jeeps munies d'un émetteur-récepteur de qualité.

Le peloton de reconnaissance type U.S. s'articule en deux parties comme l'indique le croquis ci-dessous :



- **L'éclairage** comporte trois automitrailleuses, (A.M dans notre jargon militaire), et deux jeeps armées d'une mitrailleuse de capot.

Les automitrailleuses américaines type M8 ne sont pas géniales. En 1942, les ingénieurs ont improvisé à partir du matériel civil de l'époque.



Elles présentent pourtant trois qualités fort appréciées :

- elles sont rapides (pointe à 100 Km/h)
- elles sont parfaitement silencieuses (condition nécessaire à la surprise de l'adversaire)
- elles sont rustiques (pratiquement pas de pannes au cours d'une campagne de plus de 1500 km jusqu'au Tyrol).

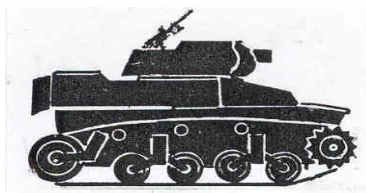
Ce blindé léger souffre de quelques défauts : Des aptitudes "tout-terrain" très limitées et une puissance de feu insuffisante. Le canon est un vieux 37 mm français de 1914-1918, qui peut intimider l'adversaire sans lui faire grand mal. (Pour les initiés, on peut se demander pourquoi les Américains n'ont pas utilisé le canon français de 47 mm modèle 1935 qui équipait nos chars SOMUA et qui répondait mieux aux besoins des unités de reconnaissance). Enfin, l'A.M.8 ne disposait pas d'inverseur, contrairement aux engins similaires européens.

Je ne vous présente pas les jeeps. Ceux qui les ont conçues méritent notre admiration : vives, discrètes, rustiques, aptes à passer par tous les chemins et sentiers, elles élargissent avec bonheur les investigations des automitrailleuses.

Le soutien,

Que j'ai l'honneur de commander à partir de ma jeep "Reims" et qui comporte divers types de matériels :

Ils ont ainsi fabriqué un petit automoteur qui n'est pas esthétique ; c'est le moins que l'on puisse dire. Il est même franchement laid. Laid, mais très efficace. Il tire à une distance maximum de 7 km. Dans la pratique, nous ne l'utiliserons guère au-delà de 3 km. Si les éléments de pointe abordent une lisière de bois ou de village suspecte, le char-obusier doit être prêt à intervenir immédiatement. Cette pièce d'artillerie en appui direct se révélera merveilleusement efficace pendant toute la campagne.



Le char-obusier M8 constitue la pièce-maitresse du soutien. Les arsenaux américains ont disposé un obusier de 75mm sur un châssis de char léger.

Nous disposons aussi du Scout-car mortier. Hélas, hélas, hélas, les Américains ont équipé ce véhicule faiblement blindé d'un mortier de 60 mm qui manque à la fois de puissance et de portée. (Au 2^{ème} peloton, mon ami Vidal, vieux routier plein d'expérience et de savoir-faire technique, le remplacera par un mortier de 81 mm récupéré sur les Allemands, matériel qui répondra exactement aux besoins exprimés par les éclaireurs).

Je ne vais pas vous passer sous silence cette horreur de canon anti-char de 57 mm tracté par un dodge 6x6. Son insuffisance notoire devant les cuirasses des panzers et ses délais de mise en œuvre, font le désespoir de l'aspirant. Je finis par détester ce fichu engin qui, de plus, ne possède pas la radio. Finalement l'équipage de cet anti-char nous servira de réserve de voltigeurs pour les patrouilles à pied.

Bon dernier dans le convoi, le half-track et sa remorque blindée où est placée la réserve de munitions pour toutes les armes dont nous disposons.

Ma présentation du peloton de reconnaissance est terminée; vous en savez suffisamment pour nous accompagner sur-le-champ de bataille.

Toutefois, chez les militaires, une prise d'armes solennelle précède toujours une campagne de guerre. La prise d'armes du 2^{ème} R.S.A.R. a lieu le 25 juillet et, là, notre père Lecoq se dépasse. Que dis-je, il se surpasse ! Il nous rappelle d'abord l'héroïsme de notre régiment, encore à cheval en mai 40. Chargé d'une mission de sacrifice devant les panzers allemands pour permettre la retraite de la 14^{ème} division du général de Lattre, le régiment a payé cher cette tâche: 500 Hommes sur 700 et 30 Officiers sur 35, colonel compris, ont perdu la vie au village de La Horgne en juin 1940.

Le Colonel Lecoq exalte ensuite les vertus guerrières des cavaliers de l'Empire et il part sur des envolées épiques du genre: "Vous allez moissonner la gloire", (Cette phrase fait notre bonheur et, quand un camarade nous demande où nous allons, nous répondons invariablement, "Je vais moissonner la gloire, pardi !").

Le colonel termine enfin son brillant discours par une phrase attribuée au Général Lassalle : si j'avance, suivez-moi, si je recule tuez-moi ! ". A Vagney, dans les Vosges, Le P.C. du régiment effectuera un repli tactique de 5 km, mais nous n'oserons pas rappeler à notre colonel ses paroles imprudentes du 25 juillet !

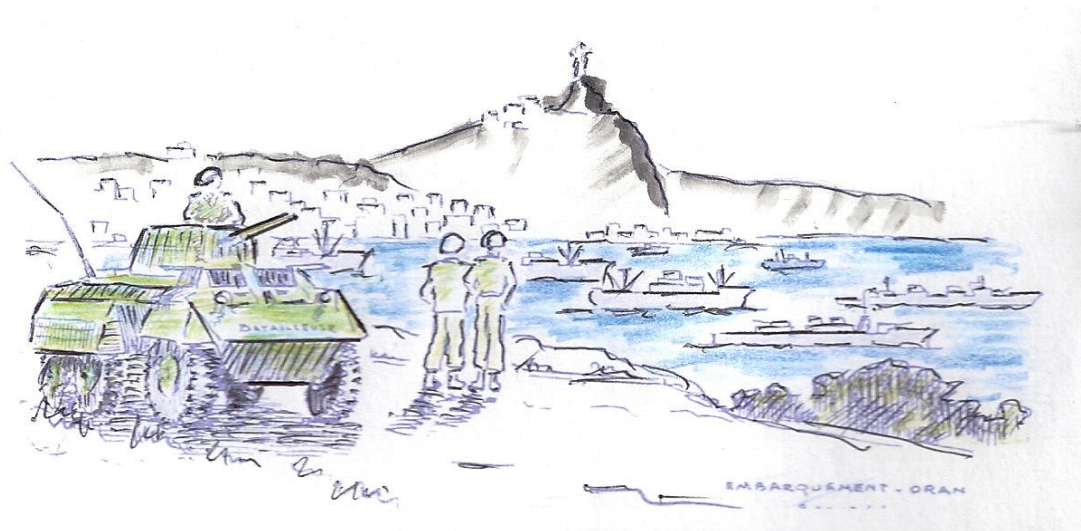
Notre brave patron a oublié de nous rappeler un autre propos du même Général Lassalle: "un hussard qui n'est pas mort à 30 ans est un jean-foutre ! ". Ce glorieux

soldat, tué à 33 ans, a peut-être parlé trop vite. Voilà pourquoi j'ai choisi de placer cette période de grande chevauchée sous le titre :” Sur les traces du Général Lassalle ”.

Bien sûr, “Grand-Loup” blague et, en vérité, les paroles du père Lecoq sont très émouvantes. Elles sont écoutées, par tous les assistants, avec beaucoup de gravité. Une messe suit la cérémonie militaire et tous les chrétiens vont communier avec recueillement. L’incertitude du lendemain nous incite à mettre de l’ordre dans nos comptes avec le Seigneur. “En ce temps-là», pour reprendre une expression que vous, jeunes et fervents lecteurs des évangiles, connaissez bien, la vie spirituelle de “Grand-Loup” est d’une simplicité biblique. Il croit en Dieu et il ne se pose pas de questions. C’est la fameuse foi du charbonnier dont parle volontiers ce cher apôtre, Paul Heissat, notre dernier petit-fils.

Nous voilà fin prêts, moralement et matériellement. Je vous invite donc à franchir la coupée pour participer avec nous à une croisière bougrement intéressante et gratuite de surcroît.

Sur le "James Parker", la croisière s’amuse



Un convoi de bateaux américains nous attend en rade de Mers el Kèbir. Nous montons à bord dès le 9 août 1944, mais c’est le 11 août seulement que nos navires quittent le port pour se former en convoi. Les véhicules, les conducteurs et une bonne partie de l’encadrement se sont entassés dans un liberty-ship, le “Georges Bancroft”.

J’ai la chance d’embarquer sur un paquebot de grand luxe transformé en transport de troupes, le “James Parker”. Pour nous, c’est Capoue !

C’est un très beau rafiot et je bénéficie d’une couchette confortable, dans une cabine où je retrouve Léonce de Gastines, Guy Caniot et deux officiers du 5^{ème} R.C.A., le Lieutenant Destremau (ancien joueur international de tennis), et le Lieutenant de Sauvegrain (Ces deux officiers ne feront pas long feu et ne dépasseront pas Toulon. Le premier y sera blessé à deux reprises et le second y perdra la vie, brûlé dans son char Sherman).

Les hommes de troupe, au nombre de 3 000, sont installés dans des hamacs tendus dans les cales. Excités par l'aventure, ils ne se plaignent pas de l'inconfort de leur condition.

Chaque officier reçoit une mission dans la vie à bord du navire.

Léonce de Gastines est officier M.P. (police), Caniot est chargé de faire vider les ordures dès le coucher du soleil pour éviter de laisser des indices aux sous-marins allemands. Quant à "Grand-Loup", il est officier de cuisine. Son rôle consiste à faire passer les hommes dans l'ordre prévu et d'expédier le repas en un quart d'heure, ce qui n'est pas facile avec des Français. (Les tables ne peuvent pas accueillir plus de 300 personnes à la fois; il faut, donc 10 séries pour nourrir tout l'effectif embarqué).

Le 12 Août, le convoi quitte Oran et ses changements de caps incessants pour éviter les poursuites des sous-marins allemands, finissent par nous égarer. Nous passons, par deux fois, devant Alger avant de filer vers l'Est, puis plein Nord. La mer est d'huile et le bateau ne bouge rigoureusement pas. J'en conclus prématurément que j'ai acquis le pied d'un vieux loup de mer. Quelle erreur ! J'apprendrai plus tard que "plus sensible au mal de mer que moi, tu meurs".

Si la mer avait été forte, l'aspirant, officier de cuisine, aurait coupé l'appétit à tous les passagers. Peut-être, aurait-il fallu différer le débarquement des 3000 hommes embarqués sur le "James Parker".

Le 13 ou le 14 août, nous sommes rejoints par les convois transportant l'armée d'Italie et la mer est couverte, à perte de vue, de navires de "tous poils". L'impression de puissance est incommunicable. En conséquence, je ne dirai rien de mes états d'âme en contemplant ce spectacle exceptionnel. Vous y perdez, au plan du lyrisme, je vous le garantis !

Le voyage se déroule sans incident mais il tourne à la monotonie. A l'époque, rien que des militaires mâles à bord ; Les A.F.A.T. (personnel féminin de l'armée de terre) sont séparées des "mecs". Des paris s'engagent concernant notre zone de débarquement. C'est le Languedoc qui, de très loin, tient la corde.

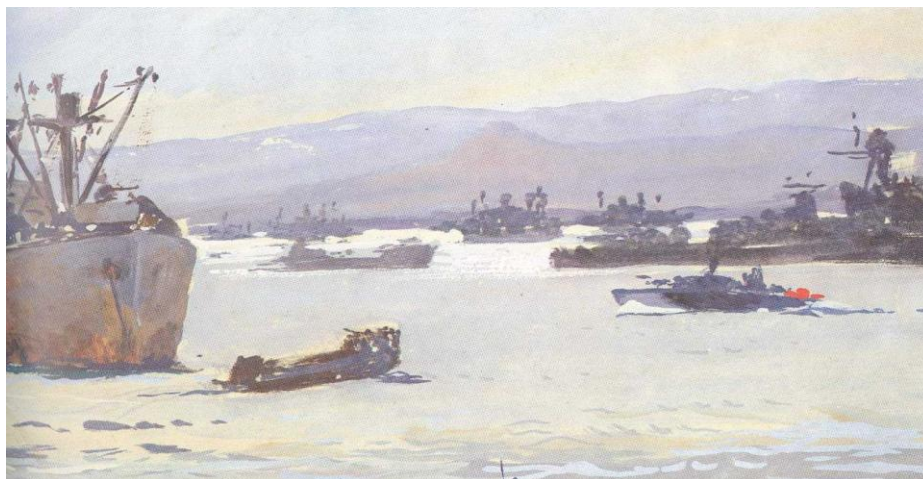
Le 14 août nous recevons les cartes renseignées de la zone de débarquement. Ceux qui ont parié sur le Languedoc constatent leur erreur. C'est dans la région de Saint-Tropez qu'aura lieu le débarquement de vive force. Tous les champs de mines, casemates, canons anti-char sont portés sur la carte et nous apprécions les fruits du travail de nos amis de la Résistance. Dans le même temps, il faut l'avouer, l'examen des positions allemandes n'est pas particulièrement rassurant pour ceux qui, bientôt, recevront la redoutable mission de les bousculer.

En étudiant la carte, une évidence apparaît clairement: l'heure de vérité est arrivée. Qui donc ne s'est pas posé la question : serai-je à la hauteur ?

Saint Tropez en vue

Mais pas une seule estivante au rendez-vous !!

Le 15 août à 17 heures, nous sommes en vue des côtes de Provence. Les troupes sont rassemblées sur le pont et le Général du Vigier fait envoyer les couleurs. L'instant est solennel et nous ressentons une émotion profonde



Commence alors une activité de ruche qui offre un spectacle saisissant : les navires de guerre crachent de tous leurs tubes, les avions alliés bombardent l'intérieur du pays où l'on voit s'élever la fumée des explosions et des incendies. Chaque navire est surmonté d'un ballon captif argenté destiné à décourager une attaque aérienne. Elle se produit pourtant mais à très haute altitude, violemment contrée par la D.C.A. américaine. Nous n'avons pas le temps d'avoir vraiment peur et les bombes allemandes tombent loin de nous. Plus tard, en lisant le journal de marche du Général de Monsabert, j'apprendrai qu'elles sont tombées sur les bateaux qui transportent la troisième division algérienne. Les Américains déclenchent leurs pots fumigènes et nous ne verrons plus grand chose de ce qui se passe à terre. Autour de nous c'est une noria de petites embarcations spécialement conçues pour mettre à terre le matériel et le personnel. (Les L.C.I., L.S.T., L.C.T. et autres chalands de débarquement aux sigles barbares). Pour nous, sur le "James Parker", commence une longue attente. Sommes-nous oubliés ? Après avoir changé d'emplacement à plusieurs reprises, notre paquebot s'est enfin décidé à jeter l'ancre devant Saint-Tropez.

Le 17 août, nous sommes enfin autorisés à enjamber le bastingage; commence alors notre descente sur les fameux filets tendus sur les flancs du navire. Certains, pas très sportifs ou sujet au vertige, ont du mal à s'en tirer honorablement. Ils offrent un spectacle assez drôle, mais nous n'avons pas tellement le cœur à rire. Je me retrouve sur un L.C.I. en compagnie de mon chef de peloton et du maréchal des logis chef Rieger. Après avoir navigué dans une nappe de fumigènes, nous "beachons" sur une petite plage.

Les hommes du Génie nous invitent à passer entre les tresses blanches qui délimitent la passe réalisée, par leurs soins, dans le champ de mines terrestres. Nous n'essayons pas de les contrarier.

Certains d'entre nous s'arrêtent au bout de quelques pas pour ramasser une poignée de terre de France. De grands sentimentaux, sans doute !

Un violent orage s'abat sur nos têtes au moment où nous trouvons enfin les GMC de l'escadron qui serait basé à proximité de Grimaud. Il est temps car toutes les unités s'étaient joyeusement mélangées dans la nuit et sous la pluie battante. C'est donc avec plaisir que nous retrouvons notre capitaine, nos conducteurs et nos blindés.

Un peu avant l'aube, l'un des factionnaires croit avoir entendu des bruits suspects et lâche une rafale, blessant un biffin et mettant tout l'escadron en alerte. Quand le soleil se lève, Gastines me demande d'aller, à tout hasard, fouiller le bois voisin.



Je prends donc la tête d'une patrouille de 6 hommes et nous nous enfonçons dans un maquis peu accueillant. Pas la queue d'un allemand, bien entendu, mais la progression constitue une véritable prouesse sportive. Au bout d'une heure, je ne vois plus mon flanqueur droit et j'ai perdu l'homme de queue. J'appelle, j'appelle, je gueule !.... Pas de réponse. Bon ! Je regroupe ce qui me reste de la patrouille et, colonne par un, je prends le chemin du retour.

Léonce de Gastines, goguenard, m'attend et de sa voix au timbre élevé, il me rassure : "ils sont là vos clients ! Eh bien dites -donc, Heissat, il faudra revoir vos cours sur la patrouille à pied !" Tout le monde rit. J'en fais autant.

Toute la journée du 18 août est consacrée à la préparation des véhicules. Il faut d'abord enlever tous les accessoires (cheminées, graisse de waterproofing, etc...), qui devaient permettre de débarquer dans les dernières vagues. Nos garçons travaillent avec ardeur et, le 19 août au matin, nous sommes prêts à être engagés. Dans l'après-midi, nous recevons l'ordre de nous regrouper à 4 km Est du carrefour du Camp, en passant par Roquebaron, Méounes et Signes. Tout le long de la route, la population provençale nous fait une "standing ovation". C'est agréable ! Très agréable et sans danger quand on n'est pas placé en premier échelon !

Dans la soirée, nous nous installons en point d'appui fermé, sur le bord de la route. En avant de nous, le 3^{ème} Régiment de Spahis algériens est au contact de l'adversaire. Les bruits d'une fusillade importante nous arrivent et nous font gamberger.

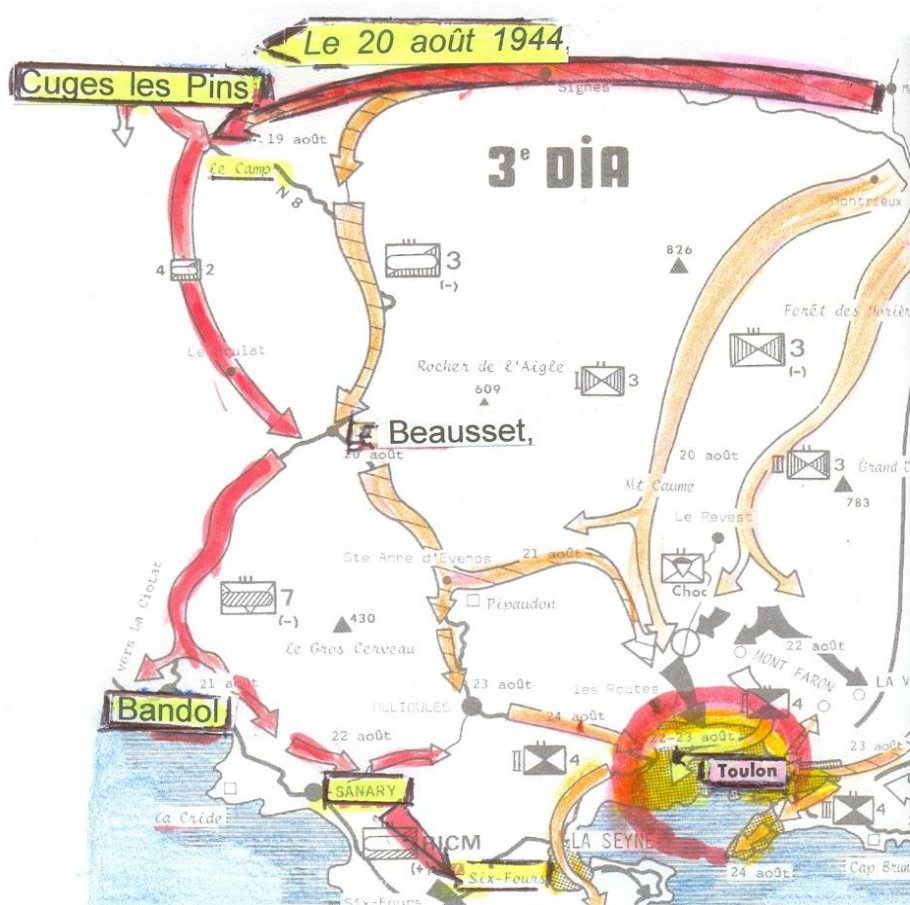
Au moment où la nuit va tomber, nous voyons arriver quatre garçons de ce régiment qui marchent avec une grande décontraction, les mains dans les poches. Bien sûr, nous les interrogeons. Leur char léger vient d'être mis en l'air par les boches mais, miracle, tout l'équipage est sain et sauf. Ces jeunes hommes, qui ont fait toute la campagne d'Italie, garde le calme des vieilles troupes. Nous admirons ! Oui, nous admirons, mais nous nous demandons si, demain, nous serons, comme eux, à la hauteur de notre tâche. Qui peut être sûr de maîtriser sa peur avant d'avoir eu l'occasion d'affronter le feu ?

Arrive alors une batterie d'artillerie de 105 mm, qui se place juste derrière nous. Ces braves artilleurs créent l'ambiance en tirant jusqu'à l'aube. Quel gaspillage ! Inutile de vous dire qu'aucun d'entre nous ne ferme l'œil de toute la nuit.

Eh bien, Nous allons la moissonner

.... la fameuse gloire du père Lecoq !!

Le 20 août 1944 au petit matin, la progression commence et je vais connaître les grandes incertitudes du combat. Quelque part devant nous, l'accrochage a repris, plus violent encore que la veille. Le peloton s'arrête sans que je sache pourquoi. La radio est muette et de grosses explosions paraissent justifier le fait que tous les occupants des véhicules légers se jettent dans les fossés. Je ne sais pas ce qui se passe mais, à tout hasard, je fais comme eux. Je n'y reste pas longtemps. Une voix que je connais bien me demande ce que je fais dans cette position ridicule. Je me relève plutôt penaud. Le Capitaine Baudouin me demande de l'accompagner et nous remontons, à pied, le long de la colonne. Il me montre les camions allemands en flammes dans lesquels explosent les munitions. Très calme, il me prie, dorénavant, d'apprendre à reconnaître les bruits du combat. C'est le rôle du chef ! Dont acte, mon Capitaine.



Le peloton reprend sa marche vers l'avant et j'ai tout juste le temps de sauter dans ma jeep. Objectif, Cuges les Pins, me fait savoir mon chef de peloton. Devant moi, les A.M. progressent par bonds de tournant en tournant.

En effet, la route très sinueuse descend vers le village au milieu d'une forêt de pins. Inutile de chercher un bon emplacement pour mon char-obusier, il n'y a pas de vues bien dégagées permettant d'observer les lisières du village. A la radio, l'automitrailleuse de tête, (Maréchal des logis Montès), annonce qu'elle est en vue des premières maisons. Quelques minutes après, Montès rend compte qu'il est tiré par des armes automatiques en provenance du village.

Cette fois le peloton connaît son premier engagement ! Je me porte à la hauteur du Lieutenant de Gastines et je grimpe sur son A.M. pour comprendre ce qui se passe. "Vous tombez bien, vous allez me reconnaître la lisière de Cuges avec une patrouille à pied".

Après avoir donné un coup d'œil général sur le paysage, je récupère mes voltigeurs dans l'équipage du canon de 57.

Pour tout homme d'expérience, le débordement par la ligne de faîte boisée située au Nord de Cuges les Pins, (à droite sur la photo ci-dessous), s'impose, à l'évidence. Cette évidence ne saute pas aux yeux de l'aspirant qui dispose ses voltigeurs dans les vignes de part et d'autre de la route et part "schuss" vers le village.



Entrée Est de Cuges les Pins.

Ma manœuvre est tellement simpliste que tout le monde paraît déconcerté. Dès que j'arrive aux premières maisons, sous le feu croisé de nos blindés et des mitrailleurs allemands, 7 à 8 "frisés" lèvent les bras. (Ils ont dû prendre pour de l'audace ce qui n'est qu'un manque de métier). J'ai ainsi le plaisir, non mérité, de faire les premiers prisonniers de mon régiment, le 2^{ème} R.S.A.R. Trois ou quatre Allemands ont été tués par le tir au canon de 37 de l'automitrailleuse de notre ami Montès. Paix à leur âme ! (J'ai retrouvé, avec un brin de nostalgie, les traces des projectiles au n° 79 de la rue principale de Cuges. Les anciens combattants sont de grands sentimentaux !). Nos blindés me rejoignent dans la rue centrale et nous fouillons complètement le village jusqu'à sa lisière Ouest, en direction de Marseille.

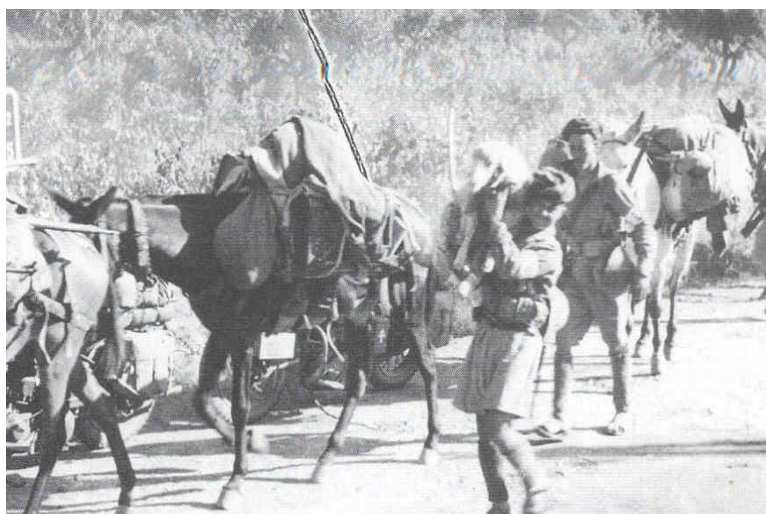
Un habitant, enfin sorti de sa cave, désigne une maison qui serait encore occupée par les "chleuhs". Avec le chef Rieger, nous la prenons d'assaut, comme au cinéma, dans une débauche de rafales de mitrillettes Thomson. En fait, il n'y a personne, mais les dégâts sont bien réels. Qu'eusse-été si la baraque avait été vraiment occupée ? Cela me rappelle la vieille plaisanterie militaire concernant les citations : "a pris d'assaut une maison qui, si elle avait été occupée, eût été imprenable".

Quand je reviens au centre de Cuges, toute la population est descendue dans les rues, dans un état de grande excitation. Certains hommes ont dû fêter la libération depuis quelques heures car ils ont un sérieux coup dans l'aile ! L'un m'apprend l'exécution sommaire du maire du village pendant que j'opérais la fouille des maisons suspectes. Il se demande, à haute voix, qui va remplacer le défunt maire. Son voisin, encore plus bourré que le premier, me désigne du doigt en s'exclamant "il faut nommer le petit ! "Quelques minutes plus tard, son enthousiasme s'est porté sur un autre sujet et il m'a complètement oublié. Le Chef Rieger, qui adore plaisanter, lui, n'a pas oublié. Pendant les heures qui suivent, il ne cessera de me servir du " Monsieur le Maire". Il m'agace !

Montès, le chef de la 1^{ère} A.M. me dit alors qu'il a assisté, du haut de sa tourelle, à ce drame exécuté par un homme en short qui a disparu rapidement. Je reviens donc jusqu'à la villa de l'ancien maire (Un vieux médecin, si ma mémoire est bonne) pour constater les tristes conséquences d'un règlement de compte auquel nous sommes totalement étrangers. Bientôt, nous verrons pire.

Nous ne restons pas longtemps à Cuges les Pins puisque nous devons reprendre notre progression en direction d'Aubagne en passant par le col de l'Ange. Au moment où nous allons démarrer, un contre-ordre arrive. Nous sommes remplacés dans cette mission par un escadron du 3^{ème} R.C.A. Nous faisons demi-tour, direction Le Beausset, puis Bandol, en vue d'isoler Toulon de Marseille.

En remontant en direction du Camp, nous croisons les colonnes des tabors marocains qui marchent, en chantant, vers leur destin et vers MARSEILLE. Nous allons bientôt nous habituer à ces mouvements browniens des guerres de mouvement.



La "Brêle Force" des tabors marocains.

L'escadron, encore réduit à deux pelotons, (le peloton de Coëtlogon n'a pas encore débarqué), se met en route assez tôt dans l'après-midi. Le peloton Caniot, passé en tête, exécute une manœuvre astucieuse en progressant sur deux routes parallèles. La patrouille d'A.M. du maréchal des logis Labanhie prend la route directe du Beausset tandis que le soutien s'installe au Castelet d'où il peut observer et appuyer les véhicules de l'éclairage. Les chars en bois, (les fameux leurres du maréchal Rommel), mis en place au voisinage de Laouque ne ralentissent pas Labanhie qui entre au Beausset sans coup férir. En vérité, il a été informé par un habitant, de cette excellente plaisanterie prussienne. Il s'installe à la sortie Sud du village sur la R.N. 8 et s'emboîte derrière un énorme platane. L'arbre est coupé, à sa barbe, par un antichar allemand. Belle émotion. Emotion qui n'est pas ressentie au peloton de Gastines. En effet, après l'exaltation du matin, nous relaxons. De plus nous roulons en deuxième position, ce qui donne un sentiment de grande sécurité. Tout est relatif dans la vie ! Je regarde le paysage en spectateur. Aussi, les fameux leurres du Maréchal Rommel ne m'impressionnent-ils pas, notamment les panneaux "achtung minen" qui fleurissent un peu partout. J'ai bien tort, comme je le constaterai bientôt.

Dans la soirée, nous sommes rejoints au Beausset par un escadron du 3^{ème} Spahis algérien chargé de s'installer sur la route d'Ollioules, (qui sera l'objet de sa mission du lendemain), ainsi que par deux pelotons de chars du 7^{ème} R.C.A. Aussi, le village est-il solidement tenu pour la nuit du 20 au 21 Août 1944.

C'est là que je vais apprendre le rôle nocturne d'un aspirant-adjoint. Pendant que le lieutenant se rend au P.C. du capitaine pour connaître la mission du lendemain, je

dispose les véhicules "en point d'appui fermé". Dans le jargon militaire, nous disons "En hérisson". (Dans une avant-garde, l'ennemi peut arriver de tous côtés). Le dispositif installé, il faut préciser à chaque chef d'engin sa mission de feu pour la nuit qui doit tenir compte de ce qu'il verra dans l'obscurité. Ces dispositions de sécurité rapprochée étant prises, il convient encore d'établir les besoins de chaque véhicule en essence et munitions. Enfin, l'aspirant-adjoint participe à un tour de garde qui se prend dans la tourelle de l'automitrailleuse de commandement. Chaque véhicule assure une garde nocturne dont, seul, le conducteur est exempté.

Dans le meilleur des cas, quand l'ennemi veut bien ne pas se manifester, l'aspirant peut espérer 3 ou 4 heures de sommeil. Dormir, dormir. J'en rêverai pendant toute la guerre ! Au Beausset ce meilleur des cas ne s'est pas présenté : des unités allemandes venant de Toulon tentent d'échapper à l'encerclement en forçant le passage sur la route d'Ollioules. Ils déclenchent un très beau feu d'artifice chez nos voisins du 3^{ème} R.S.A. Ce feu d'artifice sera prolongé par un incendie des broussailles allumées par les balles traçantes. Le Lieutenant de Gastines, revenu du P.C., m'apprend que notre peloton sera chargé de l'éclairage d'un groupement blindé commandé par le Colonel Van Hecke (7^{ème} R.C.A.), lequel a reçu pour mission d'atteindre Bandol dans la journée du 21 août.

A 6 Heures, le 21 août, le peloton démarre. Il marque un premier arrêt au village du Plan de Castellet. Léonce a la chance de bénéficier d'informations toutes fraîches données par le curé du village, l'abbé Peyrol.

Au moment où je me porte à la hauteur de l'A.M. de commandement, j'ai la surprise de voir cet homme en soutane qui grimpe sur le blindé et prend la place du radio. On lui tend un casque qu'il coiffe fort gaillardement au moment où nous reprenons notre route vers le Sud. Un curé de choc, assurément ! L'abbé Peyrol applique, sans le savoir, la devise de notre aumônier, "Dieu, Patrie et en avant !" Ces templiers du XX^{ème} siècle me plaisent, ô combien !

Selon lui, nous ne trouverons personne jusqu'à Bandol. Cette information s'avère exacte et nous franchissons, sans encombre, cette gorge étroite dominée par le massif du "gros cerveau". C'est pourtant un coupe-gorge pour les blindés légers.

La carte, jointe en annexe, vous permettra de suivre la manœuvre, mes chères petites brêles ! La voiture de tête s'arrête à la hauteur du viaduc du chemin de fer qui a sauté dans la nuit. Une muraille de gravats constituée par les débris du viaduc barre la route aux véhicules à roues.



Le viaduc SNCF de Bandol.

Nous sommes rapidement rejoints par les chars destroyers (T.D.) qui tentent, grâce à leurs chenilles, de progresser sur la gauche de la chaussée. Le chef du premier char a mis pied à terre pour guider son conducteur et je regarde, en spectateur intéressé, la progression de nos amis. Une très faible détonation retentit. Le chef de char paraît osciller et s'appuie sur le blindage de son T.D. Que veut-il faire ? Je réalise soudain que ce malheureux garçon se tient, en fait, sur une seule jambe. L'autre a été tranchée net par une "Schuh-Mine" dont je peux ainsi mesurer les effets dévastateurs. Ce sous-officier courageux fait mon admiration car il se tient ainsi, silencieux, sans une plainte, en attendant les secours des services médicaux. Le lieutenant de Gastines me

demande de rechercher un petit chemin agricole susceptible de nous permettre le contournement du viaduc pour atteindre Bandol par l'Ouest. C'est donc avec les deux jeeps (Reims et Regahia) que je réalise cette mission. Un petit chemin montant, rocailleux, malaisé m'est indiqué par un habitant du coin. Nous débouchons dans une cité complètement déserte que nous traversons d'Ouest en Est à bonne allure. Nous atteignons le viaduc au moment où les chars, aidés par un bulldozer débouchent également au carrefour de la route du Beausset et de la route de bord de mer qui mène à Sanary.

Toute la population de Bandol semble alors sortir de terre et se rassemble autour des blindés. Je n'ai pas le temps de participer à cette joyeuse aubade car Léonce me demande d'explorer, avec une patrouille à pied, la route qui mène à Sanary. Ainsi, dit-il, nous éviterons toute surprise au bulldozer qui va établir un passage susceptible de contourner le ponceau sur l'oued Aren que les sapeurs allemands ont fait sauter.

Avant de me laisser démarrer, Léonce s'inquiète auprès des habitants de la présence menaçante du fort de la Cride qui domine tout le paysage. "Pas de problème, la garnison a quitté la forteresse la veille au soir", nous assurent-ils. "Comme c'est bizarre !", aurait dit Jovet. Cela ne ressemble pas à l'esprit de nos cousins germains d'abandonner, sans combattre, une position aussi importante !

Je pars donc sur cette route de bord de mer, avec mes cinq gaulois et une assurance verbale qui, précisément, ne me rassure pas vraiment. Pendant la fouille de quelques maisons par mes voltigeurs, j'examine souvent avec mes jumelles cette forteresse qui semble me toiser par-dessus 2 km de mer. Etrange ! Et, devant nous, pas un chat, pas un bruit. Pas même une jolie baigneuse comme on en voit tant aujourd'hui au même endroit. Je n'aime pas ça du tout. Ma patrouille dépasse assez largement l'espèce de dos d'âne qui précède les premières maisons de Sanary et nous ne sommes plus appuyés par nos petits camarades du viaduc. Aussi, je ne fais pas de zèle. J'ordonne le demi-tour. Je rends compte à Léonce de ma reconnaissance.

Quand je reviens au fameux ponceau, les trois hommes du Génie travaillent d'arrache-pied. Je regarde, avec étonnement et admiration, le travail de ce bulldozer qui est pour moi une révélation. Ce travail de terrassement réalisé par ce type d'engin est tout simplement fantastique. C'est alors que je suis surpris par un sifflement, quelque-part au-dessus de nos têtes. Le bruit se termine par une explosion assez loin derrière Bandol. Was ist das ?

Dans les secondes qui suivent, la réponse arrive. Le bruit se renouvelle, suivi cette fois d'une forte explosion à proximité du viaduc. Les chars et les automitrailleuses giclent dans toutes les directions tandis que la foule s'enfuit en direction des immeubles voisins.



Le carrefour Est de Bandol, près du viaduc.

Les sapeurs abandonnent le bulldozer et galopent en direction du carrefour. Resté bêtement sur le bord de l'oued, coté Sanary, j'ai un sérieux retard à rattraper. Quand j'arrive enfin au fameux carrefour, il n'y a plus âme qui vive. Je mérite bien le surnom que m'a donné Mérode, "tombé du nid !"

Pendant notre course éperdue, les artilleurs allemands ont terminé le réglage de leur tir devant le viaduc. Les explosions se succèdent alors à cadence rapide. Ma parole, ils vident leurs réserves, nos amis teutons. Ayant vu les trois sapeurs franchir le portail de l'hôtel (remplacé, aujourd'hui, par un bel immeuble qui s'appelle "Impérial d'azur"), j'y cours au grand galop et je me jette derrière le muret d'entrée. Pas fier, l'aspirant ! Il essaie de faire disparaître le ventre dans le sol et il attend que ça se passe. Cela ne se passe ni très vite, ni très bien; car nous sommes au point que les artilleurs appellent le centre du rectangle de dispersion.

Je ne vais pas vous faire un cours de balistique et vous le regretterez certainement. Sachez, pourtant, que c'est le point d'arrivée le plus probable des obus sortis d'un tube que l'on ne bouge plus, le réglage étant terminé. Dans le langage vulgaire, mais haut en couleurs des militaires, c'est l'endroit où l'on en prend "plein les moustaches". Une grande consolation dans ce déluge d'acier : il s'agit d'excellents obus de la marine française, fabriqués par nos excellents arsenaux.

Merci, camarades de l'arsenal de Tarbes ou de Bourges ! Avec un peu d'humour, j'aurais pu siffler la vieille chanson de corps de garde : "L'artillerie de marine, voilà mes amours !". Mais, je dois le confesser, dans ces circonstances difficiles, je n'ai pas du tout le boyau de la rigolade. Le tir venu du fort de la Cride cesse enfin. Je me relève, un chouia groggy, pour constater la quasi-disparition du muret de l'hôtel. Je vais à vingt mètres de là pour prendre des nouvelles des trois hommes du bulldozer. C'est parfaitement inutile. Les pauvres garçons gisent, raides morts, sous les décombres du muret. Côté ville, j'entends les tanks destroyers du 7^{ème} R.C.A. qui harcèlent le fort de la Cride avec leurs canons de 76,2 mm. Leur tir sur les ouvrages bétonnés n'est peut-être pas très efficace, mais il est assez réconfortant. Il faut toujours réagir et faire face !

Solitaire contre mon gré, je retourne au carrefour où je retrouve ma jeep "Reims" abandonnée sur le bord de la route. Mon conducteur, Van Houtegen, est introuvable. En fait, il a été blessé et il sera rapatrié sur l'Algérie. Pour lui, la guerre n'aura été ni longue ni joyeuse !

Grâce à ma jeep, je peux enfin retrouver mon peloton qui s'est replié derrière le viaduc, à la hauteur du terrain des sports. J'ai à peine le temps d'échanger quelques propos avec Léonce de Gastines, qu'arrive une section d'artillerie du 65^{ème} R.A.A. équipée de 155 mm. Ces braves militaires de la "bombarde" s'installent à coté de nous, sur le fameux terrain de football de Bandol. Ils n'auront pas le temps de terminer leur mise en batterie. Les premiers obus des canons du fort de la Cride et du fort de Six-Fours s'abattent sur nous. Un vrai matraquage ! Décidément ce n'est pas notre jour de chance. Inutile d'acheter un billet de loterie ! Nous nous retrouvons, une fois de plus, le nez dans le gazon. Les artilleurs français subiront des pertes sérieuses avant de se replier. Quarante ans plus tard, j'apprendrai grâce à l'excellent livre du Colonel Gaujac, "La bataille de Toulon", que le tir était guidé par des observateurs confortablement installés sur les hauteurs du "Gros Cerveau" d'où ils dominaient magnifiquement notre fond de vallée. Ces coquins pouvaient donc poser leurs obus avec une précision chirurgicale, comme à l'exercice. (Je vous ai appris à lire la carte, ô, mes brillants petits-fils. Si vous ne comprenez pas mes indications, alors, faites donc une coupe en travers. Cela vous sautera aux yeux !).

Pendant que nous subissons ainsi les tracasseries vulgaires d'un ennemi peu disposé à rendre les armes, le peloton Caniot, parti du Pont d'Aran, avançait avec prudence mais détermination vers Sanary, puis vers Six-Fours. En quelques jours, Caniot

moissonnera des renseignements de tout premier ordre, occupera Sanary et obtiendra la reddition du fort de Six-Fours. Pas mal, pour un débutant !

Notre peloton, quant à lui, recevra la mission moins passionnante d'interdire toute fuite de l'adversaire entre Bandol et le Plan du Castellet. C'est ainsi que nous aurons l'occasion de poursuivre et capturer des petits détachements de fuyards avant de recevoir, le 26 août 1944, la reddition de garnisons allemandes. La troupe arrive sur nous, colonnes par trois, parfaitement nette et propre sous la direction d'un feldwebel encore très sûr de lui et de la supériorité de sa "Wehrmacht". J'examine, sans complaisance, nos adversaires directs de ces derniers jours : Certes ils sont rasés de près, mais ce ne sont plus les jeunes et fringants guerriers qui m'ont tant impressionné en juin 1940. Ceux-ci n'auraient pas déposé les armes aussi rapidement et nous aurions payé beaucoup plus cher la prise de Toulon.

Ainsi se termine notre premier engagement dans la bataille de la libération de notre vieux pays. J'ose espérer, cher Général Lassalle, que nous n'avons pas été indignes de vos brillants hussards de l'armée impériale.

Avant de reprendre la route vers la vallée du Rhône, j'ai le plaisir de disposer d'un nouveau conducteur en la personne de Barberis, un fidèle parmi les fidèles. Horticulteur installé à quelques kilomètres au Nord de Sanary, il s'engage sur-le-champ et nous lui trouvons un uniforme fort seyant. En vérité, durant les premières semaines, il ne maîtrise pas parfaitement sa monture et il me fait quelques frayeurs. Mais sa bonne humeur constante est fort agréable et il est un compagnon de guerre que j'apprécie. C'est un type super, comme disent mes petits-fils.

L'État-major allié avait prévu un bon mois pour mener à bien la prise du camp retranché de Toulon. L'armée B du Général De Lattre a réglé cette difficile opération en quelque dix jours. Hélas le programme du ravitaillement d'essence, lui, est incompressible ! Nous aurons bientôt des sueurs froides en examinant la jauge du carburant de nos blindés.

Quant à la reddition de la garnison allemande de Marseille, elle illustre parfaitement le vieil adage militaire : "L'initiative est une indiscipline qui réussit". En effet, probablement trop prudent, le Général de Lattre prescrit à Montsabert d'isoler la capitale phocéenne ; mais il lui interdit formellement d'essayer d'y rentrer. Le vieux général aux belles moustaches blanches suit son intuition et son tempérament. Il prend Marseille au culot. On imagine la colère du "Roi Jean" et le sort du père de Goislard de Montsabert, si son entreprise avait échoué ! (le "Roi Jean" = Général de Lattre)

Sur le pont d'Avignon ... On y danse ... On y danse !

Le 26 août, en fin d'après-midi, l'escadron est rassemblé, ravitaillé et reçoit l'ordre de se mettre en route vers Avignon. Nous repassons au Beausset, à Cuges les Pins, et la nuit nous surprend à hauteur de Géménos. Le convoi roule alors feux éteints, exercice épuisant pour les conducteurs. Au Nord d'Aix en Provence, nous traversons la Durance, à gué. Ma jeep "Reims" cale au milieu du courant et nous terminons le franchissement au bout d'une élingue, aux fesses du scout-car. Nous arrivons tout de même à Avignon à l'aube du 27 août.

Tous les ponts sur le Rhône ont été détruits par les bombardiers alliés, ce qui a dû compliquer à l'extrême le travail de l'Etat-major allemand. Cette destruction nous a évité l'intervention de leur 11^{ème} division blindée, bloquée à l'Ouest du fleuve. Nous y gagnons aussi le bénéfice d'une journée de repos. En effet l'Armée du Général de Lattre reçoit mission de remonter la vallée du Rhône par la rive droite, ce qui implique le franchissement du Rhône à hauteur d'Avignon. C'est la tâche de nos camarades du Génie qui travaillent d'arrache-pied à la mise en place d'un système de passières

(radeaux tenus sur une élingue), pendant que nous allons "caler la bulle" et dormir tout notre saoul. La ville est en fête mais la plupart de nos spahis, épuisés, récupèrent au pied de leurs véhicules. Pas tous... Hélas !!

Nous assistons pour la première fois et sans aucun plaisir au spectacle des femmes réputées volages avec l'occupant, qui sont tondues sous les vivats de la foule en délire. Spectacle navrant, à oublier. Heureusement, les cheveux finissent toujours par repousser.

Le Capitaine Baudouin profite de cette occasion unique pour rassembler ses officiers autour d'une table. C'est un fait dès que commence le combat, notre environnement se limite au cadre étroit du peloton. On entend parfois la voix des camarades à la radio, mais on ne les voit plus. Et puis c'est l'occasion de retrouver le Sous-lieutenant de Coëtlogon qui vient seulement de débarquer à Saint-Tropez avec son 3^{ème} peloton.

Le repas de l'aubergiste est plutôt léger; mais qu'importe, nos retrouvailles sont franchement joyeuses. Quant au restaurateur, il a vite retrouvé ses réflexes de bon commerçant. En effet notre capitaine, homme bien élevé, lui demande l'addition. A notre grande surprise, elle est déjà préparée et elle lui est présentée. Nous n'en croyons pas nos yeux ! Je me demande aujourd'hui comment il a pu régler car, en ce qui me concerne, je n'avais pas un sou vaillant depuis l'embarquement à Mers El Kébir. Comme on le voit, pour les hommes éduqués dans le culte de l'argent, le patriotisme est toujours maintenu dans des limites tout à fait raisonnables.

Les femmes se sont montrées beaucoup plus généreuses et un vent torride a balayé la vallée. J'ai à ce sujet une histoire authentique et savoureuse qui a fait rire tout le régiment : Certaines "pépées", soucieuses de laisser un heureux souvenir aux libérateurs en leur marquant concrètement leur reconnaissance, réconfortent nos jeunes cavaliers. Trois d'entre elles, particulièrement impétueuses, entreprennent notre aumônier qui dort à poings fermés dans les hautes herbes du rivage. Le pauvre saint homme met un certain temps à comprendre ce qui lui arrive. A mon humble avis, le ciel veut le mettre à l'épreuve. Le Père, enfin éveillé, se dresse et brandit sa croix devant les jeunes avignonaises en délire en criant "Laissez-moi, laissez-moi, je suis l'aumônier !" et il se met à courir vers le Colonel Lecoq, momentanément transformé en ange tutélaire. Plus tard, à l'occasion de toutes les réunions régimentaires, notre ancien patron rappellera cet épisode croustillant qui fera crouler de rire toutes nos épouses tandis que notre aumônier prendra un air confus et ravi à la fois.

Pour ma part, je n'aurai pas à défendre ma vertu dans la cité des papes. Mon chef de peloton, Léonce de Gastines, aperçoit, dans l'une des rues principales de la ville, une camionnette de la Wehrmacht abandonnée. Le capot est ouvert et le radiateur, percé, est déposé sur le trottoir. Léonce tourne autour de la bagnole, visiblement intéressé. Je redoute le pire. Il ne va pas vouloir la réparer ? Oh, non ! ... Eh bien si ! Je suis atterré ! Je sais qu'il est capable de se lancer dans cette aventure, il sait tout faire de ses mains. - "Heissat, vous allez me donner un coup de main, on doit pouvoir la remettre en état".

Heissat, il n'en a rien à faire de cette bagnole, Heissat, il a horreur de la mécanique, Heissat, il veut dormir, un point c'est tout. Ce que je lui exprime sans conviction, car je commence à le connaître, mon chef de peloton. Dans certaines occasions, Léonce peut se montrer entêté et tyrannique. Au milieu d'une foule en liesse, il se fait ouvrir un garage; il exige des outils, il obtient des appareils de soudage. C'est dingue ! L'aspirant, écœuré et grognon, fait office de manouvrier.

C'est vrai, il sait tout faire, Léonce : il démonte, il classe, il ajuste, il soude, il remonte. Il m'em.... Il m'embête Léonce ! En fin d'après-midi, tout est en ordre et mon chef rayonne de bonheur. Comme le Tarzan de la chanson, Léonce est heureux. Il insiste pour faire un essai sur route. J'embarque à côté de lui, boudeur mais résigné. Il a gagné !

- "Et maintenant, Heissat, comment allons-nous l'appeler ? Que pensez-vous de "Passe-partout ?" Il s'en fout, Heissat, de cette satanée bagnole dont nous n'avons nul besoin.

Maussade, je lui fais remarquer que tous les véhicules du peloton reçoivent des noms commençant par Re, comme "Reims, Resplendissante, Revenante " etc. ...

Conciliant, Léonce me dit : "Vous avez parfaitement raison. Nous allons l'appeler "Repasse-partout". Ce véhicule de récupération a été confié aux bons soins du maréchal des logis Lemoine, ancien chef du maquis de Ribous, qui s'est engagé au 1^{er} peloton à Cuges les Pins. Transformé en armoire à glace pour tout le bric-à-brac récupéré sur les Allemands au cours de notre longue aventure, "Repasse-partout" terminera sa glorieuse carrière dans le Tyrol autrichien.

Le 28 août 1944, le peloton se présente sur le bord du Rhône pour être embarqué sur le bac installé par les sapeurs du Génie. Le bac n'accepte qu'un blindé à la fois et la traversée n'est pas rapide. Au milieu de l'après-midi, tous les véhicules du peloton ont pu être transportés sur la rive droite du fleuve et ils sont rassemblés sur la départementale n° 980. Les pleins d'essence et de munitions n'ont pas été faits au cours de la nuit précédente (le débarquement du matériel a pris du retard et les lignes de communication s'allongent). Le problème des ravitaillements en essence va gâcher le plaisir de la poursuite.

Avec une coupure aussi importante, les officiers du 4^{ème} bureau chargés de notre soutien logistique (ravitaillement, essence, munitions, etc..) ont dû s'arracher les cheveux. C'est leur affaire, pas la nôtre. Pourtant, nous devons nous arrêter bientôt, en quasi-panne sèche, donc très vulnérables, comme vous le devinez.

En attendant que le reste de l'escadron vienne nous rejoindre, nous répondons bien volontiers aux questions plus ou moins vaseuses du public venu nous assiéger. Léonce, que je vois discuter depuis un moment avec un jeune civil, m'appelle :

"Tenez, Heissat, le monde est bien petit, je vous présente mon frère Bernard. Il va s'engager dans notre escadron."

Le jeune frère, (en fait, il a mon âge), sera affecté au 3^{ème} peloton, et je crois bien que je ne l'ai jamais revu. Ainsi se font, dans cette période exceptionnelle, des rencontres inattendues et presque incroyables. Une demi-heure plus tard, le jeune spahi de Gastines est dans le bain puisque son peloton, fraîchement débarqué, prend la tête de l'escadron sur l'axe Bagnols - Pont St Esprit où nous nous installons défensivement pour passer la nuit.

Ce pauvre 3^{ème} peloton n'a pas de chance puisque, dans cette première mission, il perd le spahi Carbonel, tué d'une balle dans la tête.

Le régiment reçoit mission de balayer la vallée du Rhône vers Lyon. Notre escadron se voit attribuer la plaine et l'axe principal tandis que l'escadron de Baulny se charge de ratisser la bordure des Cévennes, sur notre aile gauche.

La ville de Pont St Esprit est en pleine effervescence. La population manifeste sa joie d'être libérée, mais aussi sa douleur en raison des exactions et atrocités commises par la division allemande de cosaques et par les miliciens : femmes violées, hommes torturés et fusillés. Nous y passerons toute la journée du 29 août pour attendre quelques bidons d'essence et faire quelques patrouilles autour de la cité. En fait, un temps d'arrêt est nécessaire pour attendre la construction par le Génie d'un pont de bateaux sur le fleuve. Comme à Wagram, n'est-ce pas, mes chers petits-fils, si férus d'histoire ?

Le 30 août nous arrivons à Bourg St Andéol qui a connu les mêmes horreurs. Malgré les demandes expresses des habitants qui souhaitent nous garder pour assurer leur sécurité, nous reprenons notre progression vers le Nord.

Les Allemands n'ont pas laissé d'arrière-garde et ils paraissent se replier, à toute allure vers Lyon.

Nous traversons Viviers sans trouver d'opposition et nous atteignons Le Teil. En arrivant sur le pont détruit par les sapeurs allemands ou par l'aviation, nous avons la surprise de voir une barque qui traverse le Rhône à la rame. Un grand cow-boy américain en descend et nous faisons le point avec lui sur les positions respectives de nos avant-gardes. Il s'agit d'un major de la cavalerie U.S., volubile et rigolard, qui remonte sur son aviso, dans une grande démonstration d'enthousiasme et de bonne humeur.

Il appartient, je crois, à la 3^{ème} D.I.U.S., ce dont vous vous moquez comme de votre première culotte, bien entendu !

En fait, c'est Léonce de Gastines qui a fait le point car la carte Michelin qui m'a été remise sur le bateau a été imprimée à New York et elle s'arrête à Avignon. Depuis 48 heures je n'ai plus de carte pour suivre notre progression. J'ai l'impression d'être devenu un mouton dans le troupeau. L'état-major n'a pas été généreux pour les adjoints.

C'est quelque part, dans cette région, à la hauteur de Montélimar que nous trouvons une longue colonne de blindés et de véhicules de la "Wehrmacht " cloués au sol et incendiés par les chasseurs-bombardiers américains. J'imagine qu'il s'agit du matériel de la 11^{ème} division blindée allemande qui n'a jamais pu traverser le Rhône pour venir nous bousculer dans la phase, toujours très délicate, du débarquement. Beau travail, messieurs les aviateurs américains !

Le peloton Caniot passe en tête et reconnaît successivement Rochemaure, Meysse, St Martin l'Inférieur où il est arrêté pour être remplacé par un peloton du 3^{ème} Chasseurs d'Afrique.

Le commandement vient, en effet, de décider un changement radical dans la mission de notre régiment. Nous sommes destinés à traverser à vive allure, l'Ardèche et le Vivarais, pour participer à une manœuvre d'enveloppement de Lyon par l'Ouest et le Nord-Ouest.

Vers Lyon, au grand galop ...

Mais pour l'amour du ciel, un peu d'essence ... !!!

Notre peloton passe en tête pour foncer vers Aubenas en passant par Villeneuve et St Dizier. Au cours d'un bref arrêt, nous embarquons six ou sept "frisés" retardataires qui souhaitent se rendre à l'armée régulière. Parmi les prisonniers, un Alsacien que Gastines incorpore dans le peloton et qui servira de traducteur.

A Aubenas, nous sommes attendus par une foule impressionnante. Nous sommes littéralement débordés par une vague d'enthousiasme. Les véhicules sont pris d'assaut et couverts de bouquets de fleurs, comme au carnaval de Nice.

Un carré d'Alsaciennes et de Lorraines en tenues folkloriques bloque le passage. Elles veulent embrasser un Lorrain, c'est bien naturel. L'aspirant est désigné par ses camarades, c'est également bien naturel. J'ai du mal à m'arracher aux effusions de ces toutes charmantes jeunes filles, mais je n'échappe pas à la photo souvenir prise par Caniot.



Les Alsaciennes et les Lorraines d'Aubenas avec l'aspirant.

Après avoir calmé les esprits nous obtenons enfin le droit de reprendre la route de Vals les Bains, Antraigues, Le Cheylard, où nous entrons à la nuit tombante. Il n'est pas question d'aller plus loin sans ravitaillement d'essence. Ce problème, dorénavant, va tourmenter le commandement et freiner notre progression. Le colonel Lecoq décide d'abandonner sur place les chars M.8, trop gourmands, et de privilégier les automitrailleuses dont les appétits sont plus raisonnables.

Entre nous, la priorité des priorités étant fixée sur Lyon, je me demande bien pourquoi le "Roi Jean" a brûlé, inutilement, du carburant en envoyant des unités jusqu'à Montpellier, Narbonne et même Perpignan pour y faire de la figuration.

A ce sujet, le témoignage du Général Valette d'Osia qui assiste à la prise de décision des grands chefs à Vals les Bains, est assez intéressant. (Valette d'Osia, chef des F.F.I. de Haute- Savoie, capturé et torturé par la Gestapo, s'est évadé en sautant, menottes aux poignets, à travers la fenêtre d'un train en marche ! Miraculeux, n'est-ce pas ?)

Voici ce que l'on peut lire dans son livre autobiographique :

"Au crépuscule, nous pénétrons dans Vals, où s'est établi pour la nuit le P.C. du Général de Montsabert. Nous sommes fort bien accueillis et introduits immédiatement auprès du patron.

Le but de notre mission exposé, le général se déclare très embarrassé. Bagarreux comme il l'est, il ne demanderait qu'à foncer. Mais la difficulté des itinéraires lui a fait consommer beaucoup d'essence et il est dans l'obligation de stopper son avance. Dans de telles conditions, il lui paraît impossible de se présenter devant Lyon le 3 au matin si le ravitaillement en essence n'arrive pas.

Nos mines s'allongeaient déjà, quand le général du Vigier, Commandant de la 1^{ère} D.B., arrivé depuis quelques minutes et qui a assisté aux derniers instants de l'entretien intervient : "Pardon, mon général, je suis cavalier. Or le règlement de cavalerie nous enseigne que, dans l'exploitation, on poursuit jusqu'à l'extrême limite des forces des hommes et des chevaux. Avec votre autorisation, mon Général, abandonnant sur place tout ce qui n'est pas strictement indispensable, je continue vers le Nord, aussi longtemps que je ne tomberai pas en panne sèche...

A vous de nous faire pousser tout ce qui arrivera d'essence pour que le mouvement puisse se prolonger le plus loin possible. En procédant ainsi, peut-être serons-nous au rendez-vous du 3 au matin à Lyon."

Ce témoignage permet de prendre la mesure des problèmes posés par les ravitaillements en essence. (Les camions qui vont chercher le ravitaillement à Toulon, consomment une bonne partie de l'essence qu'ils transportent).

Le 1^{er} septembre 1944, au matin, nous reprenons notre course vers le Nord, précédés par le 3^{ème} escadron du Capitaine de Baulny. Nous traversons cette montagne du Vivarais déjà libérée par les F.F.I., à la meilleure allure possible. Sur ces routes étroites, tortueuses, capricieuses, c'est quasiment la course de côte des Cévennes étalée sur deux cents kilomètres. Tout au long de la route, sans jamais nous arrêter, sauf pour permettre aux attardés de nous rejoindre, nous échangeons des saluts avec les groupes de F.F.I., fiers à juste titre de nous avoir ouvert la route. De même, quelque part du côté de St Chamond, nous saluons un groupe de parachutistes anglais (ou américains, je ne saurais le dire). Nous atteignons, enfin, Rives de Giers où nous nous installons défensivement pour passer la nuit.

Le 2 septembre dans la matinée le ravitaillement en essence arrive enfin, pour notre grand soulagement. En effet le niveau des réservoirs est au plus bas, au moment où le danger est au plus haut. Stoïques, nous attendons l'ordre de départ vers Lyon, conscients que le quart d'heure de vérité ne va pas tarder à arriver. Les heures passent sous une pluie froide et tenace. Selon les bruits qui courent autour de nous, les troupes allemandes viennent de quitter Givors; mais Vienne et Lyon seraient encore solidement tenus par la "Wehrmacht". Aujourd'hui après avoir lu le journal de marche de mon régiment, les mémoires du Général Valette d'Osia et l'histoire de la 1^{ère} Armée, je comprends mieux les raisons de cette longue attente, l'arme au pied.

Montsabert, du Vigier, Lecoq, Valette d'Osia et quelques autres patrons de la 1^{ère} D.M.I. sont réunis à la préfecture de St Etienne pour prendre une décision difficile : la prise de Lyon doit se faire le 3 septembre, au matin, par une action convergente des F.F.I. des Alpes, venant de l'Est et la 1^{ère} D.M.I. du Général Brosset venant du Sud-Ouest. Or la pénurie d'essence est telle que des régiments entiers sont éparpillés, en panne sèche, entre Alès et St Etienne.

Quant au 2^{ème} Régiment de Spahis algériens de Reconnaissance, on lui demande de se jeter dans les heures qui viennent sur la banlieue Nord de Lyon en vue de couper la route nationale 6 aux éléments de la "Wehrmacht " restés dans la grande métropole rhodanienne.

Notre brave régiment est alors situé à une bonne centaine de kilomètres en avant du gros des troupes françaises. La 1^{ère} D.F.L. du général Brosset nous rejoindra le 3 septembre au matin.

L'objectif de notre escadron c'est le carrefour de Champagne sur la R.N. 6 et celui d'Ecully. L'escadron de chars légers, roulant derrière nous, devra s'emparer de Tassin-la-Demi-Lune. Quant à l'escadron de Baulny, placé sous les ordres du général du Vigier, il manœuvrera plus au large, vers le Nord en vue de couper la R.N. 6 à Anse et Villefranche.

Voilà pourquoi, en ce 2 septembre 1944 pluvieux et maussade, nous avons dû attendre jusqu'à 15 heures, pour démarrer. Sûr de tomber sur du gros, l'escadron progresse avec prudence, peloton Caniot en tête jusqu'à Brindas où il est relevé par le peloton de Coëtlogon.

A notre grande surprise, aucune opposition de la part des Allemands. A la Tour de Salvagny, l'escadron continue vers son objectif, le carrefour de Champagne tandis que le peloton de Gastines reçoit la mission délicate de partir, seul, pour coiffer le carrefour d'Ecully en passant par Dardilly.

Léonce mène la progression avec prudence car, en fonction des informations du matin, tout permet de penser que nous ne tarderons pas à tomber sur de grosses résistances.

Alors que nous sommes en plein milieu du village de Dardilly nous voyons débouler une voiture civile qui roule "plein pot" vers nous. Plus surprenant encore, la voiture s'arrête à 10 mètres devant ma jeep. Je m'aperçois alors, qu'elle est occupée par des "feldgrau". Je mets pied à terre et, conciliant, j'avance d'un pas tranquille en leur faisant signe de venir vers moi. Conciliant, mais néanmoins prudent, j'ai tout de même le colt à la main. La portière droite s'ouvre, et un grand diable de "frisé" saute sur le trottoir, une mitrailleuse à la main. Avant que je sois revenu de ma surprise, il me lâche une rafale tout à fait inamicale qui me fait sauter le colt de la main. Ah le sauvage ! C'est également ce que pense mon ami Kirsteller du haut de son scout-car qui, heureusement, a serré derrière ma jeep. Avec sa mitrailleuse de 50, il vous découpe ce grand feldwebel selon le pointillé et, généreux, voire prodigue, il vide le reste de sa bande sur la bagnole transformée en écumoire. Il n'y est pas allé de main morte, notre franco-brésilien, banquier à Rio de Janeiro. Inutile d'aller aux résultats, ces combattants adverses, farouches et courageux, ne connaîtront pas la captivité que j'allais leur proposer.

A la radio, Gastines m'engueule et m'invite, si je puis dire, à le rattraper "fissa". Il a raison. L'heure tourne et il faut arriver à Ecully au plus vite. C'est la priorité absolue. Nous reprenons donc la progression par bonds, caractéristique des avant-gardes. C'est finalement entre chiens et loups que nous occupons le fameux carrefour d'Ecully.

Comme d'habitude, je dispose les véhicules en point d'appui fermé. De temps en temps, je viens aux nouvelles auprès de l'A.M. de commandement.

Il n'est pas content, Léonce, il fulmine, Léonce, il est même très grossier Léonce ! En effet, nous sommes dans une zone urbaine dans laquelle les ondes radio ne passent pas. Vraiment pas de chance ! Déjà un peu "en l'air" parce que trop légers, sans communications avec l'escadron, nous sommes, maintenant, des enfants perdus. De très mauvais poil, et c'est un euphémisme, Léonce s'acharne en vain sur la radio. Quand il vient contrôler mon dispositif, il est franchement "chromé". Il me demande de resserrer encore les véhicules autour du carrefour et de faire dégager les civils d'Ecully, agglutinés autour des blindés.

C'est la sagesse même, mais j'ai bien du mal à convaincre les habitants de rentrer chez eux. A force d'arguments, j'obtiens enfin satisfaction : ils veulent bien faire place nette. Les champs de tirs sont dégagés. Nous n'avons plus qu'à attendre les "chleuhs". Ils ne devraient pas tarder.

Au loin, nous entendons déjà de longues rafales d'armes automatiques. Léonce, découragé par ce caprice incroyable des ondes radio, descend enfin de sa voiture. Nous discutons tout en grignotant quelques biscuits et il me fait part de son opinion au sujet de la mission très particulière de notre peloton : "c'est idiot, dit-il, tant qu'à nous faire prendre des risques, il serait plus normal de nous demander d'assurer la garde des ponts sur le Rhône. Les F.F.I. ont demandé d'assumer cette mission qui n'est pas à la mesure de leurs moyens".

Les faits lui donneront totalement raison et le général Valette d'Osia confirmera son jugement. Vers 22 ou 23 heures, de fortes explosions réveillent tout notre petit monde. Ce sont effectivement les derniers ponts sur le Rhône que font sauter les sapeurs du génie allemands. Comme l'avait prédit Léonce, les éléments F.F.I. n'ont pas fait le poids, face aux unités de la Wehrmacht. Ces explosions ont réveillé la plupart des hommes du peloton et une certaine tension règne sur le carrefour.

Peu de temps après, l'homme de garde dans la tourelle de l'automitralleuse de commandement signale qu'il croit bien entendre des bruits de moteur. Concertation - écoute - discussion, pas de doute des moteurs ronronnent dans la nuit. Côté Lyon, disent les uns, côté Nord, disent les autres. En fait, il est très difficile d'identifier et de

situer des véhicules, à l'oreille. De toutes manières, c'est le tour de garde de l'aspirant. Je grimpe en tourelle et, après un coup d'œil dans la lunette de tir, je raccourcis le pointage. J'ouvre la culasse et je remplace l'obus explosif par un obus perforant. Le bruit est devenu très distinct et je grimpe sur le siège du tireur pour mieux écouter. C'est alors qu'une masse noire jaillit de l'ombre et s'arrête bord à bord avec notre blindé. Je ne vous dis pas l'émotion. Une méprise aux conséquences tragiques est évitée de justesse.

La voix familière de Malartic, l'adjudant d'escadron, m'interpelle avec sa verve habituelle de bordelais. Il me rappelle son sentiment personnel à l'endroit des jeunes aspirants, "de réserve", à qui l'on confie, prématurément, des machines coûteuses et de surcroît dangereuses.

Il est venu en pleine nuit du carrefour de Champagne avec une A.M. et une jeep afin de savoir ce que devient le peloton d'Ecully et les raisons de notre silence radio.

Il passe aux nouvelles :

A la nuit tombante, l'escadron est tombé sur une colonne allemande. Le combat a été rapide et confus. Cinq camions allemands ont été incendiés, mais l'automitrailleuse du sous-lieutenant de Coëtlogon touchée par un anti-char a explosé. Pas de survivant. C'est le premier gros coup dur de l'escadron et nous sommes attristés. Il faudra apprendre à se durcir le cœur.

D'autre part, l'escadron de chars légers du régiment est bien arrivé au carrefour de l'horloge, à Tassin-la-Demi-Lune. En raison du manque de contact radio, le Capitaine Baudouin demande au peloton de Gastines d'établir une liaison physique avec eux.

Ayant rempli sa mission, l'adjudant Malartic repart tranquillement avec sa patrouille vers le carrefour de Champagne.

C'est l'aspirant qui devra effectuer cette liaison avec sa jeep "Reims". Je peux vous le confier, cette mission nocturne dans une vaste agglomération urbaine encore partiellement occupée par l'adversaire, ne me dit rien qui vaille. Comment trouver ma route, sans carte, dans une grande métropole ? Une fois de plus, la chance me sourit : un jeune civil, resté avec nous en dépit des directives, se porte volontaire pour m'accompagner et me guider. Sans lui, je serais encore aujourd'hui à chercher ma route dans le dédale de cette banlieue lyonnaise. Pare-brise baissé, la jeep fonce dans les rues noires et désertes, comme dans les films policiers.

Si elle va plein pot, la jeep roule aussi pleins phares, de manière à appeler l'attention bienveillante de nos "amis" qui ignorent encore notre présence et nos intentions.

Dans une longue avenue qui mène au carrefour de l'horloge, du plus loin qu'ils nous voient arriver, les chars nous prennent dans leurs projecteurs. Appels de phares insistants et répétés. Les hommes du peloton Saint-Olive comprennent le sens du message et gardent le calme des vieilles troupes. Tant mieux ! Saint-Olive descend de sa tourelle pour m'accueillir avec son grand sourire. C'est sympa, ce carrefour a pris un petit air de désolation caractéristique des combats d'avant-garde : V.L. percées de balles, armements abandonnés, etc... On me conduit au P.C. du Capitaine Oster avec qui je fais le point. C'est un grand lorrain longiligne qui ressemble vaguement à James Stewart. L'homme n'est pas particulièrement bavard. C'est même un "taiseux." Mais il a peut-être le sens de l'humour puisqu'il me souhaite "bonne nuit !" au moment où je le quitte.

La jeep repart sur les chapeaux de roues et elle rejoint Ecully sans faire de mauvaises rencontres. La nuit se termine dans le calme le plus total. Cela signifie que le coup de filet jeté par le commandement pour intercepter de grosses arrière-gardes allemandes est tombé dans le vide. Le livre du "Roi Jean" nous apprend pourquoi : Les restes de la 11^{ème} Panzer ont été envoyés au Nord-est de Lyon, vers Ambérieu, afin de bousculer et freiner les divisions U.S. qui avaient déjà franchi le Rhône .Ce n'est pas moi qui vais

regretter cette décision de l'état-major allemand. Face à leurs blindés, nous eussions été hachés menu.



Au petit matin, les habitants nous amènent un lieutenant d'Infanterie de Marine de la 1^{ère} Division de la France Libre. Il s'est perdu quelque part dans la nuit et au Sud de Lyon. Il s'est approché d'une borne kilométrique pour se situer et quatre parachutistes allemands lui sont tombés sur le dos. Cet officier a marché une bonne partie de la nuit avec leur détachement, fort de quelques centaines d'hommes et il a profité de leur inattention pour leur fausser compagnie à proximité d'Ecully. Ce fantassin ne paraît pas particulièrement ému et il accepte volontiers le café chaud du matin (sur la photo ci-dessus :Ronsano, Lt. de Gastines, le calot du Lt. X, l'aspirant Heissat).



Auto-mitrailleuse devant Maison de la Rencontre - 3-9-1944.
Lieutenant De GASTINES - Aspirant HEISSAT - Spahi RONZANO.

Le peloton passera tranquillement la matinée du 3 septembre sur son carrefour .Les habitants s'y pressent nombreux, apportant victuailles et bonne humeur.

Un homme sympathique, muni d'un appareil photo magnifique, mitraille pacifiquement les blindés et les équipages : "clac ! Sur la "Resplendissante", clac ! sur la "Revenante", clac ! sur la "Résistante". Il nous promet, comme tant d'autres, de nous envoyer les photos et il relève même notre secteur postal. Mais il a tenu parole et je crois bien qu'il est le seul. C'est pourquoi vous pouvez voir, sur la photo ci-jointe, les automitrailleuses installées sur le carrefour d'Ecully.

En fin de matinée, le peloton Caniot effectue une liaison avec nous. La ville de Lyon est totalement libérée et le carrefour d'Ecully est transformé en forum où les habitants discutent joyeusement. Les combats du 3 septembre dont parleront certains médias (et même des historiens) sont d'aimables fadaïses. Il s'est agi, au mieux, de quelques tirs d'excités qui ont cru voir des fantômes d'Allemands sur les toits de la vieille capitale de la Gaule.

En fin d'après-midi, l'escadron est regroupé au Nord-Ouest de Lyon au village de Saint Jean des Vignes. Nous y avons droit à une nuit complète de sommeil sans aucune responsabilité.

Roulé dans la paille, j'ai fait le tour du cadran et je dormirais encore si mon fidèle Barberis ne m'avait pas secoué pour un nouveau départ.

Et maintenant, libérons la Bourgogne sans oublier les bourguignonnes!

Le 4 septembre 1944, au début de l'après-midi, notre escadron quitte St Jean des Vignes. A vive allure, nous prenons les collines du Beaujolais par le travers, direction le Nord-Ouest : objectif Charolles.

La campagne de Bourgogne est lancée. Elle sera courte, mais fertile en incidents et en émotions.

Les tourbillons de la guerre de mouvement m'ont laissé une impression de grande confusion et j'ai dû compulsé pas mal de documents, carte déployée sur mon bureau, pour remettre un peu d'ordre dans cette phase de nos opérations. Cette confusion s'explique aisément :

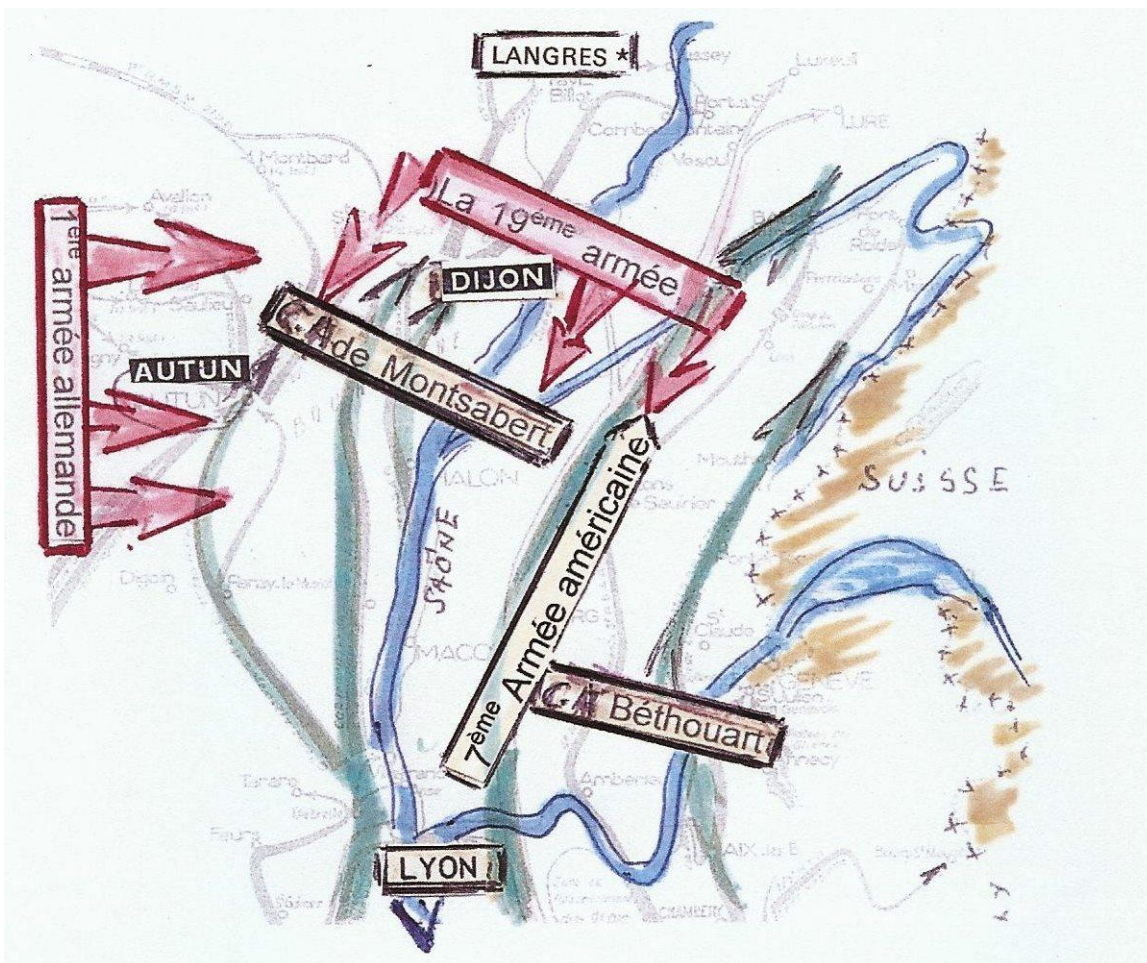
- Pénurie de carte. L'adjoint a été oublié dans la distribution. Chaque jour, je note sur un papier le nom des localités que nous devons traverser et je me débrouille comme je peux.
- La 1^{ère} division blindée nous a rejoints et l'escadron, au gré des événements, passe de l'axe principal (R.N. 6) à des missions de flanc-garde à l'Ouest. Invités mais pas intégrés à la 1^{ère} division blindée, (1^{ère} D.B.), nous connaissons rarement la position de nos camarades des chars.

A l'époque, la mode de l'information descendante n'a pas cours. Nous ne bénéficions jamais de synthèses, même sommaires, sur la situation générale. Grand et généreux, je ne vais pas vous laisser dans la même ignorance et, comme le chante Pierre Perret, "vous saurez tout, tout, tout sur le sujet"

Côté allemand :

- 1) La 19^{ème} armée, qui comprend ce qui reste de 5 divisions d'infanterie et de la 11^{ème} Panzer Division se replie devant nous, plein Nord, depuis la côte méditerranéenne. Cette 19^{ème} armée allemande est commandée par le Général Wiese. Notre adversaire a deux préoccupations majeures :
 - préparer à l'avance la mise en place d'un verrou sur la porte de l'Alsace, la trouée de Belfort (il y envoie la 11^{ème} "panzer division").
 - Sauver si possible l'armée allemande en retraite depuis le Sud-ouest en lui assurant, pendant quelques jours, la liberté du passage au sud du Morvan.
- 2) Arrivant sur notre flanc par l'Ouest, cette fameuse 1^{ère} armée allemande en retraite depuis les Pyrénées et l'Atlantique, retardée par les harcèlements des F.F.I. et qui commence à arriver sur nous dans le plus grand désordre. A notre niveau, nous ignorons tout de la présence, sur notre flanc gauche, d'une force bien plus importante que la nôtre.

La carte ci-dessous, tirée du livre du général de Lattre " Histoire de la 1^{ère} Armée française" vous offre un remarquable aperçu de la situation générale.



Côté des alliés

1) Les Américains, disposant de trois divisions et d'éléments divers, poursuivent les éléments allemands en retraite vers le Nord dans la zone située entre le Rhône, prolongé par la Saône, et la frontière. Ils ont demandé aux Français de tenir la frontière italienne, où les Allemands ont laissé des garnisons dans tous les anciens forts alpins (Ces garnisons allemandes y resteront jusqu'à l'armistice du 8 Mai 1945).

2) L'Armée française est donc écartelée de part et d'autre de la 7^{ème} Armée américaine : et,

- A gauche, le 2^{ème} Corps d'armée du Général de Montsabert qui remonte la vallée du Rhône et de la Saône tout en se gardant, face à l'Ouest, du danger présenté par les forces du Général Von Bloskowitz (il remonte de la région de Bordeaux).

- A droite, le 1^{er} Corps d'armée confié tardivement au Général Béthouart et qui se constitue progressivement avec les divisions françaises débarquées dans une deuxième rotation des transports maritimes. (A mesure de sa progression vers le Nord, le Général Béthouart organisera la surveillance des forts alpins par des unités F.F.I.).

Voilà, j'ai dressé un tableau complet de la situation en ce début septembre de 1944. Assis dans le fauteuil du Général de Lattre, vous pouvez donc suivre, avec profit et intelligence, les opérations auxquelles j'ai participé le plus bêtement du monde. Vous me pardonnerez, peut-être, cette courte page d'histoire militaire. Nous pouvons, maintenant, redescendre au ras des pâquerettes, celui où se situe le brillant peloton du Lieutenant Léonce de Gastines.

Le 4 septembre, nous atteignons sans difficulté la localité de Charolles déjà libérée par les F.F.I. Ceux-ci nous ont préparé un dîner royal pour fêter la libération. Voilà qui va nous changer des boîtes de "beans and vegetables" de l'intendance américaine (conserves généralement consommées froides...).

Hélas, hélas, hélas, comme dit "qui vous savez" (le Général de Gaulle), au moment de passer à table, ordre de départ immédiat. Toujours plein Nord, destination Germagny à environ 20 Km sud-est du Creusot.

Léonce me dicte les noms des patelins qui jalonnent l'itinéraire et en route ! ... De nuit bien sûr, et aussi par un parcours "chichiteux" qui utilise les petites routes d'une méchante dorsale parallèle à la vallée empruntée par le canal du Centre (Paray le Monial – Montceau – et autres lieux touristiques découverts à marée basse).

Nous arrivons à Germagny un peu avant l'aube, sans avoir perdu un seul véhicule.

Le 5 septembre, le régiment reçoit la mission d'éclairer vers le Nord, au profit de la 1^{ère} D.B. arrêtée à Cluny. Pas du tout pour des visites archéologiques, comme vous le pensez. En panne sèche, tout simplement.

Au petit matin ce sont nos amis du 3^{ème} escadron (Capitaine de Baulny) qui sont en charge de la mission principale: la reconnaissance de l'agglomération de Givry où des résistances allemandes importantes sont signalées.

Notre 4^{ème} escadron doit flanc-garder cette action et se tenir prêt à déborder largement Givry par l'Ouest.

Le pauvre 3^{ème} escadron tombe sur un os de taille. Dans Givry et les villages voisins, les Allemands ont eu le temps d'établir des barricades tenues par des canons antichars ainsi que par de nombreuses armes automatiques.

Le contact est rude, les pertes sévères. Mon camarade de promotion et ami, l'aspirant Seston (Ancien de Miranda), est tué dans cet engagement. Cinq automitrailleuses sur 18 sont sérieusement endommagées.

Cette résistance n'est pas à la mesure d'un escadron d'A.M. et réclame l'intervention des chars. Malheureusement les Sherman de la 1^{ère} D.B. sont toujours immobilisés, en

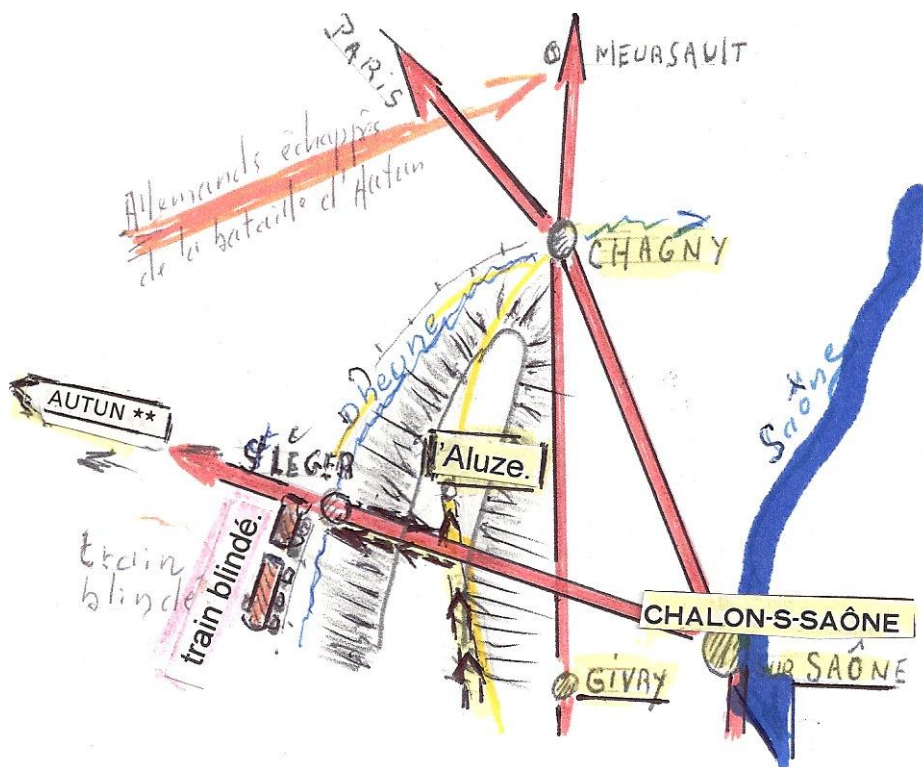
panne sèche, à 30 km au sud. A mes yeux, cette maladie chronique de la 1^{ère} Armée, n'a pas permis à la 1^{ère} D.B. de s'exprimer pleinement.

Le Colonel Lecoq décide donc de faire intervenir son escadron de chars légers. Ceux-ci, armés de pauvres pétoires de 37 mm, sont un peu faiblaris pour ce genre de confrontation.

Heureusement, ils sont commandés par un très grand capitaine, le père Oster. Ce dernier dispose d'une équipe de lieutenants qui, tous, ont participé brillamment à la campagne de 1940 (St Olive – Magdelain – Laine).

Le Capitaine Oster choisit de manœuvrer Givry par l'Est et, dans un rush magnifique, il brise la résistance allemande. Bravo pour les résultats; mais c'était tout de même un peu téméraire !

Au moment où le combat de Givry se termine, les Sherman et les zouaves de la 1^{ère} D.B., enfin ravitaillés en essence, déboulent sur la localité et la débordent très largement vers le Nord. La route de Chagny est ouverte.



Le 6 septembre, le colonel Lecoq reçoit l'ordre d'éclairer en direction de Chagny. Il laisse l'escadron du Capitaine de Baulny panser ses blessures et faire face aux éventuels dangers venant de l'Ouest par les routes du Creusot.

C'est notre escadron qui est chargé de la poursuite de l'adversaire. Le peloton Caniot enfourche l'axe principal vers Chagny et nous sommes chargés d'assurer sa flanc-garde Ouest.

Pour cette mission, le peloton de Gastines est invité à utiliser les petites routes d'une ligne de crête Sud-ouest /Nord-est qui sépare la vallée de la Dheune de la vallée de la Saône. Cette mission ne pose aucun problème..... Sauf si ...

Et si mon half-track ne s'était pas perdu ? (Petites causes ... grands effets !)

Eh, oui, en temps de guerre, des incidents mineurs ont parfois des conséquences imprévisibles.

Notre peloton traverse sans histoire la route départementale qui mène de Châlons à Autun. "Ça suit ?" La question est rituelle. "Oui ça suit !"

OK, je rejoins Léonce arrêté dans le village de Lauze. Il est en discussion avec le maire du village, Monsieur Piot, un grand honnête homme comme on n'en fait plus. Son fils, Michel Piot, s'engage sur le champ dans notre peloton. Ce merveilleux garçon sera tué quelques mois plus tard au combat du Haut du Tôt.

Le char-obusier M.8 déboule dans le village et serre sur la droite dans un grand bruit de ferraille, suivi du scout-car de Kirs Teller, notre banquier brésilien. Le 57 mm tracté est un peu en retard, mais il est là. Et le half-track ? Le Chef Reger ne comprend pas : "il était là, derrière moi, il y a 5 minutes" (ce véhicule n'est pas équipé de radio).

Nous attendons, pas tellement inquiets. 5 minutes de retard, ça peut passer. 10 minutes. Alors là, rien ne va plus ! Maussade et "péteux" à la fois, j'annonce cette bonne nouvelle à Léonce. Qui m'engueule sèchement. Je repars en trombe à la recherche de ce "half-track" cher à Roger Nimier (je vous suggère de lire ses "hussards bleus").

Au carrefour de la route d'Autun, personne ! Pas de "half-track". Oh ! La panique à bord ! Avec Barberis et Merbah à quatre pattes, comme les pisteurs indiens, nous examinons les traces fraîches sur le goudron. "On dirait ... Eh oui, on dirait bien que le maudit half-track a pris la direction d'Autun".

L'aspirant Heissat, pas fiérot, rend compte de l'incident par radio à Léonce. Plutôt furieux; celui-ci l'invite à retrouver, "fissa", ce foutu half-track.

Je ne vous dis pas toutes les injures sélectionnées que je m'adresse, in petto, pour ne pas blesser les oreilles de mon conducteur bien aimé.

"Allez Barberis, au galop !" Barberis ne se le fait pas dire deux fois. Il se prend pour Schumacher sur une Ferrari de formule 1. Nous filons comme des zèbres sur la route d'Autun. En quelques minutes, nous sommes en vue de St Léger sur Dheune où nous descendons à "tombeau ouvert". Et là, tout en bas, je vois enfin le half-track qui a fait demi-tour et raccroche déjà sa remorque blindée. Le chef de voiture, le brigadier Maitre, (fermier à Novi près de Cherchell) m'annonce tout ému :

"Les boches sont là, à 100 m sur le pont et d'après les civils, il y a un train blindé dans la gare du village".

Et, sans me laisser le temps de le questionner, cette vache de half-track démarre à toute allure. L'aspirant le poursuit, à la fois soulagé et incrédule. Un train blindé ? Ça existe cette chose-là ? J'ai du mal à le croire, mais je passe tout de même l'information par radio. Léonce paraît aussi étonné que moi.

"Attendez sur les hauteurs, j'arrive avec le peloton".

C'est avec grand plaisir que je vois arriver nos blindés. Pendant que j'installe le char obusier M.8 en position de tir sur la vallée, les automitrailleuses de Léonce sont déjà arrivées sur le pont qu'elles dégagent au canon et à la mitrailleuse. Ça ferraille ferme du côté du canal. Nos amis démolissent 5 camions en provenance d'Autun et font une vingtaine de prisonniers.

La nouvelle de cet accrochage, à l'évidence, a fait du bruit dans Landernau. Le paysage commence à s'animer et les événements vont suivre une progression dont j'étais loin de soupçonner l'ampleur :

A 15 heures, nous recevons le renfort du commando sur jeeps de la 1^{ère} D.B. Son chef, le Lieutenant Lamaze part avec des patrouilles à pied pour localiser le fameux train blindé et mesurer l'importance de l'adversaire.

En fin d'après-midi, c'est le 2^{ème} escadron de notre régiment (Capitaine Ronot) qui vient relever le peloton de Gastines. Nous recevons l'ordre de rejoindre notre escadron qui doit participer, dès que possible, à l'investissement de Dijon.

Sur la route, dans la nuit, nous croisons l'escadron de chars destroyers du Capitaine Henri Giraud (fils du Général Giraud, "Papa" pour ses intimes) qui devra s'attaquer au fameux train blindé.

Impressionné par ce déploiement de forces qu'il a déclenché, l'aspirant se fait tout petit. Et ce n'est pas fini !

Si vous voulez prendre la mesure des évènements que j'ai, involontairement, provoqués, je vous invite à lire, ci-dessous cet extrait du livre du Général de Lattre (Histoire de la 1^{ère} Armée française. P. 51).

" Kientz est lui-même aux prises avec les colonnes allemandes qui tentent de le bousculer pour passer. Autour de Saint-Léger et de Saint-Bérain, à une quinzaine de kilomètres au Sud-Ouest de Chagny où il a jeté une petite flanc-garde aux ordres du capitaine Henri Giraud, un violent accrochage se produit qui exige tous ses moyens. Accrochage peu banal, d'ailleurs, car c'est à un train blindé que se sont heurtés, à proximité de la gare de Saint-Bérain, deux T.D. du 9^{ème} R.C.A.

Entre les deux canons de 76.2 de nos tanks Destroyers et cette forteresse ambulante que la Kriegsmarine a réussi à convoier depuis Bordeaux, la lutte est inégale. Le train compte deux automoteurs de 120 mm, quatre 105 sous tourelles et plusieurs canons automatiques jumelés. Et il précède cinq convois de transport !...

De fait, vers 18 heures, nos batteries prennent à partie, à vue directe, les six rames à l'arrêt. En quelques minutes, tout flambe. La débandade est rapide. Abandonnant leurs 180 wagons, leurs morts, leurs blessés et un énorme matériel où les armes abondent, les Allemands se dispersent au hasard et profitent du crépuscule pour fuir en désordre.

Après cette lecture, vous en conviendrez, Grand-Loup avait mis dans le mille ! Si je vous ai conté, avec force détails, cette fugue de mon half-track, c'est d'abord qu'elle est plutôt cocasse. C'est aussi parce qu'elle souligne joliment l'incidence du hasard dans les activités guerrières. Aucun document, pas même le journal du régiment, ne mentionne la flanc-garde involontaire de mon half-track. C'est bien dommage !

En réalité, cet incident n'a fait que précipiter les évènements : le Général de Montsabert, informé par les F.F.I. et par les reconnaissances aériennes, de l'arrivée imminente de cette armée allemande en débâcle, avait pris les dispositions nécessaires. Il a rassemblé une force importante composée d'un régiment de chars destroyers (2^{ème} Dragons), de la 1^{ère} Division d'infanterie et du corps-franc Pommiés (lequel est appuyé par le mortier de 60 mm de mon voisin et ami, Louis Abadie, que vous connaissez tous). Cette force va bousculer la division d'avant-garde de l'armée Boskowitz dans de furieux combats, les 7, 8 et 9 septembre, combats qui prendront le nom de bataille d'Autun (Les Allemands y perdront plus de 2 000 tués). Cet échec sanglant d'Autun conduit le 2^{ème} échelon de cette armée allemande (20 000 hommes), commandé par le Général Elster, à monter vers Orléans pour se rendre aux Américains plutôt qu'aux Français.

Ce petit rappel historique étant terminé, revenons au peloton de Gastines ! Tard dans la nuit, nous retrouvons avec plaisir notre 4^{ème} escadron regroupé au Sud de Chagny.

Le 7 septembre, le régiment attend la prise de Beaune par la 1^{ère} Division blindée pour se lancer en éventail dans la plaine de la Saône, objectif Dijon. En fait et en raison des fortes résistances de l'adversaire dans cette région, seul le peloton Caniot sera engagé sur Meursault et les villages voisins. Pendant ce temps-là, les chars Sherman du 5^{ème} R.C.A. se heurtent à une forte colonne allemande qui, précisément, arrive de Saint Léger sur Dheune. Cette colonne est finalement écrasée dans la région située entre

Nolay, Saint Romain et Auxay, à l'issue de durs combats qui ne se termineront qu'en fin de journée. Dans le même temps, les chars du 2^{ème} Cuirassiers sont arrêtés devant Beaune où ils subissent des pertes sévères.

C'est la raison pour laquelle, le peloton de Gastines restera l'arme au pied pendant toute la journée. Nous passons la nuit à Meursault, près d'un cimetière si ma mémoire ne me trahit pas. Toute la nuit, nous entendons des bruits de combats qui se déroulent quelque part au Nord-Ouest de la localité.

Au petit matin, j'aperçois le Lieutenant de Mérode qui reprend le commandement de son 3^{ème} peloton : hospitalisé au moment de l'embarquement, il s'est battu avec les états-majors pour obtenir l'autorisation de nous rejoindre au plus vite. Et il a réussi.

Le 8 septembre, au petit matin, l'escadron est arrêté à la sortie Nord de Meursault prêt à démarrer. Derrière nous, est venu se serrer un escadron de chars Sherman du 5^{ème} R.C.A. Dans l'attente de l'ordre "En avant", les équipages sont descendus à gauche des véhicules et discutent ferme en prenant le café.

Il se passe alors un incident assez drôle qui nous met tous en joie. Un motard avance à allure ultra réduite au milieu de la foule des militaires bavards et il klaxonne. Ce motard, très calme, fait des signes de la main pour obtenir le passage. Les uns après les autres, nous nous effaçons pour obéir à ses injonctions, tout surpris lorsqu'il arrive à notre hauteur de constater qu'il s'agit d'un motocycliste allemand. Bravo pour son culot ! Il a ainsi remonté sans problème une colonne de blindés longue de plus d'un kilomètre et, à ma connaissance, personne ne l'a arrêté. J'en suis heureux pour lui. Il aura eu ainsi le plaisir de retrouver peut-être sa mère patrie.

Vers 8 ou 9 heures, les chars du 2^{ème} cuirassiers pénètrent enfin dans la ville de Beaune. Nous nous préparons à participer à la poursuite de l'adversaire au sein du régiment, au complet pour la première fois. Nous recevons même un ravitaillement d'essence et c'est bon signe. Pourtant l'ordre de départ ne vient pas et nous attendons sous une pluie battante sans bien comprendre les raisons de cette halte prolongée. Aujourd'hui, grâce à tous les documents rassemblés dans ma bibliothèque, je peux vous dire pourquoi : La bataille d'Autun connaît des rebondissements et le commandement, inquiet pour son flanc Ouest, envisage de nous y renvoyer en renfort.

C'est le père Lecoq qui doit trépigner ! On lui maintient sa mission, mais on lui pique deux escadrons sur quatre. A 23 heures tous les colonels sont convoqués auprès du Général du Vigier. Il y a du changement dans l'air !

Le 9 septembre, le 2^{ème} R.S.A.R. reprendra son exploitation dans la plaine de la Saône avec la totalité de ses escadrons sauf un : le nôtre.

Pourquoi ? Parce que le commandement nous aime, pardi ! L'escadron Baudouin devra s'infiltrer dans le massif calcaire qui borde la R.N. 6, à l'ouest de Nuits St Georges, pour couper la route Paris-Dijon, au fond de la vallée de l'Ouche.

La région qui nous est attribuée offre un contraste saisissant avec la zone des grands crûs bourguignons où chaque mètre carré vaut une fortune. C'est un pays de grandes forêts plantées sur un relief assez coupé avec des villages relativement pauvres et très espacés les uns des autres. Les routes y sont rares, étroites et sinueuses. La Wehrmacht s'est bien gardée d'envoyer des unités dans un coin aussi " paumé ", favorable au harcèlement des maquisards. Partis de Corton, à l'aube, nous arrivons à Urcy sans voir âme qui vive. Au cours de nos arrêts, nous entendons, en plaine, du côté de Nuits St George, le bruit du canon. C'est le 2^{ème} escadron qui tombe sur un adversaire musclé. Nos amis vont subir des pertes importantes. Mais revenons à notre mission.

Le Capitaine Baudouin regroupe ses pelotons autour de Montculot, château qui a appartenu à notre vieil ami Lamartine, d'où la vue embrasse un vaste horizon forestier. Nous aurions pu y méditer utilement sur quelques strophes apprises autrefois, sans enthousiasme je dois le confesser :

"Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle, emportés sans retour,

Ne pourrions-nous jamais, sur l'océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour ? "

Ces quelques vers s'appliquaient assez bien à notre situation, qu'en pensez-vous ?

Notre capitaine ne l'entend pas de cette oreille : il a volontairement oublié les vers que l'on dit pourtant inoubliables :

"O temps... suspend ton vol ! Et vous, heures propices,
Suspendez votre cours ! "

Aussi, ses ordres ne sont-ils nullement influencés par l'inquiétude métaphysique et maladive de ce cher Alphonse, nullement soumis à l'usage des alexandrins !

"Vous allez descendre et me couper la route Paris-Dijon dans le fond de cette vallée !

Mérode prendra Pont de Pany et Gastines occupera le carrefour de Fleurey. Le peloton Caniot restera en réserve à Urcy. En avant ! "

A Pont de Pany, Mérode va se casser les dents sur son objectif en tombant sur une défense "super-costaud". Malgré un engagement des plus vigoureux, il n'entamera pas cette résistance bientôt renforcée par des unités motorisées venues de l'Ouest.

Notre peloton ne connaît pas un sort meilleur. Nos bagnoles descendent un affreux chemin de terre sur un versant très abrupt où les changements de pentes et la forêt n'ouvrent aucun champ de tir sur le fond de la vallée. Léonce me demande de lui aménager une plage de recueil à mi-pente, ce que je fais. Il descend seul avec son éclairage vers le carrefour de Fleurey. J'entends bientôt les bruits caractéristiques d'un accrochage sérieux dont je peux suivre les péripéties à la radio. Même dans ce lieu perdu, Léonce est tombé sur un convoi important, disposant d'un armement puissant. Ce combat est donc très inégal et le peloton, coupé en deux, est un peu "en l'air".

Heureusement le capitaine nous donne l'ordre de décrocher et de remonter, au moment où les "chleuhs" commencent à nous assaisonner avec leurs mortiers de 81 mm et leurs mitrailleuses quadruples de 20 mm. Pas manchots, ces gaillards-là !

En arrivant au château de Montculot, nous avons la surprise du jour : des centaines de parachutistes du 1^{er} Bataillon de Choc pique-niquent au pied des murailles." Que passa aqui ? Qu'est ce qui se passe ? " Nous n'allons pas tarder à le savoir.

La moutarde de Dijon nous monte au nez

Notre capitaine est en grande discussion avec le Colonel Deshazars de Montgaillard, un fort brillant cavalier qui a le vent en poupe. Celui-ci vient prendre le commandement d'un groupement chargé de déborder Dijon par le Nord-Ouest, tandis que la 1^{ère} Division Blindée, venant du sud par la R.N. 6 fixera l'essentiel des forces allemandes chargées de la défense de la ville.

Ce groupement Deshazars de Montgaillard sera formé du 1^{er} Bataillon de Choc, de l'escadron Baudouin et d'un peloton de chars destroyers du 9^{ème} R.C.A.

Le commandement n'a pas été très généreux pour un groupement chargé d'une mission aussi "hasardeuse" ! Pardonnez-moi, je vous prie, ce mauvais jeu de mots. Il aurait pu nous accorder un escadron complet de chars destroyers. Nous n'aurions pas protesté !

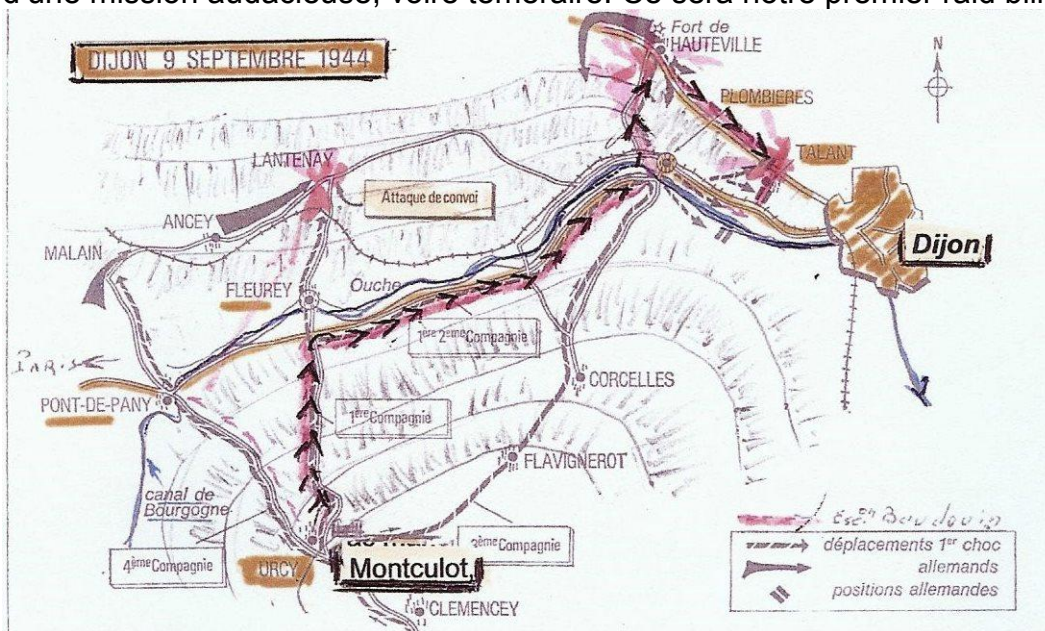
Les ordres d'opérations nous étonnent un peu. Il s'agit d'un raid blindé de nuit qui se déroulera de la manière suivante :

Un détachement partira vers minuit vers Pont de Pany en vue de placer un verrou qui devra stopper les unités allemandes arrivant d'Autun ou de l'Ouest.

Le gros de la troupe descendra par le mauvais chemin que nous avons reconnu quelques heures plutôt et il devra occuper Plombières - les Dijon avant l'aube. Partant

de cette localité, ce détachement devra investir Dijon, en utilisant deux axes : la route Paris-Dijon, d'une part, la route Troyes-Dijon (D 71) d'autre part.

Nous ne faisons pas de commentaires mais chacun de nous comprend bien qu'il s'agit d'une mission audacieuse, voire téméraire. Ce sera notre premier raid blindé de nuit.



C'est "culotté", certes, mais très excitant. La réputation combattive des parachutistes nous rassure. Et puis, surtout, la présence de la 1^{ère} D.B., qui attaquera Dijon au Sud, est une garantie sérieuse.

Au moment où nous démarrons, la nuit, cette coquine, est des plus obscures... Ce n'est pas la "nuit de Chine, nuit câline" de la vieille chanson que vous connaissez ! Eclairage interdit, cela va de soi ! Pas très plaisant pour les pilotes !

Le peloton de Mérode est déjà parti avec la 1^{ère} compagnie "para" pour prendre Pont de Pany. Ils vont au-devant de grandes difficultés.

Dans notre détachement, c'est Caniot qui a pris la tête et nous ne lui disputons pas ce privilège. L'automitrailleuse de Labanhie occupe la position peu enviable de voiture de pointe. Je lui souhaite bien du plaisir !

Ce convoi de taupes arrive sans problème au carrefour de Fleurey. Heureuse surprise, les convois allemands ont disparu. La route est libre. Elle est libre, mais elle est sombre. On n'y voit pas à 10 mètres.

Le convoi entre dans le village de Plombières vers 4 heures du matin. Pas la queue d'un fridolin ! Eh bien, les choses ne se présentent pas si mal ! Après un temps consacré au regroupement, on arrive à la phase la plus délicate de l'opération :

Le peloton Caniot, épaulé par deux chars destroyers, continue sa route le long du canal de Bourgogne, aux ordres du capitaine commandant la 3^{ème} compagnie parachutiste.

Avec le reste du détachement, nous cherchons et trouvons un mauvais chemin qui, à l'Ouest de Plombières, grimpe un versant raide comme la justice (la justice d'autrefois, pas l'actuelle !) et débouche sur la route Troyes-Dijon. Tout baigne, jusqu'à présent !

Maintenant le jour est levé. Nous pouvons nous laisser glisser jusqu'à Dijon.

L'Aspirant reçoit mission d'installer ses engins à la ferme de Hauteville en vue d'assurer la protection du P.C. du Capitaine et de préparer son char-obusier à tirer, à la demande, sur les lisières de la ville. Les blindés et la compagnie du 1^{er} Choc continuent leur progression vers Talant.

Très vite, le combat s'engage. Il est d'une rare violence, si l'on en juge au bruit incessant de la canonnade. Dans le half-track du P.C., le Capitaine Lefort paraît,

soudain, tendu. Cet homme, habituellement souriant et décontracté, se concerte, soucieux, avec le Capitaine Baudouin.



Le Capitaine Lefort



Le Capitaine Baudouin

Je viens les écouter et je comprends : à Talant la résistance allemande est beaucoup plus forte que prévu. La garnison, très nombreuse, possède des armes anti-char et des bruits de chenilles sont signalés, qui annoncent l'arrivée de chars adverses. Pas de quoi pavoiser, n'est-ce pas ?

De notre côté, les pertes sont importantes. Nous avons "paumé" une jeep dont le conducteur, Samuel a été tué (c'est un de mes compatriotes de Nancy avec lequel j'entretenais des rapports très sympathiques). Quant à la compagnie para, elle compte de nombreux tués et blessés. De plus, elle n'a pas réussi à entamer les défenses allemandes installées sur cet éperon de Talant qui forme une véritable citadelle naturelle.

Mais que fait donc la 1^{ère} D.B. qui devait attirer et fixer l'essentiel des unités allemandes ? Nous saurons plus tard, qu'elle n'a pas reçu ses ravitaillements en essence et qu'elle est immobilisée, en panne sèche, au Nord de Beaune. C'est malin !

Bien sûr, nos patrons pourraient encore manœuvrer par le Nord en utilisant les petites routes de Hauteville et Ahuy. Hélas, ils n'ont pas un poil de réserve.

Au lieu de voir arriver Grouchy, c'est Blücher qui nous tombe sur le rable (Waterloo, morne plaine ... Vous connaissez ?) : notre motard, Paul Belvert, en effectuant une liaison vers Plombières, rencontre une colonne de 6 à 800 frisés qui arrive par la route de Troyes. D'où viennent-ils, ces oiseaux-là ? A cet instant, notre situation est des plus précaires. Tenus en échec vers l'avant, nous sommes coupés sur nos arrières.

La situation est franchement inconfortable ! Le Lieutenant de Vaublanc part en trombe avec les deux automitrailleuses du P.C. et il démolit un canon anti-char qui n'a pas eu le temps de se mettre en batterie. Il mitraille les colonnes de fantassins qui subissent un maximum de pertes.

Le plus grand nombre d'entre eux a "gerbé" dans les bois voisins et continue à progresser vers nous, en tout-terrain. Jamais abattus, ces coquins d'Allemands ! Debout sur la plage arrière de mon char-obusier, je vois arriver plusieurs centaines de "feldgrau" qui commence à nous asticoter furieusement. C'est fort déplaisant ! J'attrape la mitrailleuse lourde de D.C.A. et, sans état d'âme, je tire dans le tas. Tout ce beau monde finit par disparaître, mais nous avons eu chaud !

Comme un malheur n'arrive jamais seul, nos deux capitaines reçoivent l'ordre de décrocher au plus vite. En effet l'état-major aurait reçu l'information d'une reconnaissance aérienne qui fait état de l'arrivée d'une cinquantaine de chars "tigre" empruntant la route Troyes-Dijon (la nôtre). Cette information est nécessairement fausse puisqu'il n'y a jamais eu de chars "tigres" sur le front français. Au pire, c'eut été des chars "panthère", lesquels ne sont pas plus affectueux ! En fait, l'observateur aérien a probablement vu un convoi de camions qu'il a pris pour des chars, provoquant une belle panique à l'état-major. Panique transmise à notre détachement. (Curieusement, le bouquin du Général de Lattre maintient cette affirmation).

En fin d'après-midi, nous commençons à nous replier vers le château de Montculot en traversant Plombières. Les habitants paraissent accablés, à juste titre, par notre départ. Ce raid audacieux se termine par un demi-échec. Il méritait mieux ! Toutefois, il a conduit le commandement allemand à prendre la décision d'abandonner la ville dès la nuit suivante. L'opération n'a donc pas été inutile.

Pour terminer ce chapitre, sachez que nos amis chargés de verrouiller la porte derrière nous, à Fleurey, face à l'Ouest, n'ont pas chômé. Submergés par plus d'un millier d'allemands, ils ont ferrailé gaillardement et ils ont été sauvés par l'intervention des automitrailleuses du Prince Philippe de Mérode qui n'y est pas allé de mainmorte. (J'ai récolté toutes ces informations dans l'excellent bouquin de mon camarade, Raymond Muelle, "Le premier Bataillon de Choc»).

En remontant vers le château de Montculot, nous croisons une colonne de scout-cars et autres engins montés par des marins. Que vient donc faire "la Royale" dans ce lieu oublié des Dieux de la mer ? Ils ne vont tout de même pas se mettre au mouillage à Montculot ! Et qui vois-je dans le scout-car de commandement ? Mon vieil ami Leperdriel, (un ancien de Miranda), coiffé d'une casquette d'enseigne de vaisseau. Il est magnifique ! Nous n'avons même pas le temps de bavarder : Son patron, le Lieutenant de vaisseau Savary (le futur ministre de l'éducation nationale) se montre pressé de descendre dans la vallée de l'Ouche. Nous nous disons au revoir et à bientôt ! Nous nous reverrons dix-sept ans plus tard... au Fort de l'Est.

L'escadron se regroupe, une fois de plus devant le château de ce cher Alphonse de Lamartine. Roulé dans une couverture devant ma jeep, je m'endors comme un bébé.

11 septembre 1944

Dijon est libre. Nous repartons par le même itinéraire et nous entrons enfin dans la ville sous les acclamations d'une foule en délire. L'escadron s'aligne, par peloton, sur une grande place, à l'intérieur d'une caserne. Les officiers apprennent qu'ils sont invités à l'hôtel de "la Cloche d'or". Le capitaine donne quartier libre, par roulement, à nos hommes. Les lieutenants disparaissent assez rapidement. L'aspirant commet l'erreur de s'attarder pour écouter les dernières folles histoires du Chef Rieger (Le chansonnier "pied-noir" du peloton). Survient la jeep du capitaine. Il m'appelle sur un ton peu affable. Il m'invite à contempler la transformation radicale des blindés de l'escadron. Je me retourne et ma surprise n'est pas feinte : les automitrailleuses sont chargées de caisses en bois comme des voitures de déménagement ou des roulottes de Gitans.

- "Heissat vous allez me faire disparaître au plus vite ce.... (Censuré). Je reviens dans une demi-heure, je ne veux plus voir ce fourbi arabe".

Je convoque les sous-officiers encore présents et je répercute les ordres. Ils connaissent bien les réactions de notre capitaine et ils ne sont pas surpris par sa fureur glaciale. J'affecte la sévérité, mais la curiosité l'emporte. J'aimerais bien connaître le contenu de ces "foutues" caisses et où ont-ils pu trouver tant de choses en si peu de temps.

- "Du champagne réservé à la Wehrmacht" me répond Paul Landry d'un air gourmand. "Il y en a encore en quantité et bien d'autres choses dans un train qui est arrêté là, dans la gare". D'un air faussement navré, il ajoute : "Bon mon Lieutenant, on va vous l'enlever, votre champagne ! Dans dix minutes il aura disparu, c'est promis ! "

Quand le capitaine revient, tous les véhicules sont nets, propres, impeccables. Il a retrouvé son allure de grand patron courtois et souriant. L'aspirant est comblé. Toutefois, il garde un petit doute. L'attitude trop soumise de Paul Landry, ce coquin, ne colle pas avec le bonhomme. Elle est même hautement suspecte. Où a-t-il fait planquer ce qui a disparu si vite ?

Quelques jours plus tard, je retrouverai quelques bouteilles de champagne en tourelle, en lieu et place des obus de 37 mm. Avec un peu d'humour, j'aurais pu dire aux chefs

de voitures : "Et avec ça, quand vous allez rencontrer les "frisés, vous allez les inviter à boire à votre santé, Prosit, Kamarade ! " Hélas, dans les jours qui suivent, je perdrai le sens de l'humour et de la plaisanterie.

Le Capitaine Baudouin me prend dans sa jeep et me conduit au fameux hôtel de la "Cloche d'Or ". Et là, il se pique une deuxième "rabia". En effet le responsable de l'établissement ne reconnaît pas la qualité d'officier à un aspirant et il ne veut pas lui accorder une chambre. Le capitaine, toujours grand seigneur, manifeste une colère boréale qu'il conclut en décidant qu'il n'acceptera pas "Sa chambre", si "Son aspirant" n'obtient pas la "Sienne ! " Bien entendu on lui donne satisfaction. L'aspirant est aussi fier que s'il avait été adoubé par son suzerain. Un quart d'heure plus tard, je suis déjà rasé, changé, impeccable. Heureux !

Au cours du dîner nous apprenons qu'un peloton par escadron restera sur place, le lendemain, pour participer à un défilé dans la capitale des Ducs de Bourgogne. Le "Roi Jean" n'a pas su résister à son goût du faste et des honneurs. C'est bien dommage car, le 12 septembre, les unités repartiront au combat, inutilement diminuées d'un tiers de leurs moyens. En pleine exploitation, c'est une erreur. Nous allons en payer les frais... Peut-être faut-il que je vous explique pourquoi.

En reconnaissance, le capitaine place généralement deux pelotons en parallèle et garde un peloton en réserve. Dès qu'il tombe sur une forte résistance, le peloton au contact fixe l'adversaire, le peloton de réserve contourne la résistance qui décroche ou se fait démolir. "L'art militaire est simple et tout d'exécution" affirmait qui vous savez ... Non, pas Charles, mes petits ! C'est Napoléon, l'auteur de cette phrase frappée au coin du bon sens !

La mort glorieuse mais inutile d'un grand, d'un très grand Capitaine

Le 12 Septembre 1944

Après une nuit royale à l'hôtel de la "Cloche d'Or", nous nous retrouvons sur le bitume de la route de Langres. Le temps est gris, maussade; il annonce déjà l'automne. Pour la première fois, nous sommes précédés par la 1^{ère} Division Blindée. Ce n'est pas une mince affaire que de doubler les artilleurs, les zouaves sur leurs half-tracks, puis les escadrons de chars T.D. et les Shermans. Des saluts fraternels sont échangés au passage.

A Longeau (15 km au Sud de Langres), l'escadron Baudouin reprend l'axe principal en lieu et place du 2^{ème} Escadron (capitaine Ronot). Celui-ci reçoit la mission d'éclairer vers le Nord-Ouest en vue d'établir le contact avec l'armée américaine venue de Normandie. A notre droite le 3^{ème} Escadron (Capitaine de Baulny), se déploie plein Est, direction Vesoul et il ne tarde pas à mordre les fesses des arrière-gardes allemandes du «Kampfgruppe» du Général von Brokovski, le bourreau d'Oradour sur Glane.

Le peloton de notre ami Philippe de Mérode emprunte gaillardement la route nationale ; mais il est rapidement arrêté par une très forte résistance allemande installée aux lisières du village de Sts-Geosmes.

Dans le même temps le peloton de Gastines draine les petites routes situées à l'Est de l'axe. La nuit nous surprend au moment où nous commençons à tâter les lisières de Chalindrey. Nous nous replions sur le petit village de Nordant-Chatenois où nous passons la nuit.

Le 13 septembre 1944

Cette journée noire du 4^{ème} escadron mérite une attention particulière.

Pour vous faire comprendre les erreurs commises (je devrais dire les fautes), je commencerai à vous présenter la situation et les directives du Général du Vigier avant de vous faire une analyse du terrain autour de Langres. Je pourrai alors vous faire part des faits marquants de cette journée dramatique, avant d'en examiner les causes et les conséquences selon un schéma des plus classiques.

A l'aube de cette journée, la situation est d'une simplicité enfantine : les armées alliées de Normandie foncent plein Est, aux basques des armées germaniques en pleine déroute. La flanc-garde Sud de l'armée Patton a été confiée à la 2^{ème} Division Blindée du Général Leclerc. Celui-ci, à cette date, a déjà atteint Vittel.

Entre les armées alliées de Normandie et celles de Provence, le corridor disponible pour les unités allemandes ne dépasse guère une quarantaine de kilomètres.

Les directives du Général du Vigier en date du 12 septembre au soir, sont nettes et sans bavures (voir journal de marche du 2^{ème} R.S.A.R.) :

- Eclairer en direction de Langres, et se préparer à reconnaître en direction de Montigny le Roi et Bourbonne les Bains.
- Rechercher la liaison avec les armées alliées du Nord.

En décodant, cela signifie qu'aux yeux du Général du Vigier, l'essentiel, c'est ce qui se passe au Nord-Est de Langres. La prise de la ville, il n'en parle pas; preuve qu'elle ne l'intéresse pas. Il est bien regrettable qu'il ne l'ait pas exprimé d'une manière plus précise.

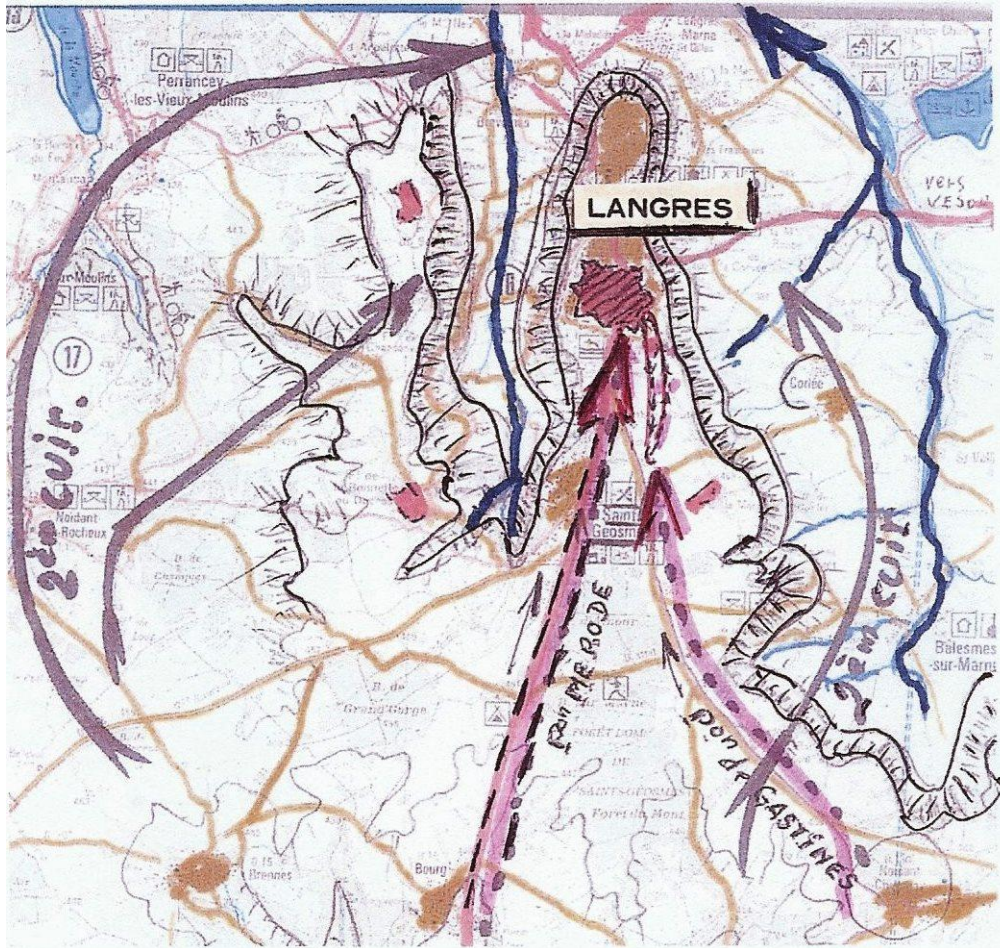
Et maintenant, si vous le voulez bien, donnons un coup d'œil au terrain. La carte au 1/50.000 dont vous avez un extrait ci-dessous est facile à analyser.

Le plateau de Langres n'est pas très élevé puisqu'il culmine à 516 m. Son originalité tient au fait qu'il constitue un château d'eau dont les rivières alimentent les mers du Nord (Seine, Aube, Marne et Meuse) ainsi que la Méditerranée (affluents de la Saône).

Dans sa partie septentrionale, ses contreforts font penser à des doigts de gants qui séparent les différentes vallées. L'ancien oppidum gaulois de Langres, enserré dans des remparts élevés s'allonge entre la vallée de la Marne et celle de son affluent, la Bonnelle.

Cette plate-forme domine et écrase de toute sa hauteur le bassin de la Marne.

A la base du promontoire, ce vieux coquin de Vauban a su construire une citadelle qui commande tous les accès Sud de la ville et, notamment la route de Dijon qui traverse cette forteresse.



Même avec une petite garnison, les dispositions de Monsieur de Vauban permettent d'interdire l'accès de la ville haute.

Toutefois, je vous propose d'examiner la carte de plus près : à l'Est comme à l'Ouest, un maillage serré de petites routes permet de contourner sans difficulté l'ancien oppidum. Si la place-forte est occupée, il suffit de laisser quelques piquets de garde pour que la garnison soit quasiment prisonnière dans sa citadelle.

En conclusion et si vous m'avez bien compris, dans une guerre de mouvement, la prise de vive force de cette ancienne place d'arme est parfaitement inutile. En 1870, les Allemands ne s'y étaient pas trompés : "cette ville fortifiée, sa citadelle, ses forts détachés et les redoutes de campagne creusées dans les champs du pourtour ont fait réellement peur aux troupes allemandes coalisées. Alors que la garnison n'était composée que de quelques unités de "mobiles" peu combattifs, l'envahisseur est passé au large" (texte d'un illustre inconnu trouvé sur Internet).

Et maintenant, passons à l'exposé des événements du 13 septembre tels que je les ai vécus :

Dès le lever du soleil les deux pelotons de l'escadron Baudouin se mettent en route. Le peloton de Mérode qui a gardé le contact dans la nuit, grâce à des patrouilles à pied, tombe immédiatement sur une résistance des plus musclées aux lisières de Sts. Geosmes.

L'automitrailleuse de commandement du Prince, tirée par un 88 mm pack-flack, doit sa survie à la maladresse du pointeur allemand. Têtu, Mérode persiste à avancer encore de quelques mètres pour localiser l'anti-char. Cette témérité un peu folle permet au tireur allemand de manifester son incompétence en le manquant encore à deux reprises.

Je ne serais pas étonné que ce malheureux "vert de gris" se soit fait botter les fesses par son chef de pièce. Le feu adverse s'allume alors sur toutes les lisières. Le père Lecoq, qui a serré son P.C. juste derrière nous, demande à l'artillerie française d'exécuter un tir d'intimidation sur le village.

Dans le même temps, le peloton de Gastines a pu progresser sans difficulté à l'Est de Sts. Geosmes. Aussi, matraqués par les hommes de "la bombe", largement débordés sur leur flanc oriental, nos cousins germain finissent par décrocher. Un détachement des commandos de France du Colonel d'Astier de la Vigerie, pressé d'en découdre, est venu nous rejoindre. Ces commandos terminent le nettoyage du village. Le peloton de Mérode exécute encore un saut de puce de 2 km et il peut placer ses blindés en surveillance sur l'entrée de la citadelle de Langres. Il peut ainsi annoncer que la porte principale de la citadelle a été murée et entourée de chevaux de frise par nos adversaires.

Quant à notre peloton, il s'est arrêté au lieu-dit "la chambre haute" d'où il n'a pas de vue directe sur la citadelle. En effet, la végétation a poussé librement sur ce terrain militaire extérieur à la place-forte et camoufle complètement les ouvrages de monsieur de Vauban.

Léonce, vieux routier de la reconnaissance, souhaite parfaire son travail en envoyant une patrouille à pied qui devra le renseigner sur l'occupation ou l'abandon de la forteresse. Je pars donc avec six "rombiers" piqués dans l'équipage du canon de 57 mm.

Sur ce terrain très couvert, nous tombons d'abord sur un bastion avancé autour duquel un matériel militaire a été récemment abandonné. Toujours fouinards, mes Gaulois s'attardent trop longtemps à mon gré sur les caisses et sacs à dos de la Wehrmacht. Je les active vigoureusement. Quelques centaines de mètres plus loin, le brigadier Isaac me fait des signes d'appel avec le bras. Je le rejoins. Accroupis à quelques mètres du fossé cher à l'architecture militaire de l'époque, nous observons longuement ce qui se passe de l'autre côté. Rien ne bouge, aucun signe de présence humaine. En réalité, hors du mur vertical des fameuses douves nous ne voyons pas grand-chose. Descendre ce mur qui ne mesure pas moins de 7 à 8 mètres, il n'en est pas question. Je choisis donc la solution de facilité en pratiquant l'appel du feu par le feu. Isaac vide un chargeur de pistolet-mitrailleur en arrosant les parapets. La réponse nous arrive, immédiate, éloquente et même péremptoire, trop nourrie à mon gré. Heureusement nos adversaires sont de foutus mauvais tireurs. Aucun de mes "gus" n'est touché mais, tous, nous avons eu chaud aux fesses. La patrouille cherche son salut dans une course de 1 000 mètres-haies des plus spectaculaires. Nous arrivons hors d'haleine à l'A.M. de commandement de Léonce, nantis d'un précieux renseignement : la citadelle est occupée .Elle est même trop occupée.

La première phase de la reconnaissance confiée à l'Escadron Baudouin est donc terminée. Nous pourrions commencer à entamer la deuxième phase, vers Montigny et Bourbonne, dès que les fantassins nous auront remplacés. C'est d'autant plus logique qu'à la même heure, les chars du 2^{ème} cuirassiers et le bataillon de zouaves, passés par Noidant-le-Rocheux ont largement entamé le débordement de la vieille cité sans rencontrer d'opposition. (Voir carte ci-dessus).

S'il avait disposé de son troisième peloton, inutilement retenu pour défilé à Dijon, notre capitaine aurait effectué cette manœuvre dès 11 heures du matin .C'est évident !

A notre grande surprise, le commandement va imposer au Capitaine Baudouin une mission habituellement confiée à des unités de choc : il s'agit de faire exploser le mur qui ferme la porte principale de la forteresse et de faire une entrée en force. Cette nouvelle conduit Léonce à exprimer vertement sa réprobation. Le capitaine l'exprime plus sobrement :

"Mon cher Vaublanc, c'est bien la première fois que l'on demande à un escadron de reconnaissance de s'emparer de vive force d'une forteresse ! "

On lui confie un détachement constitué de la manière suivante :

- Une cinquantaine de parachutistes américains venus se mettre à la disposition du Colonel Lecoq,
- Une section de F.F.I.,
- Une section de sapeurs du génie qui opérera la destruction du mur.

Le Colonel Lecoq, en fait, dirige l'ensemble de l'opération. Il commence par faire exécuter un tir d'artillerie sur la citadelle. Dès le départ, les choses commencent à aller de travers puisque les premières salves, trop courtes, tombent sur le P.C. régimentaire. Elles blessent grièvement le Capitaine de Rouville, le directeur de tir des artilleurs.

Puis le peloton de chars du Lieutenant Magdelain arrose les superstructures de la citadelle au canon de 37 mm. Nous sommes bien placés pour savoir qu'avec un canon aussi faiblard, c'est un cautère sur une jambe de bois ! Enfin, l'ordre est donné de prendre la porte principale.

Dès que les éléments de tête, conduits par notre capitaine commencent à enlever les chevaux de frise, les Allemands ouvrent un feu nourri d'armes automatiques et de grenades à fusil. Ce feu, exécuté à très courte distance, brise l'élan de ce détachement et les pertes sont sévères : le Capitaine Baudouin est mortellement blessé et il expire quelques minutes plus tard dans les bras de notre aumônier, le Père Déal. Une dizaine de parachutistes américains sont blessés et trois hommes des F.F.I. comptent parmi les victimes.

En conséquence le colonel donne l'ordre de ramener le détachement sur sa base de départ.

Cette opération, parfaitement inutile et mal ficelée, se termine donc par un échec complet.

Nous sommes tous abasourdis, effondrés par cette tragédie. Au moment même où cette action stupide a été déclenchée, les chars du 2^{ème} régiment de cuirassiers ont terminé l'encercllement de la vieille cité qui tombe alors comme un fruit mûr... Peu de temps après, les 400 hommes de la garnison hissent le drapeau blanc sur la citadelle.

Certains de mes camarades se sont posés la question concernant l'opportunité, pour le Capitaine Baudouin, de se placer en tête de ce détachement hétéroclite. (La place du chef, éternel problème, est souvent discutée dans les réunions de cadres). Personnellement je comprends parfaitement la décision de notre patron: Si les règles habituelles du combat demandent au chef de se placer là où il voit la manœuvre, elles disent aussi qu'il doit se tenir là où la mission est la plus délicate. Et la mission la plus délicate était incontestablement celle du détachement chargé de "coiffer" la porte de la citadelle.

D'autre part la présence d'une petite troupe d'élite américaine placée sous commandement français imposait la vertu de l'exemple. Notre capitaine, homme de guerre et homme d'honneur, n'a pas hésité une seconde. Et pourtant, comme je vous l'ai rapporté plus haut, il avait marqué son désaccord sur cette folle mission qu'on lui imposait. Pardonnez-moi, je vous prie, de vous avoir infligé ces trop longues réflexions tactiques. Je reprends mon récit.

Au moment où le drapeau blanc flotte sur la petite citadelle, notre peloton reçoit l'ordre d'occuper Corlée, petit village niché au-dessus de la Marne, à 3 km sud-est des remparts de Langres. De ce patelin, nous voyons la colonne de chars qui pénètre dans la vieille cité.

Avec l'accord de Léonce, je dispose d'une petite demi-heure pour aller embrasser une vieille tante qui habite Langres, rue Cardinal Morlot. Je trouve toute la famille Serbource alignée sur le trottoir. Ma jeep s'arrête à la hauteur du groupe et je dis, très simplement : «Bonjour ma tante ! ». Elle ouvre la bouche, bat des ailes et ne sait quoi répondre. Quand j'enlève mon casque, mes lunettes de char et que j'essuie mon visage noir de poussière, elle m'arrose de ses larmes. Une vraie fontaine ! J'ai droit ensuite à toutes les embrassades des cousins, cousines, amis, voisins, voisines, et je me demande si je pourrai jamais sortir vivant de ce raz de marée d'affection. Je prends juste le temps de boire un verre avec eux avant de remonter vers Corlée. Plus tard et jusqu'à sa mort, ma pauvre vieille tante ne me présentera plus jamais autrement que par cette phrase naïve et touchante : «Mon neveu, notre libérateur ! »

De retour au peloton, Léonce me fait prendre les dispositions habituelles pour la nuit ; puis nous nous rendons à l'église de Saints Geosmes pour rendre hommage à notre Capitaine.

Nous y retrouvons tous nos camarades de l'escadron et du régiment. Tous sont consternés et la plupart pleurent sans retenue. Le Général du Vigier arrive, salue la dépouille de cet officier d'exception et reste silencieux pendant de longues minutes. Il ne fait aucun commentaire. Sa simple présence, en plein combat, montre assez dans quelle estime il tenait notre capitaine.

Avant la tombée de la nuit nous rejoignons Corlée. Bien entendu nous ne parviendrons pas à trouver le sommeil. Après la tension de la journée, nous prenons conscience de la perte irréparable qui vient de frapper notre escadron. Nous nous sentons orphelins. On a tellement abusé de cette image qu'elle paraît, aujourd'hui, excessive. Pourtant, je crois exprimer la vérité du moment.

Curieusement, nous avons le sentiment d'avoir vu disparaître notre protecteur. J'utilise le mot "curieusement" et je m'en explique : la réputation de Robert Baudouin conduisait tout naturellement le commandement à lui confier les missions les plus difficiles donc les plus dangereuses. Or son intelligence, sa sérénité, son calme expliquent qu'il a pu les mener à bien avec le minimum de pertes. Nous savions aussi qu'il était totalement étranger à la recherche d'une gloire personnelle.

Bref toute sa personnalité dégageait un climat rassurant pour ses subordonnés.

Son remplaçant, le Lieutenant de Vaublanc, bénéficiait de toute notre amitié et il s'est "sublimé" pour faire face à ses nouvelles responsabilités. Il a tout fait pour rester dans le droit fil de la philosophie du Capitaine Baudouin. Néanmoins nous avons su, immédiatement, que rien ne serait plus comme avant.

De fait, après Langres, le colonel confiera les missions les plus délicates au 3^{ème} Escadron, magistralement commandé par le capitaine de Baulny. Celui-ci a déjà eu l'occasion de faire la preuve de sa compétence, de sa fougue et de son flair. En plus de tout cela, il a un pot terrible. Après Baudouin, de Baulny s'impose comme le meilleur des capitaines du régiment. A ce sujet, je vous rappelle les réactions de Napoléon : Quand on lui recommandait un officier pour une opération particulièrement délicate, il demandait : "A-t-il de la chance?"

Plus tard, au cours des différentes campagnes auxquelles j'ai été «invité», j'ai observé que les patrons placent toujours leur meilleure unité sur l'axe le plus difficile.

La grande chevauchée s'achève chez Jeanne d'Arc...presque chez moi

Le 14 septembre, à 7h 30, l'escadron et l'État-major du Régiment assistent aux obsèques du Capitaine Baudouin dans l'église de Sts Geosmes. Son cercueil passe lentement devant les hommes alignés sur la route qui mène au cimetière. C'est le dernier salut à un templier égaré dans notre temps. Le Colonel Lecoq prononce une courte allocution, puis il nous donne l'ordre de reprendre le combat.

Le peloton Caniot part en tête sur l'axe Langres-Montigny le Roi, suivi du peloton de Mérode. Ils vont tomber sur une vive résistance à Frécourt.

Quant au peloton de Gastines il draine les petites routes situées à l'Est de la nationale N° 74. Nous traversons, sans trouver d'opposition, les villages d'Orbigny le val et Poiseul. A mi-chemin entre Poiseul et Bonnecourt, Léonce, alerté par l'accrochage de Frécourt, redouble de précautions. Il fait partir une patrouille à pied de 5 hommes pour reconnaître les lisières du village et il me demande de préparer un tir du char-obusier sur les bordures du bois voisin.

Avant même que j'ai eu le temps de grimper sur la plage arrière, je suis surpris par une longue rafale de mitrailleuse de l'A.M. de tête. Elle vient d'envoyer "ad patres" un motard allemand qui s'est jeté dans les bras de notre ami Montès. Le tireur, Avronsart, (encore un franco-brésilien de charme) s'est distingué en touchant le motard sans abîmer la BMW toute neuve. Je cavale vers eux pour admirer, à mon tour, cette petite merveille mécanique. Au moment où je commence à me pencher sur l'engin, une fusillade éclate en queue de peloton. Je repars au grand galop pour retrouver la place que je n'aurais pas dû quitter. Je suis doublé par une A.M. que Léonce a fort heureusement dépêché pour rétablir la situation. L'A.M. se fait un vrai carton "et bientôt le combat cessa, faute de combattants". 15 "feldgrau" ne reverront pas la mère-patrie et 4 sont faits prisonniers. De notre côté Galloula ne survivra pas à ses blessures tandis que Bustamente et Michel Piot sont légèrement touchés.

Le Chef Rieger nous explique alors ce qui s'est passé :

Un peloton d'une trentaine de cyclistes teutons, ignorant notre présence, est venu se jeter sur nos derniers véhicules. Au lieu de prendre la tangente, leur chef, un enragé, les a lancés à l'attaque. Ce feldwebel s'est montré fort courageux, mais un "chouia" obtus.

Je n'ai pas le temps de philosopher avec Rieger : l'A.M. de tête vient d'ouvrir le feu à nouveau. Un camion allemand flambe sur la route à quelques centaines de mètres. Le char-obusier prolonge le tir et détruit trois autres camions appartenant au même convoi. Cette fois le compte est bon. Léonce fait reprendre la progression. Le peloton traverse sans coup férir les villages de Bonnecourt, Recourt, Avrecourt pour atteindre, finalement, Meuse-Montigny. Tous ces villages dont le nom se termine sur la syllabe "court" exhalent un parfum typiquement lorrain.

A Meuse-Montigny, nous recevons l'ordre de nous installer défensivement pour y passer la nuit. Nous y passerons également la journée suivante, en raison d'un niveau d'essence qui flirte dangereusement avec le zéro. Derrière nous, les chars de la 1^{ère} D.B. sont arrêtés. Panne sèche, une fois de plus !

Caniot est envoyé sur la route de Neufchâteau où il prend contact avec un escadron de la Division Leclerc à Clermont.

Le 16 septembre 1944

Nous attendons les ordres au carrefour de la route D. 429 qui mène à Nancy par Vittel et de la D. 417 qui conduit à Bourbonne. Je souhaite, évidemment, qu'on nous propose de prendre la première. La perspective d'une mission de reconnaissance sur Nancy et les environs n'est pas pour me déplaire, vous vous en doutez.

Hélas, mes espoirs seront déçus ! Nous partons en direction de Bourbonne, puis notre direction s'infléchit vers Darney. Nous ne faisons aucune mauvaise rencontre au cours de cette dernière journée d'exploitation.

Le 3^{ème} escadron a plus de chance que nous : le lieutenant de Buzonnière capture le Général allemand Von Brodovski (le responsable du massacre d'Oradour sur Glane), qui se plaint auprès de lui des clôtures de fil de fer barbelé qui ont freiné sa fuite à travers champs (Sa voiture a été détruite par l'aviation). Le grand Buzo, imperturbable, lui répond : "mon Général, c'est pour empêcher les vaches de se sauver". Le général allemand aura-t-il compris ?

Notre galop s'arrête à Fouchécourt où l'on nous prie de marquer un arrêt prolongé. Il faut attendre une remise à niveau des réserves en carburant et munitions. Nous apprendrons, plus tard, que cette décision émane du Général Eisenhower. Elle touche quasiment toutes les armées alliées, sauf celle du Maréchal Montgomery qui pourra, ainsi, aller un pont trop loin ! Cette remise en ordre va coûter deux semaines de guerre au ralenti. En ce qui nous concerne, la première semaine se passe dans le cadre bucolique de Fouchécourt et la seconde à Genevreville, à 10 km Ouest de Lure.

Ce sera une période de vacances champêtres. Nous dormons tout notre saoul, nous mangeons à satiété et nous buvons au-delà du raisonnable. L'aspirant, buveur d'eau, parle pour ses anciens camarades, solides amateurs de bons vins.

Cette fausse impression de "fin de guerre" se fonde sur le calme absolu que nous connaissons dans cette belle campagne vosgienne. Chaque jour, votre Grand-Loup se balade dans les bois environnants où il fait des récoltes de girolles et de cèpes à faire crever d'envie tous les "branchés" de mycologie appliquée. Pas de journaux, pas de radio, le temps s'est arrêté !

J'apprendrai, bien des décennies plus tard, qu'à Dompierre (30 km Nord de Fouchécourt), la division du Général Leclerc s'est heurtée à un régiment de chars "panthères". Dans cette même période faussement calme, les Allemands ont réussi à rassembler trois divisions blindées devant Lunéville. Ces divisions, placées sous le commandement de Manteuffel, ont bousculé et fait reculer les troupes américaines sur une profondeur de 20 km (voir annexes jointes). Sans l'intervention de l'aviation américaine cette contre-attaque allemande aurait fait de sérieux dégâts.

Pendant que l'armée Patton et celle de Manteuffel se déchirent allègrement, nous réapprenons le "farniente" à la française. Regroupés en popote d'escadron, nous dégustons la merveilleuse cuisine préparée par notre hôtesse. Le vin est fourni par Philippe de Mérode qui a fait venir une barrique du vin de sa propriété située dans la région de Corton. Mes anciens, grands connaisseurs en la matière, se livrent à un véritable rituel pour le déguster. Les "oh !" Et les "ah !" qui accompagnent cette véritable messe en l'honneur du "Corton" font bien rigoler l'aspirant buveur d'eau.

Le dernier jour de nos vacances vosgiennes, nous recevons enfin le ravitaillement destiné aux réservoirs et aux estomacs. Deveza, le vieux cuisinier du P.C. d'escadron, m'annonce qu'il y a même du gros rouge de l'intendance, mais qu'il faut rendre les nourrices immédiatement.

- "Qu'est-ce qu'on fait, mon Lieutenant, on ne va tout de même pas les rendre pleines ? "

L'aspirant, il s'en fout royalement des problèmes de pinard, du gros rouge de l'intendance en particulier. Cette indifférence à l'endroit du breuvage des Dieux permet à votre Grand-Loup de trouver une solution quasi géniale :

- "Dis-moi un peu, Deveza, il y a de la place dans le tonneau du Prince ? "

Deveza paraît surpris, voire choqué, mais sa réponse est affirmative.

- "Alors, qu'est-ce que tu attends pour transvaser les nourrices dans la barrique du Prince "? Si Coluche avait assisté à cette scène, il aurait pu dire "voilà une décision qu'elle est bonne ! "

Quelques mois plus tard, après avoir vécu séparés, en guerre de position, les officiers de l'escadron se retrouvent autour d'une table, au Tholy. On fait sortir la barrique de "Corton grand cru" et le rituel reprend. Pas de "ah! "de satisfaction, mais quelques "oh !" de désolation. Dans un silence pesant, le Lieutenant de Vaublanc ose une interrogation embarrassante :

- "Dis-moi, Philippe, on dirait que ton vin n'a pas supporté le changement de saison "?

Chacun abonde dans son sens, sauf l'aspirant qui ne se sent pas concerné par ces remarques oiseuses.

Deveza qui assiste bêtement à notre réunion me "casse la baraque" en s'adressant directement au " popotier" :

- "Ce ne serait pas le vin de l'intendance que nous avons mis dans le fût, mon Lieutenant ? "

Je ne vous dis pas la suite, vous pouvez la deviner.

- Iconoclaste ! Attila ! Gengis Khan ! Et d'autres noms d'oiseaux, tellement grossiers, que je n'ose pas vous les répéter.

Aujourd'hui, ayant appris le goût du vin, j'ai vraiment honte de mon initiative barbare.

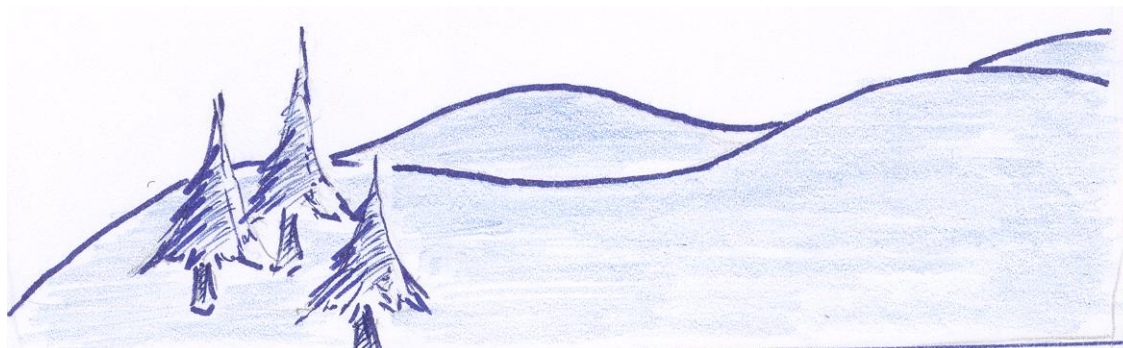
En vérité, mes camarades se sont montrés beaucoup trop indulgents à l'endroit de leur jeune Aspi.

Et voilà comment se sont terminées ces pages de gloire, ouvertes à Cuges les Pins le 20 août 1944.

J'espère que vous n'avez pas pris ma référence à Lassalle au sérieux. Grand-Loup blaguait, bien sûr ! Les Hussards de l'Empire avaient connu des combats d'une autre ampleur, qu'il s'agisse de la durée, de l'espace parcouru ou de la violence des batailles. Comparés aux cavaliers de Lassalle, nous ne sommes que des gamins !

Nous allons passer à la 2^{ème} phase de la campagne de France, sur fond de paysages vosgiens, de pluie, de brouillard et de neige. Les émotions ne manqueront pas, dans cette guerre de position. Mais les récits de Grand-Loup seront moins pétillants.

A cheval sur la ligne bleue des Vosges



Il pleut, il pleut bergère...

Le 30 septembre 1944, nous quittons, à regret, la campagne accueillante et magnifique de Bourbonne les Bains. Je pourrais même dire "campagne idyllique" puisque, aussi bien, nombre de jeunes spahis vont y tisser des liens qui se transformeront en mariages à la fin de la guerre. (Labanhie, etc....) Totalement privés d'informations, nous pensons que nous allons reprendre le sentier de la guerre dans le cadre de notre métier, c'est à dire la poursuite de l'ennemi ... En effet, comment pourrions-nous penser que le verrou allemand de Belfort va résister longtemps aux coups de boutoir de la biffe et des chars du roi Jean (de Lattre de Tassigny)? Nous allons tomber de haut! Qui donc, début octobre 1944, aurait parié sur la capacité des Allemands à se rétablir sur la ligne de la Moselle et du massif vosgien ?

A notre grande surprise, nous ne faisons qu'un saut de puce vers l'Est pour nous installer à Genevreville à proximité de Lure. Il pleut à seau. Il pleut même à Saulx de Vesoul où le régiment est rassemblé au complet, sous un véritable déluge pour une prise d'armes. Fier comme "Bartabac", selon la formule familière de Coluche, j'y reçois ma première croix de guerre. Le sol est tellement détremé qu'il faudra le secours des engins à treuil, (les wreckers), pour sortir nos automitrailleuses enfoncées jusqu'aux moyeux dans la prairie.

Dés le 3 octobre, nous sommes enfin ravitaillés: pleins d'essence, pleins de munitions, remise en état des véhicules. Tout cela semble annoncer une proche reprise du galop vers la plaine d'Alsace. Allons, tant mieux, nous commençons à nous rouiller!

Léonce, qui phosphore en permanence, vient d'avoir une idée géniale : il récupère des tôles d'acier de 5 mm pour fabriquer des toits destinés aux blindés à tourelle ouverte (automitrailleuses, chars-obusiers M.8). Le lancement de cette opération ne déclenche pas l'enthousiasme des foules, c'est vrai. Mais une fois le travail terminé, les équipages sont contraints d'en reconnaître le bien-fondé. Ils sont enfin à l'abri de la pluie et, mieux encore, des éclats d'obus. L'idée fait son chemin; et bientôt c'est tout le régiment qui utilise le système du lieutenant de Gastines. Ce dernier aurait pu faire breveter son invention. Il aurait fait fortune.

Pas triomphal mon retour au bercail !

Comme vous le voyez nous nous préparons activement à reprendre le sentier de la guerre. Aussi ma surprise est-elle totale quand, au soir du 4 octobre 1944, Léonce m'apprend qu'une permission m'est accordée pour aller rapidement embrasser ma famille. Belle émotion après presque deux ans d'absence! Pour profiter pleinement de cette journée, je démarre dès 3 ou 4 heures du matin sur ma jeep "Reims". Barberis, mon conducteur, est du voyage. Nous roulons pleins phares et plein pot sur les arrières de la 7^{ème} armée U. S. et de l'armée Patton. Dans cette nuit d'encre, pas un chat sur la grande route de Remiremont - Epinal - Nancy. Le jour se lève au moment où nous traversons Essey-les-Nancy. Là, je suis pratiquement chez moi. Cette route d'Agincourt-Bouxières, je la connais parfaitement. Durant toutes mes années de lycée, je me la tapais en vélo deux fois par semaine. Nous arrivons au carrefour de Leyr sans avoir rencontré âme qui vive. Dans dix minutes, au plus, je serai à la maison.

Nous grimpons la côte qui suit immédiatement ce croisement et qui permet d'atteindre la grande ligne droite menant au carrefour de Jeandelincourt. C'est alors que nous tombons sur un peloton de chars Sherman. Ceux-ci obstruent complètement la route et c'est heureux pour nous, car nous nous serions retrouvés dans les bras des Boches. Deux G.I., en armes, m'invitent, sans ménagement, à descendre "fissa" de ma jeep. Le chef de peloton américain, maussade, se pointe vers nous et un entretien laborieux s'engage dans un anglais de cuisine. Je crois comprendre le sens général de son message que je vous traduis ainsi:

- La 1^{ère} armée française, il ne connaît pas.
- L'ordre de mission de mon colonel, il préfère ne pas me dire ce que je peux en faire.
- Il estime que nous n'avons rien à foutre dans la première ligne américaine.
- Enfin, il considère mon uniforme et mon matériel comme tout à fait suspect.

Les relations entre le lieutenant U.S. et "Grand- Loup", sont mal barrées! Aussi, dois-je laisser ma jeep et mon conducteur sur place et me rendre sous escorte chez son commandant. J'embarque dans sa propre jeep accompagnée de trois G. I. en armes qui me traitent quasiment comme un prisonnier de guerre. C'est un comble! "Polco" (vieux terme de patois lorrain qui signifie "pour le coup"). Polco", me disais-je, voilà un retour au bercail peu triomphal ! J'avais rêvé mieux.

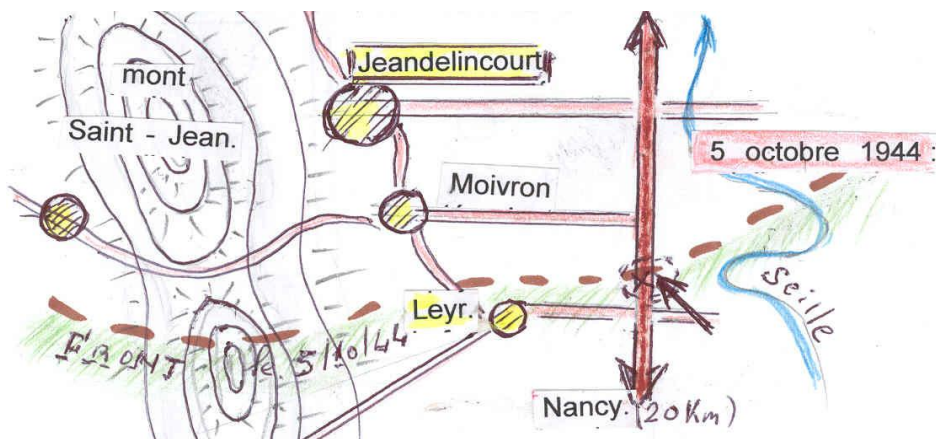
Si la même scène s'était passée au moment de la bataille des Ardennes (les commandos germaniques avaient revêtu les tenues américaines pour tromper nos alliés)...

Les fils de Patton étaient capables de me réserver un très mauvais sort. On nous présente à leur patron, un Major U. S. installé au centre du village. Même discussion laborieuse, même attitude circonspecte, voire hostile.

Tout à coup j'aperçois, à trente mètres au-dessus de l'épaule du major U.S., la boulangerie de Leyr. Je me rappelle alors que le boulanger, monsieur Danzon, est un ami de mon père. Je demande qu'on le fasse venir. Il vient. Il est le bienvenu. Que dis-je, il est un sauveur!

Nous tombons dans les bras de l'un de l'autre pour la plus grande surprise du major. Il veut bien s'excuser, mais il m'invite tout de même à ficher le camp et à retourner vers Nancy.

La jeep me ramène au point de départ au sommet de la côte. Discussion beaucoup plus amicale avec le chef de peloton U. S. Il me prête même ses jumelles.



C'est aussi une minute de vérité pour Grand-Loup; car faire la guerre et subir la guerre sont deux choses bien différentes. Le père Danzon ne m'a pas caché qu'il craint le pire pour les villages de Moivron et Jeandelincourt.

De cet emplacement, on a une vue assez bonne en direction de Moivron et Jeandelincourt, villages dominés par la masse du fameux mont Saint-Jean. Des fumées s'élèvent au-dessus des deux villages et l'on entend le bruit assourdi des explosions. A l'évidence, "ça matraque dur", comme on dit !

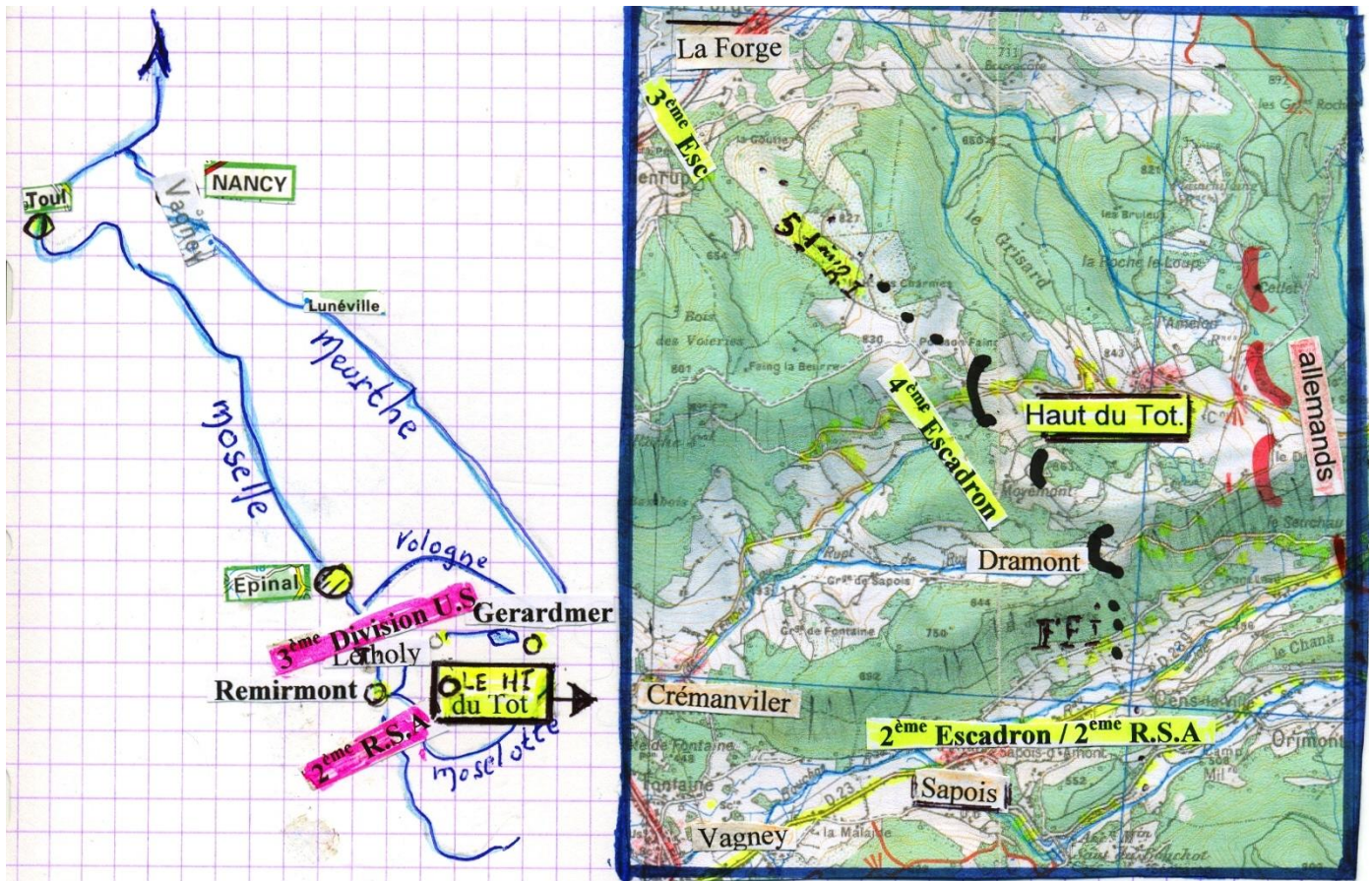
C'est un spectacle assez déprimant quand il s'agit de son propre village! Je n'ai donc plus grand-chose à faire sur place et je prends congé du brave lieutenant américain.

Soixante ans plus tard, exploitant les documents concernant la bataille de Jeandelincourt que m'a envoyés Antoine Brice, mon ami d'enfance, ainsi que la copie du journal de marche de mon ancien chef de peloton, Léonce de Gastines, je découvre une coïncidence étonnante : Ce 5 octobre 1944, je venais d'assister à l'un des plus importants bombardements subis par mon village.

Un peu secoués par ce spectacle, nous reprenons la route de Nancy. Le soir même, je rejoins mon escadron où mes camarades se montrent tout particulièrement amicaux.

Le 9 octobre 1944, départ en direction de Remiremont. On ne parle plus de grande chevauchée dans la plaine d'Alsace!

Après avoir couché au château de Faymont, le 10 octobre, nous traversons Remiremont, ville entièrement occupée par la 3^{ème} division d'infanterie U. S .

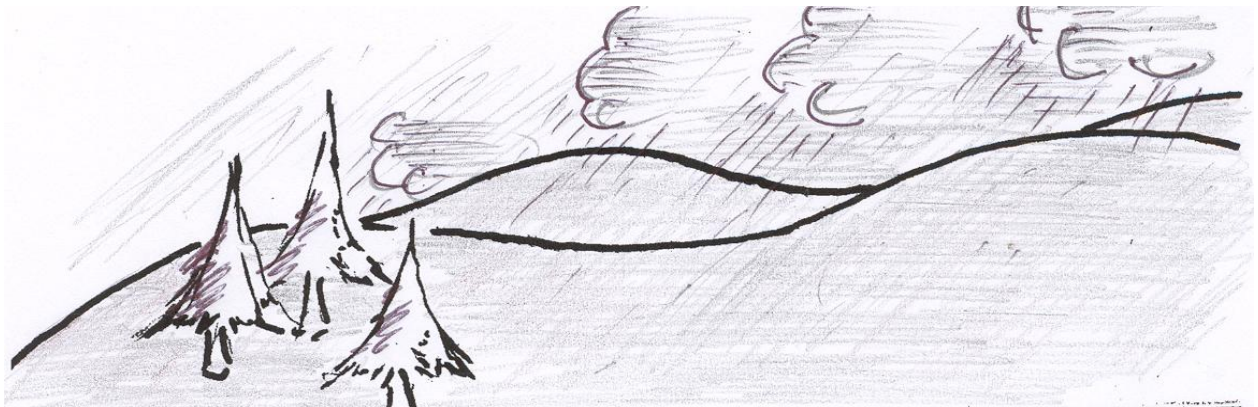


Nous devons relever un de ses régiments, le 7ème R.I. U.S. dans la région de Vagney. Le 2^{ème} Spahis Algériens de Reconnaissance devra assurer la liaison avec l'aile droite américaine où se place, précisément, la 3^{ème} D. I. du général O'Daniell.

Après 48 heures passées à Crémanviller, notre escadron escalade la route du Haut du Tot, route qui, en 1944, ressemble plutôt à un méchant chemin forestier mal entretenu.

Nous avons rêvé de la ligne bleue des Vosges; nous allons être gâtés. Gâtés ? Le mot est un peu faible .Nous allons être "pourris"! par l'humidité ...jusqu'à la moelle ! A l'instar du brave Maréchal Mac Mahon, nous aurions pu dire: "que d'eau, que d'eau! "

La ligne bleue des Vosges vire au gris



La pluie s'est remise à tomber en abondance et avec une constance propre à dissoudre le moral le plus solide. Nous découvrons les militaires "Ricains" échelonnés tout au long du chemin. Ici, deux canons de 57 mm anti-char ancrés ou embourbés sur le bord de la piste. Plus haut, un peloton de tanks-destroyers dont les équipages battent la semelle

sous la pluie battante. Enfin au col de la Croix des Hêtres, la vraie biffe américaine installée dans une ferme ainsi que sur une hauteur qui domine le Haut du Tot. Les G. I., mains dans les poches, sont stoïques sous la pluie. Ces garçons, qui ne se battent pas pour leur sol, paraissent imperturbables sous les injures d'un automne vosgien des plus "dégueu".

– *"Ah bon vous venez nous relever!"* Ils ne manifestent aucune surprise. Qu'ils combattent là où un peu plus à l'Ouest, peu leur chaut. Ils possèdent très peu de renseignements sur l'adversaire. A l'évidence, ils n'en ont rien à cirer. Leur décontraction frise une certaine désinvolture qui se manifeste, entre autres choses, par un abandon pur et simple de certains de leurs matériels. Je bénéficie ainsi d'un sac de couchage dont j'avais grand besoin. Notre peloton récupère une remorque de jeep toute neuve. Nos voisins F. F. I. découvre même une mitrailleuse de 30 mise en place dans un fenestron de la ferme. Ils l'adoptent et nous leur fournissons les munitions. Dans l'armée française, abandonner une arme, c'est tout simplement impensable!

Notre commandant d'escadron place deux pelotons en première ligne, le troisième étant mis en réserve à Crémanviller. Il prévoit une relève tous les deux ou trois jours.

Nos automitrailleuses, devenues inutiles sont descendues en plaine et garées à Crémanviller avec leurs conducteurs. Elles sont déshabillées, à titre provisoire : les mitrailleuses de tourelle et de capot sont démontées et utilisées sur leurs trépieds. Les beaux cavaliers vont se transformer en tristes petits "biffins". Nous n'avions jamais imaginé pareil emploi. Ce n'est pas humiliant, mais ce n'est pas particulièrement drôle. Les F. F. I. (Forces françaises de l'intérieur) et les F. T. P. (*francs tireurs partisans - unités encadrées, généralement, par des communistes*) viennent s'insérer entre nos deux points d'appui.

Le premier jour nous ne savons rigoureusement rien sur la position des forces allemandes. Dès le 13 octobre, nous en saurons davantage. L'Abbé Maxel, le vieux curé du Haut du Tot, et Mademoiselle Perrin passent les lignes et nous apportent des informations toutes fraîches, ô combien précieuses ! Selon eux, les Allemands tiennent le carrefour situé à un kilomètre à l'Est du village où ils ont établi un barrage de mines anti-char. De même les lisières de bois auraient reçu des mines anti-personnel. Ils occupent également la ferme Perrin, lieu-dit Blancfaing.

Ces informations nous permettent de constater qu'un "no-mans' land" assez important nous sépare des forces allemandes.

Celles-ci disposent d'une artillerie abondamment pourvue. Nos informateurs ont même vu un char automoteur venu vadrouiller dans le coin. Ces deux personnes auront pris des risques d'autant plus grands qu'elles n'hésitent pas à retourner au village après nous avoir contactés. Elles reviendront une deuxième fois dans nos lignes, le 24 octobre, pour compléter leurs renseignements. Inutile de vous dire qu'elles ont mérité toute notre admiration et notre gratitude. (*Je crois me rappeler que le Colonel Lecoq leur a décerné une citation bien méritée*).

Au poste de Dramont, servi par une mauvaise piste forestière uniquement accessible aux jeeps, nos positions sont installées en lisière d'un bois de sapins. Transformés en vrais biffins nous creusons des trous individuels (quelle honte pour des cavaliers!) Evidemment, la pluie, incessante, remplit les trous que nous avons eu tant de peine à réaliser à la pioche. Comme les marins, nous écopons avec nos casques ... Quelle horreur! La "grogne" de nos gars, je ne vous dis pas. Pour comble de bonheur, nos charmants voisins germaniques pratiquent un harcèlement au mortier lourd et au 88 mm dont les obus éclatent vicieusement dans les branches des sapins.

Toujours inventif, Léonce fait transporter des rondins sur nos jeeps. Placés au-dessus des trous individuels et recouverts de terre, les fameux rondins de Léonce nous mettent à l'abri de la pluie et des éclats d'obus.

Depuis Dramont, nous pouvons voir tout ce qui se passe dans la vallée de Rochesson. A nos pieds, nous observons les patrouilles des "verts de gris" et nous suivons même l'évolution d'un char allemand venu rôder dans le secteur. Dès les premières journées, je fais connaissance avec nos sympathiques voisins F. F. I. Ils appartiennent au 3^{ème} régiment de dragons formés avec une partie du Corps Franc Pommiés. Peu vêtus, mal équipés, disposant d'un armement hétéroclite, ils acceptent leur mauvais sort avec beaucoup de philosophie. A notre gauche, c'est une unité de F. T. P. qui occupe le piton côté 862. La troupe fait preuve d'une bonne volonté évidente, mais leur encadrement manque complètement de métier. Chaque nuit, ils se croient attaqués par les Allemands. D'où une débauche de fusillades parfaitement inutiles. Une belle nuit, ils ont même fui devant une attaque imaginaire des allemands équipés de lampes électriques! Le lieutenant de Mérode a dû faire preuve d'autorité pour qu'ils remontent à leur position.

Le 27 octobre, Léonce décide d'économiser le personnel; et il fait tenir la position de 1^{ère} ligne par un demi-peloton. C'est Guy Caniot qui, le 29 octobre, vient me relever. Cette précision peut vous surprendre. Je ne la dois pas à ma mémoire, mais à la persévérance de Léonce qui a pris le temps, chaque soir, de tenir à jour son journal de marche personnel.

Le 29 octobre au soir, Léonce m'informe que le Colonel Lecoq m'accorde 24 heures pour faire un saut jusqu'à Jeandelincourt qu'il croit libéré. Je ne me le fais pas dire deux fois. A 3 heures du matin, je saute dans ma jeep et je reprends la route de Nancy. Cette fois tout se passe le mieux du monde et j'entre dans Jeandelincourt à la fin de la nuit.

Un G. I. en arme m'arrête devant le bistrot du village à 80 mètres de chez moi. On appelle un gradé. Discussion. J'envoie chercher Clément Curt, le propriétaire du café qui est notre voisin et ami. Tout rentre dans l'ordre. Il m'annonce que tous les habitants du quartier couchent dans sa cave, laquelle occupe un ancien abri bétonné de 14/18. (Pendant la première guerre, Jeandelincourt est resté sur la ligne de front durant quatre ans). La cave est équipée de châlits doubles. Elle est plongée dans l'obscurité. Au léger ronflement caractéristique de mon père, je sais immédiatement où il est. Je pose la main sur sa poitrine et il me reconnaît immédiatement. Grandes eaux! L'émotion gagne tous les occupants de la cave. C'est la folie. Tous veulent m'embrasser et je le fais bien volontiers. J'apprends immédiatement comment la foudre de l'artillerie américaine est tombée sur ma maison, le fameux 5 octobre 1944.



Le bilan est lourd:

- Ma jeune belle-sœur a été tuée,
- Ma mère, amputée d'un bras, a été évacuée vers Saint Avold dans les arrières allemands. Aucune nouvelle d'elle, évidemment.
- Ma grand-mère blessée aux deux bras a été évacuée sur l'hôpital central de Nancy.

Seul, mon père s'est sorti indemne de cette aventure.

Nous quittons la cave-abri pour remonter vers la maison. Le jour s'est levé. Je découvre un village complètement en ruines. Ces photos que m'a adressées Antoine Brice vous montrent l'étendue du désastre.

Mon père me raconte cette journée du 5 octobre 1944 : comment il a dû servir d'assistant au chirurgien allemand pour l'aider à amputer ma mère, sans anesthésie; comment un destin funeste s'est acharné sur ma petite belle-sœur, comment ma grand-mère etc., etc.

Il est intarissable. C'est bien normal. Arrivent mes oncles et tantes Nicolas, les voisins et amis qui, tous, veulent me parler. Mais le temps m'est compté puisque j'ai promis d'être revenu à Vagney pour 20 heures. Après un déjeuner sur le pouce, l'heure du départ est déjà arrivée.

Mon père court d'une pièce à l'autre. Il revient avec un jambon entier. Hop ! Dans la jeep. Des boîtes de conserve familiales en pagaïe. Hop ! Dans la jeep. Il démonte les tuyaux de fourneaux où il a caché ses bouteilles de mirabelle pour les soustraire à l'avidité des "Frisés". Les bouteilles descendent de chaque tuyau comme des obus dans un tube de mortier. Hop ! Dans la jeep. Il veut à tout prix me donner des chandails et des chaussettes de laine. Inutile de lutter avec lui. Et hop ! Dans la jeep ! Le départ est encore arrosé de larmes. Mon père est un grand sentimental.

I



Quelques gestes d'au revoir et nous faisons voile vers l'hôpital central de Nancy. Ma grand-mère est installée dans une salle commune. Trompée par l'uniforme U. S, elle ne me reconnaît pas immédiatement. Pour la première fois de ma vie, je vois quelques larmes couler sur ses rides de vieille paysanne lorraine. Marie Lamblin est une grande silencieuse; tout le monde le sait, mais aujourd'hui, elle parle. Elle parle même abondamment. L'émotion est contagieuse et toutes ses compagnes de chambre demandent à être embrassées par son petit-fils, soldat dans la 1^{ère} armée française. Grand-Loup s'exécute volontiers et, pourtant, toutes sont d'un âge canonique. Certaines sont même légèrement moustachues. (Ce sont "les fameuses tantes qui piquent", chères à Desproges). Pendant ce temps là, les aiguilles ont tourné et nous devons reprendre la route.

A 20 h 30, ma jeep s'arrête devant la ferme P. C. (l'heure est précisée à l'encre rouge dans le journal de marche de mon ami, Léonce de Gastines).

Après un bref rapport, je retourne à ma jeep. Je souhaite faire goûter à mes compagnons le jambon de Jeandelaincourt. Le cher Barberis a laissé la jeep sans surveillance pendant quelques minutes: le jambon s'est envolé ainsi qu'une bonne moitié des bouteilles de gnole.

Ah les vaches! Les bandits! Les vauriens! Les pirates! C'est un coup de nos chers voisins, les F.F.I. du 51^{ème} R.I. Le lieutenant de Vaublanc, fine gueule devant l'éternel, est absolument désolé. Toutefois il a des choses très sérieuses à régler car il a reçu une mission offensive pour le lendemain 31 octobre. Eh bien, heureusement que j'ai scrupuleusement respecté les directives du patron: retour à 20 heures! Pour l'instant, j'écoute les ordres.

Le Haut du Tot : petit village ... grands sacrifices

A une heure du matin les trois chefs de peloton sont réunis au P. C. de l'escadron pour connaître la mission:

- Objectif: le carrefour 1 Kilomètre Est du Haut du Tot.
- Le peloton de Mérode, déjà installé au col de la Croix des Hêtres, assurera l'appui et le recueil de ceux qui partent au contact.
- Le peloton de Gastines occupera les lisières Est du village.
- Le peloton Caniot débordera sur la gauche et se portera sur le carrefour de
Blancfaing

Si tout se passe bien il progressera ensuite vers la Sôtière.
Départ 7 heures.

Les ordres sont donnés, dans chaque peloton, pour faire remettre en place les mitrailleuses de tourelle et de capot, après avoir fait monter nos blindés jusqu'à la ferme de Lémont.

La première phase de l'opération se déroule comme à la manœuvre. Le village n'est pas occupé par l'ennemi et nos blindés vont s'emboîser contre les dernières maisons du village. Le peloton Caniot déboîte derrière nous et progresse à notre gauche en utilisant un sentier qui n'est même pas un vrai chemin.

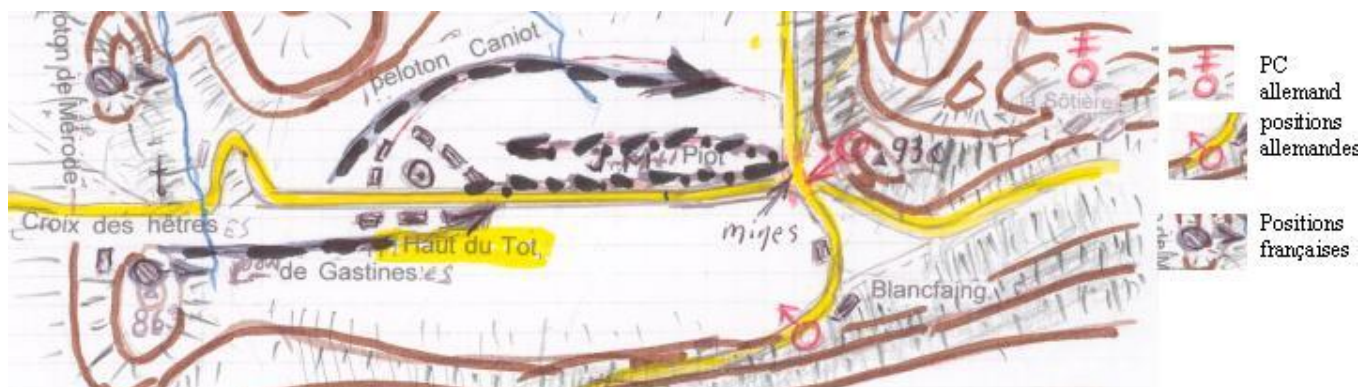
A 9 heures du matin, Guy Caniot annonce qu'il tient le carrefour de Blancfaing. En fait, il ne le tient pas vraiment, au sens tactique du terme... Sa voiture de pointe, celle de Labanhie, n'a pas encore de vue directe sur ce carrefour situé à plus de 250 mètres de sa position. Méprise, hélas, fréquente en opération.

Léonce de Gastines, pensant en toute bonne foi que le carrefour est occupé, me demande de faire une liaison, à pied, avec le peloton Caniot et, surtout, de vérifier l'état de la route entre nos deux pelotons (barrages de mines éventuels).

Puisque je serai protégé par nos blindés sur le premier kilomètre, par ceux de Caniot dans la deuxième partie du parcours, il estime qu'un homme pour me protéger devrait suffire. C'est peut-être un peu tangent. Michel Piot, qui assiste à notre discussion, se porte volontaire pour m'accompagner.

Nous utilisons le fossé gauche de la route en nous arrêtant à tous les points suspects de la chaussée pour les vérifier.

Bientôt des coups de feu nous accompagnent qui ne nous paraissent pas destinés. Les claquements semblent assez caractéristiques des projectiles qui passent assez largement au-dessus de la tête. Le début de la mission, effectué sous la surveillance directe de nos automitrailleuses, est assez facile.



Par ailleurs, j'ai une totale confiance en Michel Piot qui assure ma progression. Je sais qu'il a les nerfs solides d'un vieux briscard.

Bientôt nous sortons du champ visuel de notre peloton mais nous ne voyons pas encore les A. M. du peloton Caniot qui, pourtant, devraient se situer à notre gauche et en avant de nous. Par contre, nous nous approchons très près de la hauteur boisée qui domine le carrefour. Si cette lisière est occupée, comme l'a dit mademoiselle Perrin, alors les "chleuhs" peuvent nous examiner à loisir. Nous sommes à leurs pieds. Michel et moi, nous nous sentons franchement mal à l'aise.

Quand nous arrivons à quelques 50 mètres du carrefour, je grimpe sur la bordure du talus, mais je ne vois toujours pas nos amis.

J'hésite entre deux solutions : abandonner la phase finale de la reconnaissance de la chaussée et rejoindre le peloton Caniot à travers les fougères ou continuer, comme prévu, jusqu'au croisement. Bêtement, je choisis la deuxième solution.

Arrivé à quelques 5 ou 6 mètres de cet endroit fatal, je donne un coup d'œil sur la chaussée du carrefour et je ne vois pas encore le fichu barrage de mines. Par contre, la fameuse lisière tenue par les Allemands est là qui me domine et me fiche une sainte peur.

Pris d'une soudaine et curieuse intuition, je quitte mon fossé et d'un bond je m'aplati dans les fougères. Une fusillade éclate dans le même temps. Le nez dans les épineux, mort de trouille, je n'ose plus bouger. Les boches tirent encore quelques salves, au jugé, dans les broussailles qui m'entourent. Ils sont nécessairement à proximité immédiate. Je sais maintenant ce que ressent un lapin cerné par les chasseurs. Franchement je n'ose plus bouger et je ne sais pas tellement quoi faire pour décrocher.

Coup de pot, Guy Caniot demande aux artilleurs d'effectuer un tir sur les lisières dominant le carrefour, c'est à dire carrément sur nous. Je profite de ce déluge d'explosions des obus de 105mm français pour repartir vers l'arrière en rampant.

Arrivé à la hauteur de Piot, je l'appelle et je le siffle. Pas de réponse.

Je saurai quelques jours plus tard qu'il a été tué par un minuscule éclat de grenade à fusil ou par un éclat de nos propres obus de 105. C'est quasiment un ami qui disparaît dans cette aventure.

Je continue à ramper vers nos lignes et j'ai déjà parcouru près de 200 mètres lorsque je vois arriver une patrouille à pied du peloton Caniot. C'est alors que commencent à tomber les premiers obus de 88 mm de l'artillerie allemande.

Un coup malheureux prend de plein fouet l'automitrailleuse de Labanhie. Bilan: deux blessés et le blindé quasiment hors d'usage.

Une patrouille à pied est envoyée pour retrouver Michel Piot. Elle reviendra sans lui. A mon sens, elle n'est pas allée assez loin pour approcher du carrefour. Je me reprocherai toujours de ne pas en avoir pris le commandement, puisque j'étais le seul à connaître son dernier emplacement.

A 16 heures, l'escadron reçoit l'ordre de se replier et de reprendre ses positions à Dramont et à la Croix des Hêtres. Cette reconnaissance en force prépare, en réalité, une attaque beaucoup plus musclée qui vise à établir une ligne de front plus profonde vers l'Est, mettant ainsi la route de Remiremont à Gérardmer hors de portée de l'artillerie allemande.

Au cours des deux journées suivantes nous notons une recrudescence de l'activité des artilleurs teutons; en effet, nos positions sont harcelées plus vigoureusement que jamais.

Journée noire pour les parachutistes.

Le 2 Novembre dans l'après-midi, Gastines m'annonce qu'une importante attaque d'infanterie est prévue sur le Haut du Tot pour le lendemain. Selon lui, un certain nombre d'entre nous devraient servir de guides pour la mise en place des unités d'attaque.

En fin d'après-midi, nous voyons arriver les premiers éléments parachutistes qui vont être engagés dans cette affaire.

Je m'adresse à un jeune aspirant qui commande l'une des sections:

- *Est-ce vous que je dois vous guider demain matin ?*
- *Heissat, qu'est-ce que tu fous là, grand couillon !*

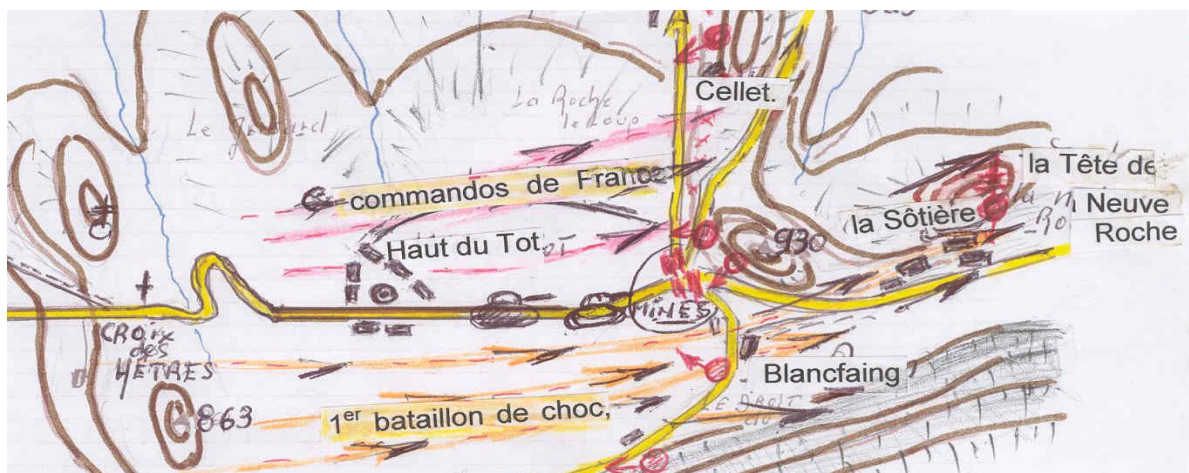
C'est l'aspirant Roche qui vient de me répondre. Abrasso à la mexicaine, effusions, rires interminables, etc.... Comment n'ai-je pas reconnu Roche? Un ancien de Miranda et, de plus, un de mes voisins de lit à Cherchell. C'est un joyeux luron et, bien sûr, nous ne fermerons pas l'œil de la nuit. En tous cas, il est résolument affirmatif: ce n'est pas lui que je guiderai demain. Dès 4H00 du matin, il met sa section en place dans la colonne de marche de sa compagnie et il disparaît dans l'obscurité. Toute la nuit ses hommes ont ri, chanté, sans se soucier du danger qu'ils vont affronter dans les heures suivantes. De sacrés gaillards, ces parachutistes du 1^{er} Choc; c'est bien vrai! On peut les admirer sans aucune réserve.

Vers 6 heures du matin, mon patron, Léonce, est convoqué au P.C. de notre escadron. Je reste seul dans la ferme de la Croix des hêtres, tout surpris de n'être pas invité à "coraquer", comme prévu, l'un des éléments d'attaque.

A 7 H 50, l'artillerie française commence à se déchaîner et effectue ses tirs sur les hauteurs boisées qui dominent le fameux carrefour de Blancfaing.

A 8 heures, le tir de notre artillerie s'arrête un peu trop tôt et il est remplacé par celui de nos adversaires. Je monte au point d'observation situé au Nord de la Croix des hêtres et, puisque je suis réduit au rôle de spectateur, j'examine aux jumelles le déroulement de l'opération. Dans les traînées du brouillard qui ne paraît pas décidé à se lever, j'aperçois, par éclipse, les colonnes des Commandos de France progressant dans les fougères à gauche de la route. Ils marchent, encadrés par les obus allemands. Comme on imagine les hommes de la garde napoléonienne, ils marchent sous la mitraille sans ralentir ni accélérer. Admirables! J'aurais très bien pu les y conduire de nuit, sans prendre aucun risque. Ils seraient arrivés sur l'objectif sans aucune perte.

Le 1^{er} bataillon de choc, à qui est affecté la partie droite de la route, reste invisible depuis mon point d'observation.



Quant à l'escadron de Sherman prévu pour appuyer les parachutistes, il est en retard d'un siècle. Il fallait être cinglé ou ignorant pour imposer aux chars une mise en place nocturne, "Phares éteints", par un chemin de montagne transformé en fondrières. Même en plein jour, ce chemin était déjà difficilement accessible aux blindés.

L'escadron de chars fonce droit sur la route qui mène à Blancaing, c'est à dire bille en tête vers le barrage de mines anti-char. Aucun peloton n'utilise le chemin de débordement emprunté par le peloton Caniot. Aucun char ne déboite en tout-terrain avant d'arriver au carrefour! C'est fou! A quoi auront servi nos renseignements? Pourquoi cet escadron n'est-il pas guidé par l'un de nos officiers, comme le pensait Léonce de Gastines?

Résultats des courses, les trois chars de tête sautent sur les mines et déchenillent. Les fantassins abordent donc les lisières des bois sans l'appui des chars ... Ils vont le payer cher. Trop cher !

En fin d'après-midi, nous prenons connaissance des résultats de cette attaque conçue, organisée et commandée par le Colonel Gambiez (appelé "Nimbus" par ses hommes.) Le bataillon de choc a réussi à prendre les bâtiments de la Sôtière et la Tête de la Neuve Roche.

Les Commandos de France, avec de lourdes pertes, ont pu s'emparer des fermes de Cellet.

Les chars légers de notre régiment, épaulés par les F. F. I. ont réussi à descendre le chemin du Tholy, jusqu'aux abords de Blancaing où ils ont été arrêtés par la densité des mines et pièges installés par les sapeurs allemands.

Au total, la conquête territoriale est fort modeste et le prix payé bien lourd : une soixantaine de parachutistes tués, 170 blessés, 3 chars et une A.M. à la casse.

Les résultats n'ont pas été à la mesure des espérances de nos grands chefs. Aussi, le Général de Lattre va-t-il porter tous ses efforts et toutes ses réserves sur la région de Belfort.

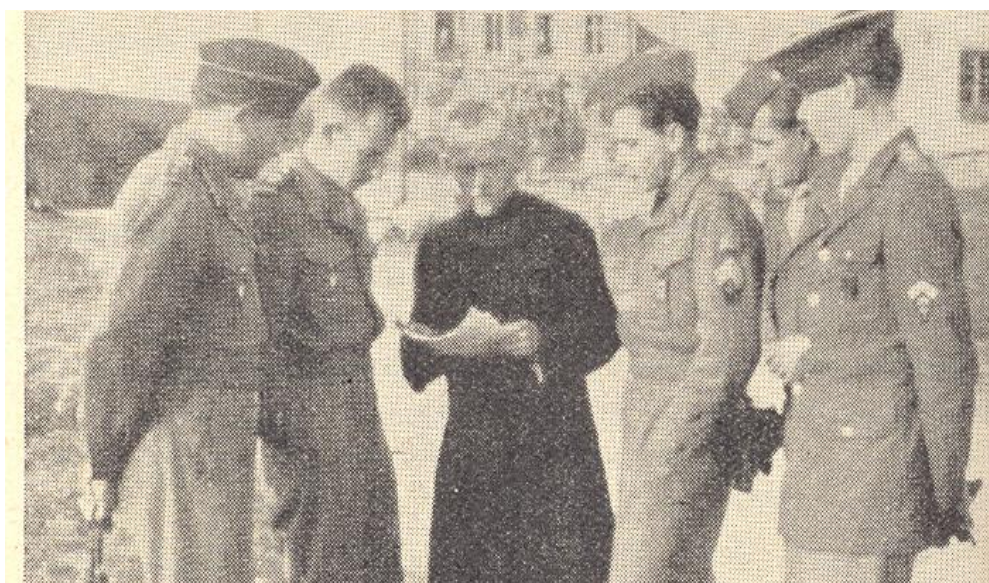
Dans son excellent bouquin "Le bataillon de choc des Vosges à l'Allemagne", notre ami Raymond Muelle se montre très sévère sur la manière dont cette offensive a été

menée... En effet, ce terrain de montagne, drainé par un chemin d'accès défoncé se prêtait fort mal à la mise en place nocturne des chars, tous feux éteints.

Le Colonel Gambiez qui disposait d'une brigade de "choc", unité d'une qualité exceptionnelle, pouvait utiliser la tactique chère aux parachutistes: L'infiltration nocturne et silencieuse de ses hommes. Ils avaient été fort bien préparés à ce type d'action.

Cette solution avait été proposée par son adjoint, Toto Lefort, un remarquable homme de guerre. Ce bataillon de choc avait su le faire en Corse. Mieux encore, les Commandos d'Afrique du père Bouvet ont pris, sans aucune perte, le fort de Salbert, à Belfort, grâce à une infiltration, colonne par un, de 10 kilomètres en pleine nuit. Un magnifique exploit ! ...

Par dessus tout, Nimbus a commis une faute capitale en ne prenant pas contact avec ceux qui tenaient ce front depuis 5 semaines. Cette prise de contact préalable à une attaque constitue une règle absolue que tous les officiers ont apprise dès l'école.



Le fameux abbé Maxel au Haut du Tot. A sa droite, Grand-Loup.

La ligne bleue des Vosges vire au blanc



Le 7 Novembre 1944, les premiers flocons de neige apparaissent, mélangés à la pluie. Nous avons reçu l'ordre de redescendre à Crémanviller avec armes et bagages. Le chemin, labouré par les chenilles des Sherman, ressemble étrangement au lit d'un ruisseau. Les automitrailleuses et tous les véhicules à roues s'enlisent les uns après les autres. Nous devons élinguer et les tirer à la ficelle. Nous y consacrons l'après-midi toute entière et le répertoire des jurons militaires en sort magnifiquement enrichi. A peine arrivés à Crémanviller, nous apprenons qu'il faut continuer jusqu'à Julienrupt où nous allons relever l'escadron de Baulny. Pour comble de bonheur, nous laisserons une fois de plus nos blindés à l'arrière pour jouer aux petits fantassins. Nous nous enfonçons dans la nuit, sur des petits chemins qui devraient nous mener à des fermes présentant des vues sur les lisières Ouest du Tholy. La pluie n'a pas cessé une minute. Elle est glaciale. Le jeune spahi désigné pour nous servir de guide dans cette mise en place s'est lassé de nous attendre sous ce déluge polaire. Il s'est réfugié dans une étable et il ne nous a pas vu passer. Cet âne bâté a reçu une belle engueulade de son chef de peloton. Grâce à ce corniaud, nous allons errer jusqu'à 2 heures du matin avant de trouver notre nouveau point d'appui.



Deux jours plus tard, nous devons remplacer le peloton Caniot dans une ferme en ruines battue par l'artillerie allemande. Les feux sont interdits dans cette baraque car nous sommes maintenant en vue directe des observateurs allemands. Cette maison des courants d'air, nos prédécesseurs l'ont baptisé "la maison des dernières cartouches". Nous apprécions cette appellation assez savoureuse et, aujourd'hui encore, nous en blaguons bien volontiers. Nous y trouvons deux fantassins américains qui seront nos compagnons permanents. Ils disposent d'un téléphone de campagne qui permet d'être en liaison avec leur commandant de compagnie. Cette compagnie occupe plusieurs fermes à notre voisinage, mais nous ne verrons jamais leurs hommes sortir des bâtiments. Les deux téléphonistes "ricains", très décontractés, paraissent insensibles aux explosions des obus de mortier et de l'artillerie

adverse. Pas gênants pour deux sous, ils tapent le carton à longueur de temps. Nos gus, dès lors qu'ils ne sont pas de garde à la mitrailleuse, procèdent par imitation. La " maison des dernières cartouches" est transformée en tripot de Macao ("l'enfer du jeu"). Le 9 Novembre 1944, la neige commence à tomber en abondance. Nous la garderons jusqu'en Février 1945. A tout prendre, nous préférons la neige à la pluie. Oui, mais on se gèle les pieds car les chaussures américaines, élégantes d'aspect, sont loin d'être imperméables. L'un de nos Pieds Noirs trouve une solution géniale! Il utilise les boîtes de ration "U" à la place des snow-boots que l'intendance a oublié de nous fournir. Ces boîtes en carton paraffiné, remplies de foin offrent un confort relatif. Si nos grands chefs voyaient le spectacle de leurs beaux cavaliers ainsi chaussés, ils seraient affolés. Quant au "Roi Jean", tellement soucieux de l'élégance vestimentaire, il tomberait raide-mort!!! Ajoutez à cela que nous avons sorti le "Serge Lifar", caleçon long en laine de l'armée U.S, ce qui ne nous donne pas des allures de jeunes premiers... La neige offre l'avantage de proposer un paysage d'hiver superbe. Le 13 Novembre, dans la soirée, l'homme de garde à la mitrailleuse me fait appeler:



- Mon lieutenant, y s'passe des choses !

Il me montre l'embrasure de la fenêtre. Je n'ai pas alors besoin de commentaires : des feux s'allument aux lisières du Tholy. Il suffit que je reporte ici ce que j'ai écrit sur mon journal de marche en cette nuit de folie.

"C'est à la fois horrible et fantastique. Les flammes dévorent les fermes à nos pieds. De temps à autre, des toits s'effondrent et aussitôt, des flammes s'élèvent dans un ciel d'enfer, etc..."

Protégés par les champs de mines qu'ils ont établis aux lisières du village du Tholy, les Allemands peuvent ainsi pratiquer la politique de la "Terre brûlée" pendant toute la nuit.

Les ordres féroces du général Wiese ont été appliqués à la lettre : la ville de Gérardmer est ainsi détruite aux trois quart ainsi que Saint-Dié. Ces deux agglomérations mériteront bientôt l'appellation de villes-martyres.

Appliquée à lettre, également, la directive concernant les mines. Ils en mettent partout, partout, partout ...Ayant reçu une instruction théorique insuffisante et une formation pratique quasiment nulle sur ces armes redoutables, les opérations de déminage me fichent une trouille intense. Par contre, nos adversaires semblent jongler avec ces engins et ils font preuve d'une imagination débordante, parfois démoniaque : cadavres d'hommes et d'animaux piégés, fils à traction ou à relaxation, et mille autres inventions aussi vicieuses les unes que les autres.

Tous les villages et villes de cette région connaîtront le même sort et la population vosgienne va vivre ces mois d'hiver dans une grande détresse.

Mardi 14 Novembre 1944: Tout arrive, même la relève et nous sommes mis au repos pendant 48 heures à Remiremont avant d'être placés en réserve d'action au village du Tholy.

Nous sommes remplacés par l'escadron du capitaine Ronot qui va exploiter très habilement le reflux des forces allemandes avant d'avoir l'honneur et la joie de libérer Gérardmer le 20 Novembre 1944.

Nous allons faire un séjour d'une dizaine de jours dans le village du Tholy, enfin libéré. Libéré mais en grande partie détruit et, surtout, pas encore déminé. Mon ami Guy Caniot a rapporté, avec sa verve habituelle, les incidents qui ont marqué notre séjour dans la

capitale du fromage vosgien. Sans vergogne, je "pompe" dans ses mémoires les extraits suivants :

"Et maintenant, il s'agit d'éviter de sauter bêtement sur les mines. Je recommande à chacun de ne pas sortir des chemins reconnus et d'éviter d'aller se promener du côté de la fromagerie dont les abords sont farcis de ces dangereux engins.

Les civils, revenus dans leurs ruines, essayent de récupérer tout ce que l'artillerie et l'incendie ont pu épargner ... Et la série des accidents commence :

- Dans l'après midi du 25 novembre un civil saute sur une mine aux abords de la route. Au risque d'être eux-mêmes victimes de la malice teutone, Labanhie et Albert vont chercher l'homme dans le champ. Il est grièvement blessé à la jambe. L'intervention rapide du médecin Ould-Aoudia lui permet de s'en tirer.

- Le 28 novembre, le spahi Ben Alima du peloton de Mérode, est tué par une mine anti-personnel.

- Le lendemain, dans les mêmes conditions, une villageoise pose le pied sur l'un de ces maudits engins. Courageusement, Labanhie et Vidal vont rechercher la blessée. Alors que Labanhie lui prodigue les premiers soins, elle reprend totalement ses esprits. S'apercevant, alors, que son sac à main est resté au milieu du champ de mines, avec une belle inconscience, elle prie nos amis d'aller lui rechercher. Pensant que ce sac pourrait contenir une grosse somme, Labanhie demande.

- Qu'avez-vous dans votre sac ?

- 53 francs. répond-elle.

-Bon, dit Labanhie, je vous donne 53 francs, mais je n'irai pas récupérer votre sac !

Deux civils sont encore tués par les mines près de la fromagerie ... Etc..."

Tels sont les textes tirés des mémoires de Guy Caniot, pour vous rapporter l'ambiance de ces journées difficiles dans un village martyr.

Pendant ce séjour au Tholy, nous apprenons, avec joie, la prise de Strasbourg par le Général Leclerc et de Mulhouse par le général du Vigier. Avec joie, certes, mais aussi avec une pointe de jalousie. Cette fois, notre régiment n'est pas placé au point le plus spectaculaire du combat.

Léonce brûle de connaître Gérardmer. Nous faisons donc le tour, en curieux, de ce qui reste de cette pauvre ville incendiée par les Allemands. Le spectacle est affligeant. Soudain, la voix de Léonce s'élève, impérative:

-Heissat, arrêtez-vous !

Je me demande bien ce qui se passe. Nous sommes dans un quartier en ruines. A mon sens, il n'y a rien à voir. Pourtant, Gastines paraît examiner le ciel. Qu'est-ce qu'il a pu trouver ? Avec lui, je m'attends toujours au pire et je ne suis jamais déçu. Il me désigne du doigt les tuyaux de chauffage central qui pendent d'un mur calciné.

- Heissat, voilà ce qu'il nous faut !

Dieux du ciel, que veut-il faire avec ce bidule ?

- Avec ce tuyau que je vais démonter, je vais fabriquer une douche pour le peloton !

Et ce qu'il dit, il le fait. Il démontera les tuyaux, il les chauffera chez le forgeron du village, il les courbera en une magnifique spirale dans laquelle il va faire passer l'eau. Avec lui, rien n'est impossible!

Les douches portatives du peloton sont installées au-dessus des "gogues", au fond du jardin. Deux spahis sont chargés d'entretenir un feu de bois qui va chauffer l'eau. Le lendemain matin, la grande opération "hygiène de peloton" est lancée.

Le peloton est aligné, colonne par un, devant la porte de la cabane. La neige tombe en abondance mais qu'importe! Léonce a probablement lu le bouquin du père Lyautey "le rôle social de l'officier". Il reste inflexible.

Très centurion de la haute époque, il passe le premier sous la douche brûlante. Quelques minutes plus tard c'est l'aspirant qui en sort vivant, mais transformé en homard à l'américaine.

La température de l'eau commence à être tout à fait convenable pour la tranche hiérarchique des sous-officiers et des brigadiers chefs. Pour les brigadiers, elle est déjà tiédasse.

Quand arrive le tour de la troupe, l'eau est franchement froide. Inutile de vous dire que les commentaires concernant cette douche "volontaire et obligatoire" ne sont pas nécessairement laudatifs.

Plus tard dans nos réunions d'anciens combattants, nous rions franchement en évoquant cette journée héroïque des grandes eaux de Léonce de Gastines.

Le 3 décembre 1944, le 4^{ème} escadron quitte définitivement Le Tholy. A Xonrupt, nous franchissons un barrage de mines anti-char entre les tresses blanches disposées par les sapeurs.

Nous sommes doublés par l'escadron de Baulny à qui est attribuée la route de la Schlucht où il va connaître bien des difficultés et consentir des pertes importantes.

Notre escadron reçoit la mission, plus modeste, de progresser sur la route du Valtin et du Rudlin.

C'est le peloton commandé par Philippe de Mérode qui passe en tête, précédé par une escouade de sapeurs-démineurs.



La neige est tombée en abondance et le paysage est féérique. Féérique mais bougrement dangereux car les sapeurs allemands ont placé des mines un peu partout. Nos cousins germains n'ont pas mégoté. Un champ de mines à quatre rangées a été placé à la lisière des bois tandis que des barrages de mines anti-char coupent la route, tous les deux ou trois cents mètres.

La neige, qui atteint trente à quarante centimètres d'épaisseur a recouvert tout cet appareil de défense germanique, le rendant indétectable à la vue.

Pour couronner le tout, ces braves fridolins ont coupé les arbres qui bordent la route. Les abattis ainsi créés sont farcis de "schuh-mines" collées aux branches par la neige gelée.

Ces charmantes petites choses vous enlèvent une jambe comme on enlève une patte à une mouche. Ce sont les cadeaux de Noël du bon génie allemand. Ils nous ont gâtés!

Nous sommes bientôt rejoints par un groupe de F. F. I. du 3^{ème} Dragons. Ces jeunes gens voudraient récupérer le corps d'un de leurs camarades qui, la veille, a sauté sur mine, à cinquante mètres au-dessus de nous.

Nous leur conseillons d'attendre l'intervention des démineurs du Génie. Ils s'entêtent, ces malheureux garçons. L'amitié l'emporte sur la raison et ils progressent imprudemment dans la neige épaisse.

Nous les suivons des yeux avec inquiétude, car nous nous attendons au drame. Boum ! Une grande explosion les couche à terre. Deux d'entre eux sont grièvement blessés aux jambes. Nous sommes condamnés à aller les récupérer en utilisant leurs propres traces. Nous les évacuons en jeep vers Gérardmer.

Ils appartiennent au groupe d'escadrons à pied du Commandant de Ségonzac. Cette brillante unité, évitant les routes et les chemins, a réussi à explorer le terrain jusqu'aux abords du Valtin. Très bel exploit! Là, ils sont tombés sur une défense allemande qui leur a tué un officier et blessé quelques hommes.

Cette résistance de nos adversaires du Valtin va nous empoisonner la vie jusqu'à la fin du mois de Décembre, pour le malheur des habitants qui se croiront abandonnés de l'armée française.

En ce qui nous concerne, à 17 heures, nous n'avons pas encore atteint le col de Sourceneux. La nuit va tomber, mais il faut rester sur place car les Allemands sont bien capables de profiter de l'obscurité pour revenir sur place en vue de piéger les parties de route déjà déblayées. Ils l'ont déjà fait et ils le referont encore. La température va rapidement descendre jusqu'à moins 15° et la perspective de passer la nuit dans la neige ne rend pas euphorique.

Philippe de Mérode, grand et généreux, affirme qu'il peut passer la nuit sur place avec son seul peloton. Il invite les autres à aller se réchauffer à Xonrupt ou à Gérardmer. Nous ne faisons rien pour contrarier le Prince et nous faisons demi-tour sans nous faire prier.

Notre peloton passe la nuit dans une maison où sont déjà regroupées quatre ou cinq familles. Dans leur grande détresse, les Vosgiens gardent le cœur large. Ils se serrent encore pour nous faire un peu de place. Nichés les uns contre les autres comme des petits chiens, nous nous endormons vite sur des planchers accueillants.

Le lendemain à l'aube, nous retrouvons Philippe de Mérode et ses hommes. Ils sont bleus de froid et c'est tout juste s'ils peuvent parler. Nos plaisanteries troupières du petit matin ne leur arrachent pas un sourire. Il fait -20° et, si vous mettez la main sur le blindage, elle reste collée sur l'acier ! Cela ne porte pas franchement à la rigolade.

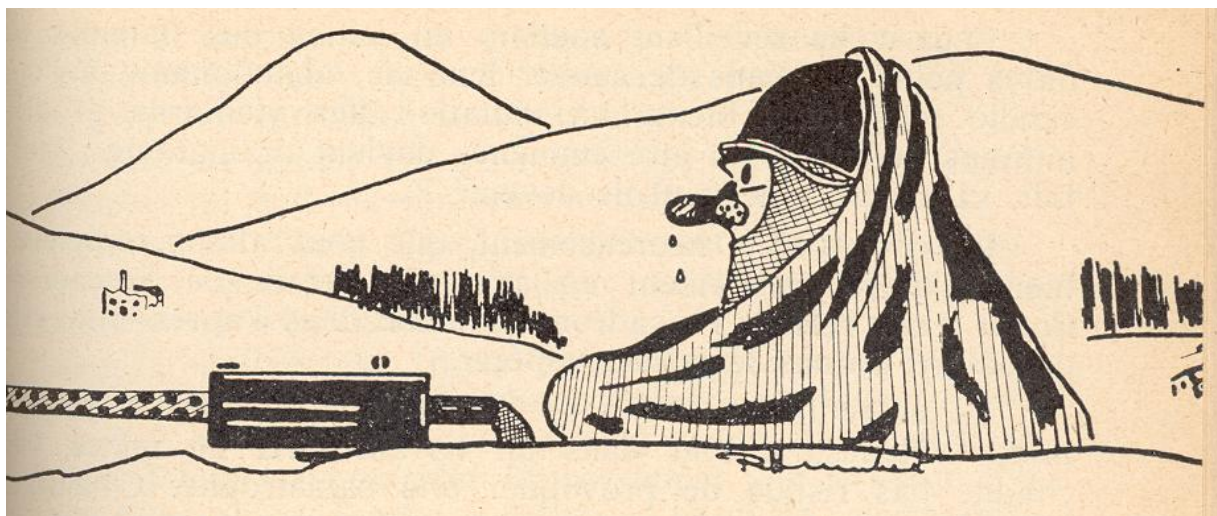
C'est Caniot qui passe en tête. La colonne blindée est précédée d'un half-track équipé d'un treuil qui applique une technique très au point pour se débarrasser des abattis. Un homme enroule l'élingue autour du tronc d'arbre par le milieu. Le treuil tend le câble jusqu'au moment où l'arbre se brise en deux parties. Une équipe d'hommes pousse alors les débris dans la neige des fossés.

Ce procédé n'est pas rapide, mais il offre un avantage supplémentaire : quand l'arbre est piégé, il y a toujours une ou deux mines qui éclatent au moment de la rupture. Ainsi alertés, il ne nous reste plus qu'à rechercher les autres engins pour les désamorcer. (Entre nous, je vous le confesse, celui qui va placer l'élingue serre un peu les fesses !)

Nos efforts sont récompensés puisque nous atteignons le Grand Valtin en fin de journée. A l'entrée du village, nous enlevons un dernier barrage de mines anti-char constitué par les fameuses "boîtes à savon" ou R.M.I. 43. Nous en avons fait un petit tas dans le fossé à vingt mètres des premières maisons. Les Allemands ont laissé le village intact et les pelotons se répartissent dans les fermes de l'agglomération. Sauf les hommes de garde, le personnel passe la nuit au sec et au chaud.

C'est Capoue!

Vacances de neige au Grand Valtin ?



Au petit matin du 5 Décembre, nous sommes réveillés par une forte explosion. Was ist das? C'est le forgeron du Grand Valtin qui vient de passer de vie à trépas en voulant examiner les entrailles d'une mine anti-char type R.M.I.43. Curiosité malsaine!

Au moment où nous allons prendre possession de ce secteur, je vous propose de prendre un peu de hauteur pour faire un tour d'horizon au niveau le plus élevé:

Sur tous les fronts, à l'instar des sangliers blessés, les forces allemandes opposent une résistance farouche, acharnée, favorisée par la réduction de leurs lignes de communication et aussi par un hiver quasi-moscovite.

C'est vrai chez les Russes, lesquels reprennent leur souffle sur un front qui va de la Baltique à la Hongrie.

C'est vrai également chez les Alliés où les conditions météorologiques limitent l'emploi de l'aviation dont l'action est déterminante pour les combats de l'armée de terre. C'est vrai pour la 1^{ère} Armée française où les forces du général Wiese ont été renforcées par deux divisions de "Gebirgsjäger", (chasseurs alpins de la Wehrmach), transférés hâtivement de la Norvège au front des Vosges. Le général de Lattre, déçu par les combats trop coûteux menés sur la ligne bleue des Vosges porte plus volontiers ses regards sur l'Alsace du Haut Rhin où il a placé l'essentiel de ses réserves (1^{er} C. A. Général Bethouart).

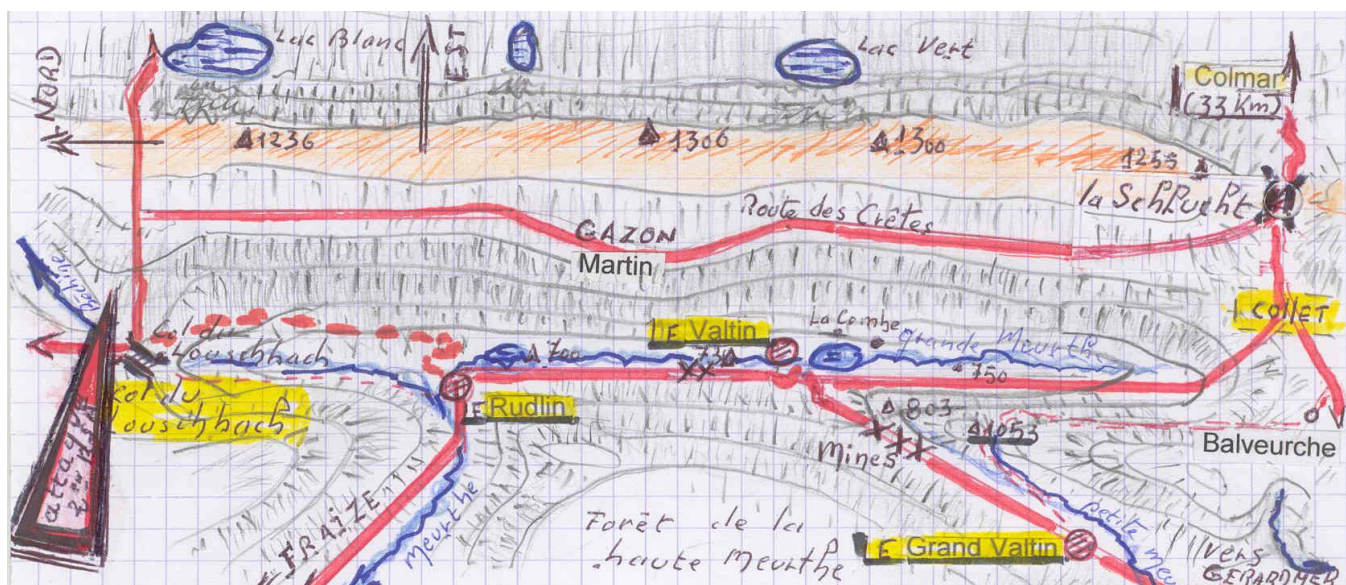
Le front vosgien, devenu secondaire, tient avec des effectifs super réduits, presque squelettiques. Cette zone est toujours placée sous le commandement du petit père de Monsabert. S'il s'est fait piquer toutes ses réserves, ce brave homme n'a rien perdu de sa pugnacité. Ses intentions n'ont pas varié d'un pouce : il veut, coûte que coûte, prendre pied sur la ligne de crête des Vosges, pour se laisser glisser ensuite vers Colmar.

Le 3 décembre, retrouvant ses bottes d'Italie, il tente de renouveler le coup du Belvédère mais les conditions sont bien différentes. Vous en trouverez un compte-rendu fidèle dans les pages jointes en annexe. Ces documents, qui m'ont été transmis par un de mes camarades de promo, le Colonel Weymuller, relatent le fait d'armes époustoufflant réalisé par les jeunes F. F. I. du Bataillon de Franche Comté. Ceux-ci, partis du lac de Retounemer ont grimpé "schuss", en dépit d'une tempête de neige d'une rare violence limitant la visibilité à 30 mètres.

Grâce à leur folle témérité, ils sont passés à travers le dispositif des postes de surveillance allemands, lesquels se sont mis à l'abri du froid, et ils sont tombés sur le poil d'une vingtaine de Teutons qui coinçaient la bulle au Grand Hôtel du Hohneck, à 1400 mètres d'altitude. Après cet exploit étonnant, les jurassiens sont relevés par une compagnie du 4^{ème} R.T.T., ceux là même qui se sont payés le Belvédère, près de Cassino.

Un deuxième document joint en annexe vous fera vivre un deuxième exploit réalisé au Honeck, celui de la Compagnie Lartigau, du 4^{ème} Régiment de Tirailleurs Tunisiens, venue remplacer les Jurassiens. Les tirailleurs tiendront tête pendant 10 jours, par - 24°, à des forces allemandes 10 fois supérieures en nombre et en moyens d'appui. Voilà un scénario tout trouvé pour nos cinéastes en panne d'inspiration. Après cette digression, il est temps de revenir au Grand Valtin où la tempête de neige se fait sentir, certes, mais sans rivaliser avec les températures polaires du Hohneck.

Un coup d'œil sur le croquis ci-dessous pour vous aider à comprendre. La route du Grand Valtin au Rudlin occupe une sorte de gouttière parallèle à la ligne de faite, gouttière où se rassemblent les eaux de la grande et de la petite Meurthe. Cette vallée, située à environ 800 mètres d'altitude, est surplombée sur son flanc est par la ligne de crête et ses contreforts qui se tiennent aux environs des points côtés 1300 mètres.



Au moment où nous arrivons, cette belle vallée est recouverte par une couche de neige de 40 cm d'épaisseur. Epatant pour les amateurs de ski de fond! Cette description idyllique et vacancière mérite d'être un peu corrigée. En effet les Allemands ont pratiqué le système des abattis piégés au goulet qui sépare le Valtin du village du Grand Valtin. Ils ont également établi une position de défense juste au-dessus de ce malheureux village du Valtin et ils vont s'y accrocher comme des arapèdes. Les habitants, avec l'appui moral du maire et du curé, refuseront de se laisser évacuer, en dépit des pressions du commandement français.

Dès le premier jour, je dirige une patrouille de reconnaissance en direction du col des Trois Places (point coté 1053 sur la carte). Mon journal personnel mentionne: R. A. S.

Le 7 décembre, c'est le lieutenant de Mérode qui reçoit la mission de constituer un détachement à pied qui devra se rendre jusqu'à l'auberge de Balveurche qui domine d'un côté la route de la Schlucht et de l'autre coté la haute vallée de la grande Meurthe.

Je prends le commandement du groupe d'éclaireurs du premier peloton et j'assume le rôle d'adjoit à Mérode.

Comme je vous l'ai dit dans les chapitres précédents, le Prince de Mérode c'est un personnage! Revêtu d'une canadienne très vacancière dont il noue curieusement la ceinture, équipé de chaussures peu adaptées à une reconnaissance polaire, il porte le casque léger comme Maurice Chevalier chaussait le canotier. Le prince s'est toujours énergiquement refusé à porter le casque lourd. Devant nous, Popaul Landry, son sous-officier adjoit et braconnier de charme, dirige l'équipe des éclaireurs-démineurs. Condamnés au rythme d'un convoi funèbre en raison de l'utilisation du fameux détecteur de mines que tout le monde connaît, au bout des 30 premières minutes, nous n'avons pas parcouru plus d'un kilomètre. Le Prince prend la bonne décision: "Landry, rangez-moi votre saloperie de poêle à frire (le détecteur de mines), et à Dieu vat! En avant !"

Notre brillante troupe, éclairée par Paul Landry et ses boys, avance enfin à une allure raisonnable sur le chemin forestier. Mérode a pris la précaution d'ajouter deux jeeps à notre détachement en vue de garder une très bonne liaison radio avec le P. C. et bénéficier de l'appui de deux mitrailleuses.



En toute logique, nous pensions rencontrer des postes de surveillance ou des patrouilles de l'adversaire. Il n'en est rien. Les Allemands se sont donc repliés assez largement au-dessus de la rive droite de la Meurthe.

Le lieutenant Bonnafont, prévenu de notre arrivée nous accueille avec sa jovialité bien connue. Un chocolat chaud attend tous les hommes de notre détachement. Il est fort apprécié! Bonnafont nous fait part des difficultés rencontrées par l'escadron de Baulny au Collet de la Schlucht et de la défense teigneuse des Teutons qui interdisent la conquête du col pourtant très proche. Il nous apprend également le déroulement de combats furieux au sommet du Hohneck. Après avoir jeté un coup d'œil sur sa carte renseignée, nous le quittons rapidement. Le retour s'effectue par le même chemin forestier, avec les mêmes dispositions de sécurité rapprochée. Tout se passe pour le mieux et nous rejoignons le Grand Valtin au moment où la nuit va tomber. Avec 20 kilomètres de marche dans la neige épaisse, par -20° , nous ne manquons ni d'appétit ni d'envie de nous étendre.

Toujours contents d'être soldats?

Les journées qui suivent sont consacrées au déminage et à l'enlèvement des abattis piégés à un kilomètre à l'Est du Valtin. Cette opération, nécessaire mais peu excitante, s'effectue sous le tir des mortiers allemands. Nous ne parviendrons jamais à déterminer l'emplacement de ces fichus "minnenwerfer". Comme nous avons appris à le faire, nous brisons les troncs d'arbre à l'aide du treuil et nous poussons les débris dans les fossés.

Je dirige un groupe d'une dizaine d'hommes chargés de cette opération. Au moment où notre travail se termine, une "schuhmine" éclate à mes pieds. Deux de nos hommes qui roulaient le dernier tronc d'arbre sont blessés. Kaltenbach hurle en se tenant le visage. Il ne voit plus rien. Le malheureux garçon ne retrouvera jamais la vision. Les éclats de bois lui ont fait perdre totalement la vue. Ce pauvre homme m'en tient pour seul responsable; ce qui, hélas, est en partie vrai. J'aurais pu éviter de faire rouler les troncs d'arbres sur les bas-côtés. Ce n'était pas indispensable.

Le dimanche 10 décembre, le lieutenant de Vaublanc me demande de faire une liaison en jeep avec le 2^{ème} escadron récemment installé à Plainfaing et au Rudlin. J'ai la chance d'avoir un équipage de jeep plutôt joyeux et décontracté, avec Paul Belvert et de Lamothe. L'aspirant étant toujours privé de carte, Vaublanc me montre, sur la sienne, un chemin forestier qui paraît traverser la vaste forêt de la Haute Meurthe, à l'Ouest du Grand Valtin.

Nous parcourons le premier kilomètre à l'allure d'enterrement imposé par l'utilisation de la "poêle à frire". Nous la rangeons vite aux accessoires et nous la remplaçons par une bonne et solide pelle de l'armée américaine afin de passer à travers les congères qui, par place, dépassent un mètre d'épaisseur. Dans cette forêt sans fin, aucune habitation. Belvert, assis sur le capot de la jeep doit m'avertir des formes suspectes. Avec son grand sourire de jeune-premier, il me rappelle que "ce sont toujours les mêmes qui se font tuer".

Nous nous perdons à plusieurs reprises et c'est tout à fait par hasard que nous débouchons, enfin, sur la vallée de Plainfaing. Nous y trouvons le capitaine Ronot qui prépare son opération en direction du col du Louschbach. Il est bien trop occupé pour s'intéresser à notre périple sylvestre et, fort sagement, il nous conseille de rejoindre le Grand Valtin en prenant la grande route "comme tout le monde". C'est ce que nous faisons !

Le 11 décembre 1944 Léonce m'expédie au-dessus de la maison forestière de la Combe en passant par 1053, pour y faire une mission de surveillance de plusieurs heures. Je m'installe avec mes 5 gaulois à la lisière de la forêt qui surplombe la vallée de la Grande Meurthe. Assis dans 50 centimètres de neige, par -15°, nous ne tiendrons pas plus de trois heures sur cette position. Les Fridolins, qui tiennent sous leur feu le Valtin, sont d'une discrétion totale. Nous ne percevons aucun signe de leur présence. Pourtant ils sont bien là! Nous en avons la preuve immédiate: Quand nous rentrons au Grand Valtin, l'escadron est en grande effervescence. Que se passe-t-il?

Le lieutenant Caniot serait tombé dans une embuscade en arrivant aux premières maisons du Valtin et il y aurait des blessés. Nous partons donc à pied, derrière Léonce de Gastines, avec le peloton pour tenter de le dégager. En fin d'après-midi, nous apprenons l'heureux dénouement de cette situation difficile. Jean Vidal, guerrier chevronné, a su prendre les mesures nécessaires pour faire fuir les "frisés". Il réussira également à remonter le blessé, le grand Villeneuve, sous le nez des Allemands. Transporter un client de 85 kilos sur un raidillon de 250 mètres, c'est aussi un exploit sportif.

Les jours suivants sont occupés à des patrouilles sans grandes ambitions car notre Colonel s'est lancé résolument dans la conquête du col du Louschbach et du col du Bonhomme avec tout ce qui est disponible dans notre régiment. Ce col du Louschbach est devenu l'objectif principal du commandement. Notre coin cesse d'intéresser les grands chefs.

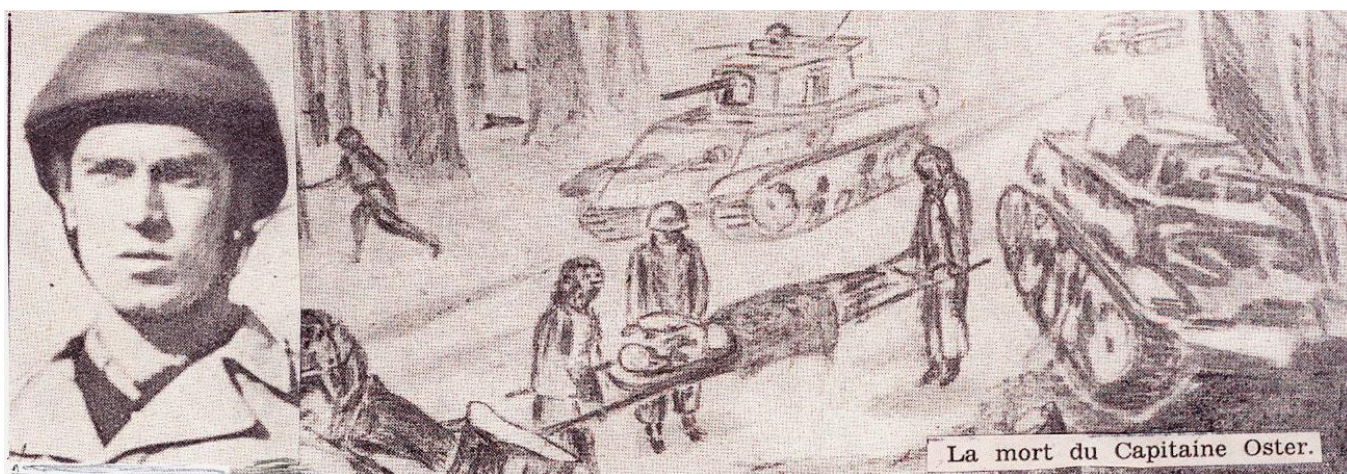
Le 18 décembre, l'escadron se porte au village du Rudlin pour épauler le flanc droit de cette audacieuse opération régimentaire qui va réussir fort brillamment. Notre peloton reste donc seul, au Grand Valtin, pour "battre l'estrade", comme on dit dans la cavalerie. A notre droite, les voisins les plus proches sont ceux de l'auberge de

Balbeurche, c'est à dire à 10 kilomètres. A notre gauche, l'escadron installé au Rudlin est distant de 8 kilomètres et nous en sommes toujours séparés par le point d'appui allemand qui maîtrise le village du Valtin.

Il est donc bien clair qu'en dépit de nos activités de patrouilles, les Allemands auraient très bien pu s'infiltrer entre nos points d'appui sans que nous n'en sachions rien. Eussent-ils atteint et occupé Gérardmer que nous l'aurions allègrement ignoré. Heureusement, ils n'avaient plus les réserves suffisantes pour effectuer ce type d'opérations-commandos dont ils étaient coutumiers.

Le 19 décembre, une lettre de Nancy m'apprend une heureuse nouvelle: l'offensive de Patton sur la Sarre a libéré la cité de St Avold où les Allemands avaient évacué les blessés de Jeandelincourt. Ma mère a été rapatriée sur l'hôpital de Nancy et la cellule familiale commence à se reconstituer.

Le 20 décembre, Léonce de Gastines obtient sa première permission depuis le débarquement et il pourra ainsi retrouver sa famille. Grand-Loup prend le commandement du premier peloton et du point d'appui du Grand Valtin. J'ai la chance de recevoir le renfort de deux chars-destroyers du 7^{ème} régiment de Chasseurs d'Afrique. Le lendemain, notre commandant d'escadron décide d'effectuer une petite opération sur le Valtin : le 2^{ème} peloton partira du Rudlin et il arrivera, avec ses A. M., par la route départementale D.23. Il me demande de descendre avec une patrouille à pied jusqu'à l'église du village, point de rendez-vous. Je place mon sous-officier adjoint, le chef Rieger, en position d'appui et de recueil au fameux goulet. A l'heure dite, je dégingole le raidillon avec une patrouille de cinq voltigeurs. Arrivé à l'église, j'ai la surprise de n'y trouver personne. Je renifle une "cagatte" comme on dit en "pataouette" (jargon pied-noir). Privé de radio comme toutes les petites troupes à pied de l'époque, je commence à me faire vieux, au pied de l'église du Valtin. Au bout d'un quart d'heure, pas très rassuré et plutôt furieux, je décide de ne pas les attendre plus longtemps. C'est au grand galop que nous remontons le fameux raidillon qui a failli être fatal à Guy Caniot. Arrivé à la première de mes A. M., je prends contact radio avec le P. C. de l'escadron pour connaître les raisons de l'absence de nos amis au point de rendez-vous. J'apprends qu'ils sont tombés sur des mines bien camouflées et qu'ils n'ont pas dépassé les premières maisons du village. Pas content, Grand-Loup! Il ne le cache pas à son capitaine. J'apprends aussi la mort du capitaine Oster, mon compatriote. Il a sauté sur une mine alors qu'il progressait en direction du col du Louschbach, à la tête d'un détachement formé d'un peloton de chars et d'une compagnie de F.F.I.



C'est le deuxième capitaine qui disparaît dans la tourmente. Cet homme de guerre silencieux m'impressionnait beaucoup et je n'étais pas le seul. Grand et svelte, il avait une vague ressemblance avec James Steward et nous l'admirions sans réserve.

Le 22 décembre, le Père Deal, l'aumônier du régiment, vient nous dire la messe de Noël au Grand Valtin. Ce saint homme, seul avec son conducteur dans une jeep découverte, passera trois jours à parcourir toutes les routes enneigées, du col de la Schlucht jusqu'au col du Bonhomme. Ainsi, tous les pelotons du régiment auront droit à leur messe de Noël (Le journal de marche du 2^{ème} R.S.A.R. précise même que la température est tombée à -25°).

Le 23 décembre, c'est le P. C. de notre escadron, au Rudlin, qui est attaqué au bazooka pendant la nuit. Rien ne les arrête, rien ne les abat, ces sacrés "deutsch soldaten"! Sont-ils subjugués par l'arrivée d'Himmler à la tête du réduit de Colmar? Sont-ils encouragés par la récente reconquête du Hohneck? Il est certain qu'ils font preuve d'une agressivité stupéfiante, si l'on tient compte de leur position précaire et du froid sibérien qui s'est abattu sur l'Est de la France.

Tandis que je maintiens une activité de patrouilles, somme toute assez banale, devant le Grand-Valtin, l'escadron Ronot mène des combats difficiles mais finalement victorieux pour la conquête du col du Louschbach et du col du Bonhomme. Cette réussite leur vaut la visite et les félicitations du Général de Gaulle et du Général de Lattre venus visiter ce secteur, en cette journée de Noël 1944.



Le général de gaulle, le père Lecoq, les généraux Guillaume et de Monsabert

En fait, ces deux grands patrons viennent examiner les dispositions à prendre, de toute urgence, pour conserver Strasbourg et l'Alsace avec les seules forces de la 1^{ère} Armée française. Cela peut vous surprendre mais, à l'époque, nous n'avons rien su de l'offensive allemande des Ardennes, ni de la décision américaine de replier toutes les forces alliées derrière la ligne des Vosges.

Quelques jours plus tard, Grand-Loup, tordu par des douleurs abdominales, est plus ou moins dans la "vappe". C'est malin! Le médecin du régiment vient m'examiner et il diagnostique une crise d'appendicite. Malgré mes protestations, il me fait évacuer sur l'hôpital de Remiremont. Cet établissement est rempli jusqu'à la gueule par les blessés et les gelures graves.

Avec ma petite appendicite ridicule, au milieu des copains immobilisés dans leurs plâtres, j'ai bonne mine! J'ai honte, je ne vous le cache pas. On m'opère le dernier jour de l'année et je passe le réveillon de Nouvel An dans un brouillard complet, seul au milieu de tirailleurs algériens qui manifestent une gaieté tapageuse.

Ils me font boire et manger avec beaucoup de gentillesse, à l'insu du corps médical. Je termine ainsi, de manière assez navrante, une année 1944 qui m'avait pourtant gâté jusqu'à l'avant-dernier jour.

Si j'avais connu Brassens à cette époque, j'aurais pu fredonner sa chanson de Marinette : "Avec ma petite couture, j'avais l'air d'un con, ma mère " etc..

Dur, dur, le " repos du guerrier" !



Place Stanislas à Nancy

Transféré par autorail de Remiremont à Dijon, Grand Loup ne restera pas longtemps dans la capitale de la Bourgogne. A 21 ans, on cicatrise vite et, 7 à 8 jours après l'opération, je commence à marcher presque normalement. Vous ne serez donc pas étonnés d'apprendre que j'ai hâte de quitter ce haut lieu du pain d'épice, de la moutarde et du scalpel militaire. Coup de bol (si je puis dire!), un gros contingent de blessés est annoncé et un problème de lits paraît se poser à la direction de l'hôpital. Aussi les médecins se laissent-ils facilement convaincre de me laisser prendre la tangente, muni d'une permission de 10 jours.

Arrivé dans la gare de Dijon, quasi déserte, j'apprends que les trains de voyageurs ne sont pas prêts à reprendre du service. En effet les Allemands ont emporté avec eux une bonne partie du matériel roulant de la S.N.C.F. et les chasseurs-bombardiers US ont fait des cartons sur les locomotives et les wagons restés sur le territoire français. Les cheminots me proposent une place dans un wagon de marchandises en partance pour Nancy. J'accepte leur proposition et ces braves garçons m'aident à m'installer sur des caisses de munitions. Le voyage dure une quinzaine d'heures, par un froid quasi polaire qui me transforme en véritable glaçon.

En sortant, je découvre une ville privée de véhicules civils, peuplée d'humanoïdes au visage morose qui galopent, fesses serrées, sous un ciel d'hiver lorrain, bas, gris et triste comme la mort. J'emprunte l'avenue Foch et j'arrive à la place de la Commanderie qui m'est assez familière. Vous pouvez imaginer l'état d'excitation mêlée d'inquiétude d'un garçon qui va retrouver sa mère, plus que gravement blessée, après 2 ans d'absence.

Votre arrière-grand-mère, libérée par les Américains à Saint-Avold, sortie de l'hôpital de Nancy depuis quelques jours, a été installée chez des amis dont l'appartement offre un minimum de confort qui n'existe pas dans celui de mes parents (Pas de toilettes, pas de salle de bains, dans ces vieux immeubles nancéens du 19^{ème} siècle). Ces retrouvailles sont évidemment très émouvantes mais, n'ayant pas la sensibilité ni la plume du vieil Alfred (je veux parler de Vigny, bien entendu !), ni le souffle puissant du grand Victor, je vous laisse le soin d'imaginer l'intensité des premières heures passées dans ma famille presque regroupée ...

Amputée du bras gauche, le bras droit brisé et mal réparé, le corps criblé d'éclats d'acier et d'échardes de bois, Charlotte Heissat n'est plus qu'une plaie vivante. Elle a les nerfs à fleur de peau. Dans ces conditions difficiles, sinon dramatiques, cette première réunion familiale ne pouvait être franchement joyeuse. Heureusement, mon vieux père est un monument de tendresse et de bonne humeur. Grâce à lui, ma mère parvient à oublier, de temps en temps, ses souffrances et ses pensées morbides. A ce sujet, je peux en témoigner, elle n'en voudra jamais aux Américains. Elle a toujours

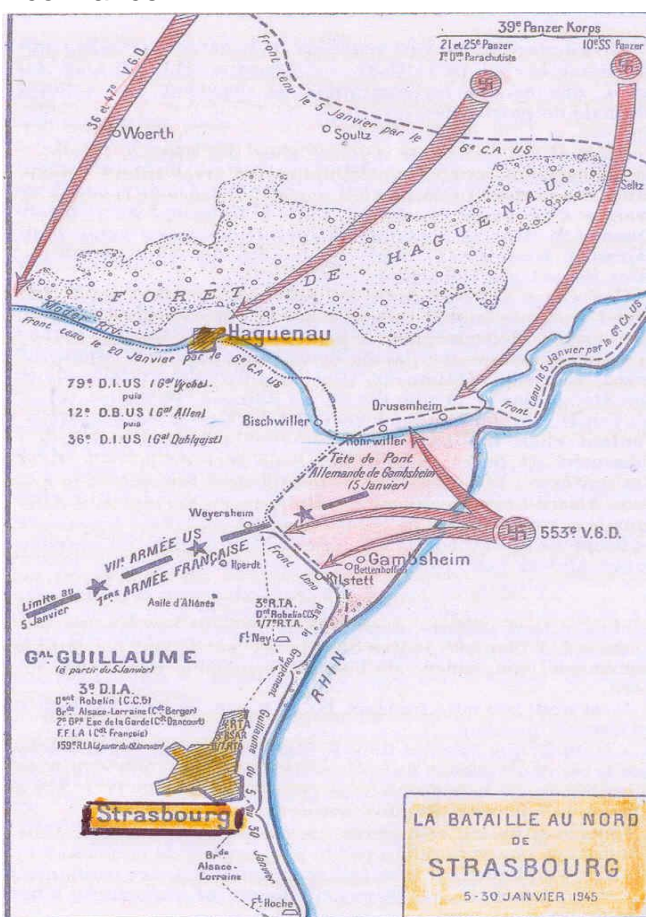
considéré qu'elle était victime d'un destin malheureux lié à la folie guerrière des hommes, à celle du führer en particulier.

Les Lorrains sont bourrés de défauts mais ils savent rester stoïques devant les grands drames de l'histoire. Histoire qui ne les a jamais épargnés.

Mon pater, assez cocardier, a prévenu tous ses amis du retour du fils prodigue. Il m'impose le port de la barrette de décorations pour aller prendre des pots chez les uns et chez les autres. Grand-Loup, buveur d'eau à l'époque, accepte même de se taper les succédanés d'apéritifs de ces temps de restrictions alimentaires. C'est franchement "dégueu", mais cela fait tellement plaisir à mon pauvre père que je n'ose pas refuser.

Tous m'interrogent sur la bataille des Ardennes et l'offensive allemande en cours sur Strasbourg. Cela me flatte. Rappelez-vous que, deux ans avant, j'étais encore un lycéen en pantalon de golf, un vrai gamin devant ces vieux messieurs! Heureusement, Grand-Loup ne se fait pas la "grosse tête" et il peut, sans mentir, les rassurer. Il est exact qu'au niveau de la troupe française, nous ignorons la gravité de la situation et nous avons considéré cette attaque comme une simple péripétie.

Aujourd'hui, la lecture du livre "Histoire de la 1^{ère} Armée française" me donne un fameux démenti. Un coup d'œil sur la carte (ci-dessous) de la basse Alsace au 2 janvier 1945 vous convaincra de la sottise de mes affirmations et de la vanité de ma royale confiance.



Les flèches rouges représentent l'attaque de 6 divisions allemandes dont 3 divisions blindées. Pour faire bonne mesure, l'attaque sur Haguenau est accompagnée d'un franchissement du Rhin à 15 kilomètres au nord de Strasbourg. Cette offensive a bien failli être couronnée de succès car elle a surpris le commandement américain. En effet, fin décembre 1945, comment pouvait-on imaginer qu'après la bataille des Ardennes qui avait dévoré ses réserves, ce coquin d'Hitler pourrait encore réunir une force aussi importante ? Si les grands chefs français ont su tenir secrète leur inquiétude, le commandement américain a franchement paniqué, comme l'indique l'extrait de ce message adressé au général Patch par l'état major d'Eisenhower, en date du 2 janvier 1945 : *" le général craint que vos divisions ne soient sérieusement malmenées ou même culbutées ... etc... le gros de vos divisions doit être porté, pour le 5 janvier, sur la pente des Vosges sans vous préoccuper des répercussions politiques de cette mesure ... vous devez donc consentir à l'abandon de Strasbourg et du terrain à l'est des Vosges . "*

Ainsi donc, tandis que je racontais des " carabistouilles " involontaires à mes amis nancéens, nous avons frôlé la catastrophe. Celle-ci fut évitée grâce à la saine et vigoureuse intervention du général de Gaulle et du général de Lattre de Tassigny qui ont jeté toutes nos réserves sur Strasbourg et forcé la main au commandement américain.

Voilà pour l'histoire, revenons à ma permission, si vous le voulez bien.

A la demande de mon vieil ami Willemetz, je vais faire une visite de courtoisie à la "Corniche Drouot" (classe de préparation à Saint-Cyr), au lycée Henri Poincaré. Mes jeunes camarades me reçoivent comme un Général d'armée. C'est flatteur, n'est-il pas? Cette vache de Willemetz, que je tenais pour un ami, a préparé son coup et ses troupes. Les "cornichons" insistent pour obtenir une allocution de leur "ancien". J'improvise donc un laïus sur l'emploi des blindés dans la guerre moderne, laïus d'une banalité affligeante qui déclenche leur enthousiasme. Si vous voulez connaître mon sentiment profond, ces charmants camarades n'ont rien écouté de ce que j'ai pu leur raconter.

Leurs applaudissements vont à ma tenue de combat américaine qui sent encore la poudre et le sapin des Vosges, sans oublier mon calot rouge des spahis, très populaire en 1945.

Grand-Loup profite de sa présence au lycée pour aller saluer notre sympathique proviseur, monsieur Fraysse, et nos anciens professeurs, notamment Médard, professeur d'anglais le jour, saboteur de voies ferrées la nuit, et Colombier, prof. de français de la "corniche" en 1942. Je lui réclame mes 3 dernières dissertations qu'il n'a pas corrigées avant mon départ pour l'Espagne. Il en convient bien volontiers et, pour se faire pardonner, il m'offre un demi à "l'Excelcior", son bistrot favori.

Je vous raconte ces petits faits sans importance parce qu'ils soulignent l'évolution des relations "élèves-enseignants" faits, à la fois, de respect et d'estime en 1945. Selon mes chers petits-fils, ce type de rapports entre cochons d'élèves et professeurs est, aujourd'hui, à ranger au musée des antiquités. C'est à coup sûr bien dommage.

Au petit-déjeuner, mon père me tend la moitié de son quotidien "L'est Rëpublicain". Devant mon peu d'empressement à me plonger dans la lecture, il s'inquiète:

- *"Tu ne t'intéresses pas aux nouvelles?"*
- *Eh bien vois-tu, chez Franco, il n'y avait pas de journaux; pas davantage dans les camps d'entraînement de l'armée française. Des revues d'armes, oui, des revues de presse... jamais !*
- *Et ça ne te manque pas ?*
- *Je n'en ressens plus le besoin. Et je n'ai même pas écouté la radio depuis mon départ de Nancy en février 1943 !"*

Il est un peu scié, le pater. Etonné par ce fils qui ne paraît pas totalement stupide et qui ne se tient pas au courant des nouvelles du monde. Je lui fais remarquer, avec un brin de malice et un zeste de mauvaise foi que son canard lorrain s'intéresse à la guerre des "Ricains", aux problèmes de ravitaillement, aux nouvelles locales, mais ne dit pas un mot sur les combats de l'armée d'Afrique. Il n'en convient pas volontiers. Ce manque d'intérêt des Français pour la 1^{ère} Armée était pourtant réel puisque le Général de Lattre a pensé nécessaire d'en faire état au Général de Gaulle dans une lettre qu'il lui adresse fin Décembre 1944.

En voici un court extrait:

"D'un bout à l'autre de la hiérarchie et particulièrement chez les officiers, même de haut grade, l'impression générale est que la nation les ignore et les abandonne. Certains vont même jusqu'à s'imaginer que l'armée régulière venue d'outre-mer est sacrifiée de propos délibéré. Cette pensée affreuse n'est d'ailleurs pas profonde; on arrive facilement à convaincre les intéressés de la folie d'une telle idée. Mais, boutade ou non, il n'en demeure pas moins qu'elle hante certains esprits.

La cause profonde de ce malaise réside dans la non-participation apparente du pays à la guerre..."

La réponse du Général de Gaulle se veut reconfortante, mais on sent que ce n'est pas sa préoccupation première. En clair, il n'a rien à cirer des plaintes du roi Jean ! (page 337)

Dix jours de permission, cela passe bougrement vite. Ma mère cherche de mauvaises raisons pour me retenir tandis que ma grand-mère, toujours patricienne lorraine, marque sa peine par un simple regard. Ce regard, je le connais bien. Quant à mon père, pourtant vieux et brave fantassin de 14-18, il me fait de belles recommandations de prudence qu'il sait parfaitement inutiles

Dans la neige et le froid, je fais du "GMC-stop" pendant quarante-huit heures, cherchant en vain mon régiment du côté de Gérardmer et Remiremont pour le retrouver, finalement, au repos à Champey (Haute Saône), à proximité d'Héricourt et de Sochaux.

Ayant quitté des pauvres parents en grande peine, j'ai un peu honte de laisser éclater ma joie en saluant mes vieux compagnons du 4^{ème} escadron. C'est avec un sourire hilare que j'entre à la popote des officiers, une bouteille de mirabelle dans chaque main !!!

Dure, dure, la bataille de Colmar !

L'escadron est au repos près d'Héricourt depuis le 2 janvier 1945. Nos blindés sont en révision à Sochaux où ils seront remis à neuf. Une magnifique surprise m'attend à la popote des officiers: un nouvel aspirant m'a remplacé dans le rôle difficile métier de popotier.

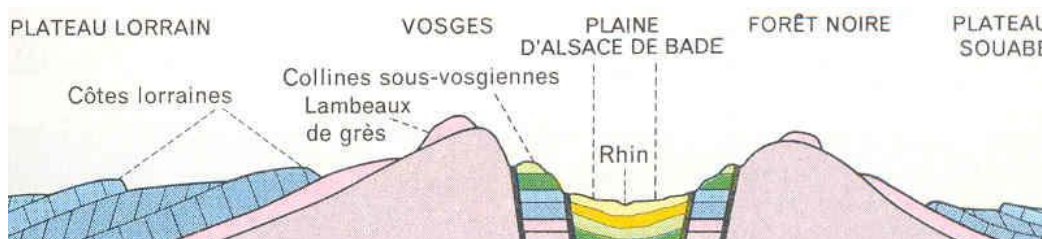
Les trois derniers mois de guerre transformeront notre camaraderie d'école en une solide amitié. Nous ne traînons pas longtemps à Champey car nous recevons l'ordre de rejoindre dare-dare Masevaux, dans l'Alsace du sud. C'est dans des tourbillons de neige que nous nous installons à Sikert, délicieux village typiquement alsacien. Au moment où nous arrivons, la bataille de Colmar vient de démarrer alors que l'offensive allemande, au nord de Strasbourg, n'est pas encore terminée.

Dans toute bataille, à quelque niveau qu'elle se situe, les chances de succès dépendent de l'élément surprise. La surprise dans cette offensive tient à la météorologie: imaginez l'hiver canadien avec le blizzard et des températures de l'ordre de moins 20°. Un temps à ne pas mettre un fantassin dehors! C'est pourtant ce que va faire le père de Lattre, en dépit des réserves exprimées par ses adjoints, Béthouart et Monsabert.

La 2ème condition du succès, c'est la supériorité du nombre et de la puissance de feu. La supériorité du feu nous est acquise, encore que l'aviation ne puisse intervenir en raison des conditions météo. Pour le nombre, le roi Jean réussit enfin à arracher au commandement américain le prêt, pendant 15 jours, de 2 puis de 4 divisions.

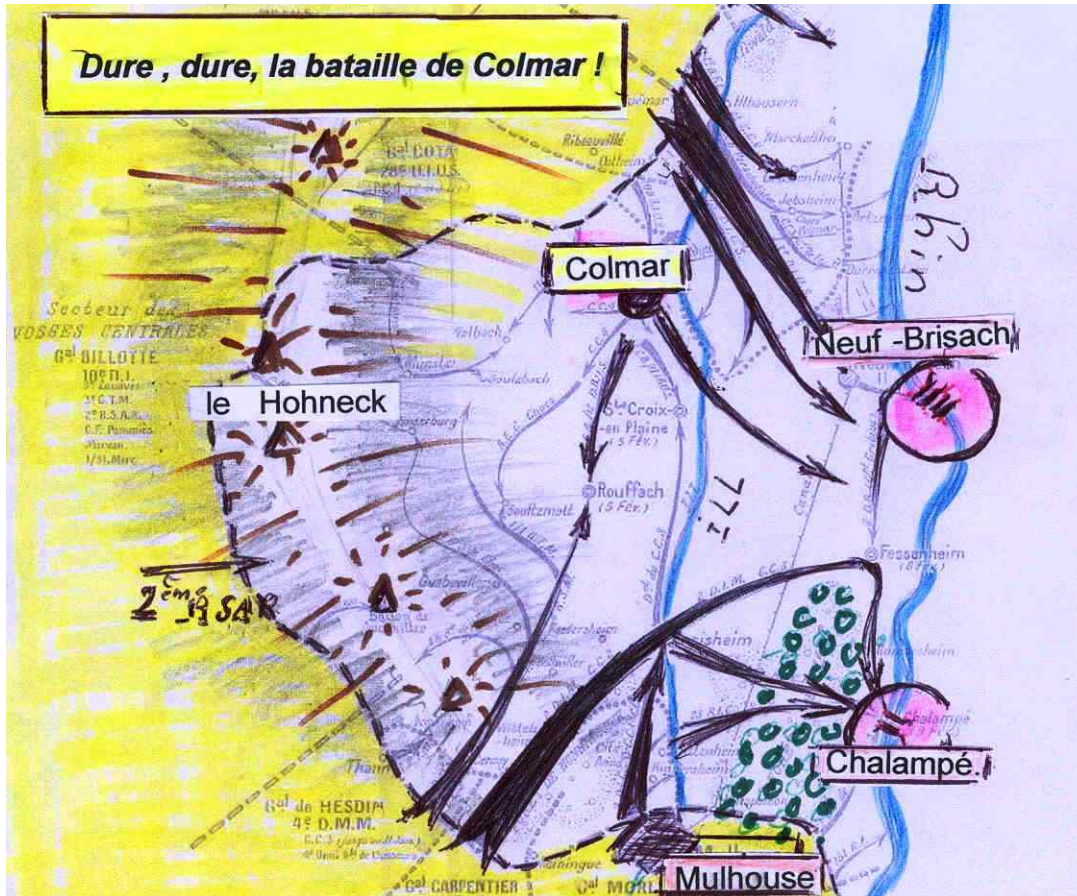
Je le sais bien, vous n'appréciez pas particulièrement les pages d'histoire militaire distillées par votre grand-père. Pourtant un bref exposé me paraît indispensable. Celui-ci sera lumineux, comme à l'accoutumée. Vous avez beaucoup de chance, le savez-vous?

"Chouffez" un peu le croquis ci-dessous: (Guide Michelin "Alsace-Lorraine)



La plaine d'Alsace forme un corridor assez étroit (20 kms de large), dominé à l'ouest par la chaîne vosgienne qui s'affaisse brutalement sur les vignobles de cette belle province. Si mes souvenirs sont exacts, cela s'appelle une plaine d'effondrement (schéma tiré du guide vert Michelin).

La situation militaire, le 20 janvier 1945, est d'une simplicité biblique :



Les allemands ont reçu l'ordre de s'accrocher au terrain, coûte que coûte, comme des morpions (*expression militaire un peu crue mais éloquente*). "Morpionner", ils savent le faire, nos amis les "frisés". Leur position dessine un saillant appelé la poche de Colmar, poche collée au Rhin à 20 kilomètres nord et 20 kilomètres sud des ponts de Neuf-Brisach et de Chalampé.

Cette hernie, très nette sur la carte jointe, dessine un ventre qui s'appuie sur la ligne de crête depuis le Hohneck jusqu'au ballon de Guebwiller. Hitler vient de renforcer ses troupes d'Alsace avec 2 divisions de montagne retirées de Norvège. Ces unités sont parfaitement habituées au froid et, de plus, elles ne sont pas usées par le combat.

Comment bouter les hordes germaniques de l'autre côté du Rhin?

Pour y parvenir, le roi Jean a eu le temps de mûrir son plan dont l'exécution est conditionnée, depuis Décembre 1944, par les renforts américains. Il veut arracher le «clou» teuton enfoncé dans le sol alsacien par un effet de tenaille qui doit sectionner cette excroissance au ras du Rhin, au pont de Neuf-Brisach. Il veut aussi tenir la ville de Colmar en dehors de la zone des combats, volonté nettement marquée par les flèches matérialisant les axes d'effort. Certains généraux souhaitaient un axe d'effort nord-sud plus rapproché du Rhin. Le père de Monsabert était favorable à cette solution. Je laisse aux stratèges le soin d'en débattre.

L'exécution du plan de Lattre est très laborieuse dans les premiers jours, en raison du temps épouvantable et de l'incroyable ténacité de nos adversaires. Dans les bourrasques de neige qui redoublent de fureur, nos pauvres fantassins, appuyés au plus près par les canons des Sherman et des tanks destroyers, progressent pas à pas au prix de souffrances et de pertes importantes.

La mâchoire sud, privée de renforts, s'est brisée quelques molaires entre Mulhouse et Cernay (Les Commandos d'Afrique, culbutés par une contre-attaque appuyée par des "panzer" tout neufs, ont subi les pertes les plus importantes de toute leur campagne dans les combats de Cernay).

La mâchoire nord, renforcée par le corps d'armée U.S du général Milburn, (60.000 hommes) a fonctionné comme un rouleau compresseur, selon le schéma prévu.

Pendant que cette bataille de gros bataillons se déroule en plaine alsacienne, mon régiment est mis à la disposition de la toute jeune 10^{ème} division d'infanterie (formée de F.F.I. à peine instruits) chargée d'exercer, d'ouest en est, une pression sur le fameux ventre mou de la ligne de crête. Mon régiment reprend donc la route vers le sud, contourne le massif Vosgien et se réinstalle sur le versant Lorrain, entre la Bresse et le col du Bonhomme.

Notre 4^{ème} escadron est invité à escalader le versant lorrain par une route en lacets recouverte de plus d'un mètre de neige. Les automitrailleuses patinent et refusent d'avancer. C'est mission impossible! Les officiers de l'état-major n'ont probablement pas examiné le bulletin d'enneigement de la télé. Têtu, le commandement s'obstine et nous envoie un bulldozer. Pendant que ce bel engin progresse à une allure d'escargot sous des rafales de neige, nous nous réchauffons auprès de maigres feux allumés sur la glace. Bien entendu nous n'avons pas vu la queue d'un allemand. Leur commandement n'a pas perdu de temps pour tenter de les replier, vite fait, sur l'Alsace. Finalement Colmar tombe comme un fruit mûr le 2 février 1945.

Pourtant nous continuons à jouer les utilités en tapant des pieds dans la neige pour garder un peu de vie dans nos orteils.

Le 5 février, notre régiment reçoit l'ordre de retourner dans ses cantonnements autour d'Héricourt. C'est ainsi que le très brillant 2^{ème} régiment de spahis algériens de reconnaissance a fait de la figuration dans cette glorieuse bataille de Colmar.

L'école de Rouffach , c'est fou,fou,fou ...!



*Plaine de
ROUFFACH!*

Mis en appétit par notre court séjour à Masevaux, nous souhaitons changer de crèmerie pour revenir en Alsace. Des changements vont intervenir; mais ils n'iront pas dans le sens souhaité.

Au niveau du régiment, le Colonel Lecoq va nous quitter pour prendre le commandement de l'école des cadres de Rouffach. Nous perdons un patron de très grande classe. Il est remplacé par son adjoint, le chef d'escadrons de la Chauvelais, un homme d'une courtoisie très 18^{ème} siècle.

Dans notre escadron, c'est le lieutenant Philippe de Mérode qui s'en va. Nous sommes désolés de perdre ce compagnon d'arme qui est un grand seigneur, doublé d'un ami d'une qualité rare.

En ce qui me concerne, le changement intervient le 19 février 1945, date à laquelle je suis désigné pour l'école de Rouffach. Ceux qui ont connu l'école de Salambô ou celle de Douera me souhaitent beaucoup de bonheur:

- *Tu verras, en petites foulées dès le lever du soleil et les veillées morales jusqu'à 22 heuresla vie de château, veinard !*

On m'invite à reverser mon colt, mes jumelles et, en échange, je reçois un magnifique fusil U.S modèle 1917, avec sa baïonnette. *Pourquoi un fusil?* demande l'aspirant : *et le maniement d'armes, patate!* lui est-il répondu !

Le 20 février 1945, à l'aube, j'embarque dans un G.M.C. en compagnie d'une vingtaine de camarades de mon régiment. On nous dépose à Rouffach, jolie cité située au sud de Colmar. Les bâtiments appartiennent à l'asile d'aliénés du département. Voilà une destination hautement symbolique! Les bons mots concernant ce noble établissement ne manqueront pas, vous vous en doutez : "Maison de fous, Maréville, Ste Anne, la cité des dingues, etc. etc.

Dès l'arrivée, nous sommes interpellés par les instructeurs qui n'ont qu'un mot à la bouche : l'amalgame, l'amalgame, vous aller faire l'amalgame !!!

L'amalgame

Le dictionnaire vous éclaire sur le maître-mot de Rouffach, l'amalgame: " Alliage du mercure (Hg) et de l'étain (Sn)... Par extension, mélange de troupes ou de sociétés d'origines différentes."

Le service militaire obligatoire, si souvent décrié, constituait un creuset dans lequel s'effectuait, très naturellement, l'amalgame de garçons de toutes origines sociales et de toutes confessions. En 1945 le père de Lattre souhaite donner un esprit commun à des jeunes combattants marqués par trois origines différentes:

- La vieille Armée d'Afrique. C'est nous!

- Les F.F.L. (Forces Françaises Libres) très attachés à leurs singularité: Ils ont été les premiers à avoir repris le combat contre les allemands, dès 1940, et la vie dans le désert de Lybie leur a fait prendre quelque distance avec les règles de la discipline.

- Les F.F.I et les F.T.P, combattants de l'intérieur, souvent teintés politiquement.

Dès l'arrivée à Rouffach, l'amalgame commence par un mélange systématique de tous les futurs élèves. Cela s'effectue à la manière dont on bat les cartes avant d'entamer une partie de poker. De ce poker-menteur, le roi Jean espère sortir une pâte homogène formée de garçons animés d'une foi patriotique ardente. Pour y parvenir, il a établi un programme basé sur une énorme dépense physique et un rythme de travail complètement dingue.

En clair, il va nous en faire baver des ronds de chapeau. Mon vieil adjudant-chef, au Maroc, exprimait la même pensée par une phrase vigoureuse et définitive: « je vais vous faire pisser des lames de rasoir, en travers!»

Comment votre grand-père a-t-il vécu cette douloureuse extraction des lames de rasoir....en travers? Cela mérite bien quelques lignes.

L'arrivée à Rouffach nous réserve des surprises. On nous a donc débarqués au milieu des bâtiments d'un ancien asile d'aliénés. "Vous avez dit bizarre?" Ces mêmes bâtiments étaient occupés, jusqu'à la prise de Colmar, par une école de sous-officiers de la Wehrmacht. Voilà qui nous inspire des commentaires solidement et vertement exprimés.

Pour l'instant, c'est nous qui jouissons du spectacle : une armée de bulldozers ouvre des pistes, des routes, des places d'armes. Ils sont suivis de graders qui arasent le sol.

Des bataillons de P.G. (prisonniers de guerre), creusent des fosses de 4 à 5 mètres de profondeur, bâtissent des murs, fixent des poutres horizontales, placent des bidules mystérieux.

- "Was ist das? "

- "Les parcours du combattant! " nous confient les anciens.

Ce mouvement brownien dans le camp de Rouffach donne le tournis. Pour ajouter à cette impression de folie, des colonnes de G.M.C. continuent à déverser des milliers d'hommes de toutes les paroisses et de tous les régiments.

Nous sommes invités à retirer nos insignes de grade, nos calots d'arme, nos écussons. Bref nous serons tous identiques, tous à poil. C'est le " fin du fin " du fameux amalgame. Il ne s'effectue pas dans la bonne humeur, je vous le garantis.

Une heure après, je me retrouve dans un peloton où je ne connais personne et où personne ne sait qui je suis (C'est le but de l'amalgame). Certains d'entre nous ne supporteront pas le climat de l'école de Rouffach et vont distiller de l'acide sulfurique durant tout le stage. Coup de pot, le hasard, qui fait bien les choses, me place dans le même groupement qu'un de mes vieux camarades de lycée, Jean Vaillant. Vaillant, qui porte bien son nom, est un garçon merveilleux. Fantassin dans un bataillon de chasseurs à pied, il souhaite rejoindre la cavalerie. J'en fais part au Colonel Lecoq qui l'incorpore, sur le champ, au 2ème régiment de spahis. Le hasard, encore une fois bienveillant, le conduit au peloton Caniot. C'est ainsi que nous participerons, côte à côte, à la campagne d'Allemagne. Officier exemplaire, il disparaîtra en Algérie, en 1958, je crois.

Nos camarades F.F.L .refusent cette méthode et quittent l'école de cadres avec fracas. Le divorce entre de Lattre et la 1^{ère} D.F.L est ainsi consommé à Rouffach. Cette division sera finalement retirée de la 1ère armée et envoyée sur le front des Alpes (petites causes, grands effets). Cette manifestation de mauvaise humeur les privera de la campagne d'Allemagne.

La première semaine démarre sous de bien mauvais auspices; c'est le moins qu'on puisse dire.

Autour de nous, les traces de la bataille de Colmar sont encore fraîches: des matériels et des munitions de tous calibres traînent un peu partout dans les champs et les bois. Dès le premier jour on nous fait mettre en rang par 24, le fusil Springfield modèle 1917 sur l'épaule ... et en avant vers la place de rassemblement ! Dans les rangs, un gars voit un petit bidule qui dépasse du sol récemment arasé par les engins du génie. Il le shoote. Pas de bol, c'est un obus explosif de 37 mm non éclaté qui réagit mal à la caresse d'un godillot militaire. Bang! Explosion ! Trois mecs au tapis! L'évacuation terminée, on rassemble les 5.000 rombiers autour du mât aux couleurs, mât virginal de 25 m de haut. Mon colonel, le père Lecoq, va diriger la cérémonie. Il nous met au "présentez armes"; puis, il ordonne : "attention pour les couleurs ! " Enfin, de sa voix de stentor, il commande: "envoyez!"

Le drapeau commence à monter quand nous entendons une énorme explosion quasiment concomitante avec l'ordre: "Envoyez". Pour un envoi, c'est un bel envoi! Des éclats montent vers le ciel et retombent vers nous. Le père Lecoq, au garde-à-vous, reste de glace. Heureusement, dans les rangs, nous portons le casque. On ramasse tout de même 4 blessés parmi les élèves. Nous apprenons très vite les causes de ce superbe feu d'artifice. Un brave artilleur a été chargé de rassembler tous les obus qui traînent dans le coin et de les détruire. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce malheureux n'a pas choisi le bon moment pour allumer sa mèche. Je parierais que cet officier n'a pas fait une brillante carrière.

Comme l'avaient annoncé nos anciens, les journées commencent à 7 heures du matin par l'éducation physique suivie d'activités diverses comme le close-combat, la chorale, le parcours du combattant, et autres plaisanteries du même genre. Le maniement d'armes à la mode de Lattre nous étonne d'abord pour nous agacer ensuite: il faut

l'exécuter à cadence normale, à cadence lente, puis à cadence très lente. Les instructeurs vicieux, courtisans sur les bords, font de la surenchère en inventant une nouvelle méthode "le maniement d'armes sans armes". Dans un établissement psychiatrique comme celui de Rouffach, nous ne pouvons plus nous étonner de rien.

Et pourtant l'un des instructeurs va nous étonner encore: il s'agit du chef de bataillon Paul Gandouët, le héros du belvédère (campagne d'Italie). Il a pris en charge l'accoutumance au feu et les exercices de combat à tir réel.

Le ramper sous les barbelés et sous le feu des mitrailleuses constitue une simple mise en bouche.

Son exercice d'attaque du village, c'est déjà plus costaud. Imaginez une rue de 4 mètres de large, bordée de maisons en bois. Vous placez, dans l'axe, une mitrailleuse bien ancrée dans le sol qui crache sans interruption des balles réelles mélangées à des balles éclairantes. Les trajectoires lumineuses sont très spectaculaires. Vous ajoutez des grenades fumigènes rouges, vertes, jaunes et vous les lancez au milieu de la chaussée. C'est très beau à voir. Le valeureux combattant avance dans la fumée épaisse, à un mètre des trajectoires de la mitrailleuse censée appuyer sa progression. Curieusement, l'exécutant ne se sent pas tellement assuré... ni rassuré.

Dans l'attaque du blockhaus, Popol Gandouët s'est dépassé. L'appui de feu des mitrailleuses, maintenant on connaît, c'est banal. Cette fois les balles entrent dans l'embrasure pratiquée dans le béton. Paul Gandouët améliore le spectacle. Il fait ajouter un tir au mortier sur l'ouvrage en y mélangeant quelques fumigènes, manière d'enrichir le décor. C'est plutôt chouette à regarder. Chouette mais, ensuite, il faut y aller. L'un des groupes est chargé de faire sauter le réseau de barbelés sous le feu des mitrailleuses avec des "Bengalores" (Les "bengalores", ce sont des sortes de tuyaux de poêle bourrés d'explosif). On arrive enfin à l'apothéose avec le lancer de grenades par l'ouverture de l'embrasure, lancer susceptible de faire cesser les tirs de mitrailleuses. Le reste de la section bondit alors pour aller aux résultats et prendre possession du blockhaus. Le moment est sublime! C'est du Cecil B. de Mille. Remarquez que certains l'ont fait dans la réalité du combat: Le commando du capitaine Ducournau, par exemple, a réussi cet exploit dans la prise des forts de Toulon (lire: "les commandos d'Afrique").

Je pourrais vous écrire tout un bouquin sur l'école de Rouffach. Je limiterai mon récit à quelques bricoles anecdotiques.

Nous passerons rapidement sur les fameux retards de notre général. C'est une véritable manie chez lui; il faut attendre le Roi Jean. Il est souvent insupportable. Les anciens qui connaissent bien son cinéma nous ont prévenus. La première et la deuxième semaine, il nous dit avec force: "mauvais! Vous êtes mauvais... vous ne me méritez pas". Dès la troisième semaine, c'est bien naturel, nous nous sommes améliorés. Il était temps, voilà qui nous rassure.

Lors de la quatrième semaine, il termine son laïus avec un sourire de grand séducteur: "Vous m'avez fait plaisir, mais vous ne le regretterez pas. Je vous réserve des surprises ... de très bonnes surprises !"

Les surprises du Roi Jean

La première surprise est géniale, n'ayons pas peur des mots. Un beau jour, des centaines de G.M.C. envahissent l'école de Rouffach. Et que transportent-ils, ces G.M.C? je vous le donne en mille? Des jeunes Alsaciennes en tenue folklorique. Des centaines et des centaines de jeunes-filles, toutes plus belles les unes que les autres, débarquent dans le camp. C'est une invasion pacifique et charmante! Vous pouvez imaginer le tableau!



Colonnes par douze, fiers comme d'Artagnan, nous défilons en chantant devant les mignonnes. Elles sont ravies, elles applaudissent, elles en redemandent. Il a raison, de Lattre, nous sommes les meilleurs!

Les filles s'agglutinent autour des obstacles du parcours du combattant. Le spectacle les attire, c'est naturel...

Les plus pusillanimes d'entre nous sont transformés en lions de l'Atlas. Ils bondissent au dessus de la " fosse aux ours" sans sourciller, ils franchissent le mur de trois mètres de haut comme des enragés. On touche au sublime, blague dans le coin !

Un véritable miracle a frappé l'école de Rouffach. Ce ne sont plus des élèves récalcitrants, mais de vrais tarzans sous l'uniforme qui se déchaînent devant nos belles spectatrices, les ravissantes ambassadrices de la vieille province de l'est.

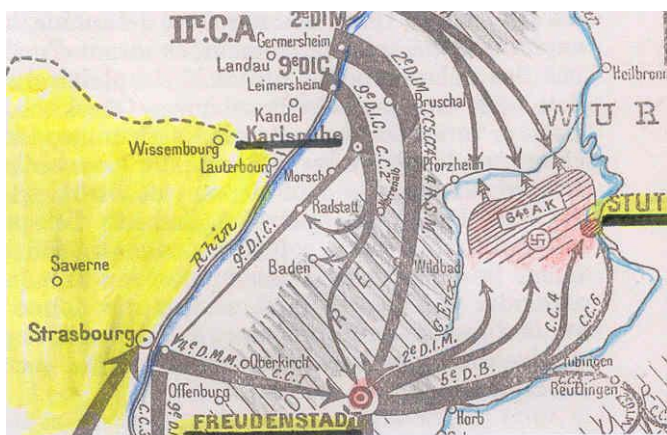
La deuxième surprise est moins réussie. A l'issue d'une journée harassante, nous sommes invités à rejoindre le théâtre en bois construit en hâte par les prisonniers de guerre. "Quesaco, yak yak" comme disaient mes fils quand ils étaient gamins (lire "Oumpapa" ancêtre d'Axtérix)? Le général paraît sur l'estrade et nous présente la troupe de la Comédie Française venue, paraît-il, apporter le salut affectueux de la Nation à son armée.

Notre troupe aura l'honneur et le plaisir de vous jouer la pièce de Paul Claudel, "Le soulier de satin "

Parmi les 5.000 clients de 18 à 20 printemps, qui donc connaît cet auteur? Paul Gandouët, oui, on connaît; Paul Claudel non! Les lumières, heureusement, s'éteignent. Vingt minutes plus tard, 4999 élèves sombrent dans un sommeil réparateur.

Le soulier de satin et le "Titanic", même destin !...Le grand plaisir du roi Jean n'a pas été partagé, c'est le moins qu'on puisse dire !

La troisième surprise intervient le 1^{er} Avril et ce n'est pas un poisson d'Avril. Convoqués au théâtre de l'école, les 5000 élèves attendent de nouveau le chef. Le chef arrive. Le chef sourit... longuement. Enfin, le Chef parle: " Vous m'avez donné beaucoup de joie et je vous en remercie. A mon tour je veux vous faire plaisir. Demain nous entrerons en Allemagne pour terminer la guerre. Vous allez connaître, avant vos colonels, le schéma des opérations".



Un officier tire les rideaux qui occultaient une immense carte de l'Allemagne du sud. Des flèches de couleurs franchissent le Rhin, d'autres perforent la Forêt Noire par le haut, par le bas, par le centre. Nous n'y comprenons rien mais c'est très excitant à examiner !

Le général reprend la parole:

" et maintenant vous avez une heure pour faire vos paquetages et embarquer dans les G.M.C. qui vous ramèneront dans vos régiments "

Effectivement, quand nous sortons du théâtre une longue file de G.M.C. s'est mise en place pour nous conduire vers nos nouveaux destins.

Grand-loup a du pot, on vient le chercher en jeep. C'est le carrosse du capitaine de Baulny, lequel me fait un royal cadeau en m'accueillant dans sa popote. Nous portons un toast au champagne avec tous ses officiers que j'admire sans réserve: le lieutenant de Sauveboeuf, le grand lieutenant de Buzonnières, le lieutenant Bonnafont, sans oublier les aspirants, Chevallier et Steph. de la Bigne.

Avant de passer à table, je prends la précaution de ranger mon magnifique fusil Springfield modèle 1917 dans un coin de la popote. Nous avons à peine avalé le potage qu'un motard se présente avec un pli urgent. Le capitaine de Baulny, après l'avoir lu, se lève et annonce: " Le régiment franchira le Rhin demain. Départ immédiat ! "

J'embarque, au triple galop, dans une jeep qui me dépose dans mon escadron, à Drusenheim. Dans cette excitation tout à fait exceptionnelle, j'oublie le beau Springfield 1917 dans la popote du père de Baulny. Une semaine après l'armistice, un officier du matériel, particulièrement borné, refuse mon compte-rendu antidaté en me disant, narquois : " *vous l'avez perdu, vous le payerez, c'est la règle*". La "rabbia " de votre grand-père, je ne vous dis pas!

Cet énergumène a fait retenir 715 francs sur ma solde de juin 1945, mois au cours duquel je n'ai pas touché un centime. J'espère bien être le seul "couillon de combattant" de la première Armée à avoir payé son fusil, un flingue dont l'usage exclusif aura été de faire du "présentez, arme " !!!

Mon cher Grand-loup, il serait peut être temps d'ignorer tes petits problèmes avec les gars du matériel et te rappeler du vieux Corneille : "Rentre en toi-même, Grand- Loup, et cesse de te plaindre " .

La vraie question est celle-ci: Quel bilan peut-on établir pour le stage de Rouffach?

Certains de mes camarades, exaspérés par les excès de la discipline formelle en temps de guerre, ont condamné définitivement la méthode de Lattre. Beaucoup, et je suis de ceux-là, tout en critiquant les extravagances les plus marquées du Roi Jean, ont apprécié l'ambiance sportive, les occasions de se dépasser et le panache qu'ils ont trouvés à Rouffach.

Dans une certaine mesure, c'est la personnalité même du Roi Jean qui s'exprimait dans son école des cadres ainsi que dans le choix de sa devise : "Ne pas subir ". A notre niveau, il nous inspirait un sentiment fait, à la fois, de crainte et d'admiration. Concernant ce caractère d'exception, je vous invite à lire ce qu'en pensait l'un de ses adjoints directs, le général de Monsabert ("notes de guerre", véritable journal tenu chaque soir, qu'il n'a jamais voulu relire ni modifier) :

"Quel être étonnant, riche de rares qualités, d'antennes féminines, d'une passion chaleureuse et débordante et d'une cordialité théâtrale autant que communicative ..."
(page 312)

Ancien de l'équipe du Général Juin pendant les glorieuses campagnes de Tunisie et d'Italie, Monsabert porte dans les pages suivantes de son journal des jugements plus sévères. Pour les jeunes lecteurs de ces lignes, il faut savoir que de Lattre, chef très exigeant, n'hésitait pas à imposer à ses deux adjoints, Monsabert et Bethouart, des réunions nocturnes et des déplacements de 300 à 400 kilomètres sur des routes enneigées. Le climat humain était sûrement plus serein auprès du père Juin !

L'une des meilleures peintures de ce personnage étonnant peut être trouvée dans le livre du général Yves Gras " La guerre d'Indochine" (page 369) : "de Lattre possédait au plus haut degré ce magnétisme qui subjugue et entraîne les hommes et qu'il faut sans doute attribuer à des qualités profondes et mystérieuses de l'esprit de Lattre s'imposait non pas en vertu de son rang et de son passé, mais par la force de son caractère et de son intelligence... Il était doué de dynamisme et d'imagination créatrice, deux qualités essentielles dont la synthèse est rare...Son éloquence chaude et convaincante lui assurait un prodigieux ascendant. Impétueux, tumultueux, infatigable, exigeant toujours l'effort maximum, ne souffrant aucune résistance, il était terrible à servir...etc, etc ..."

Et maintenant, il est temps que je reprenne la hache de guerre (coût: 715 F), pour aller combattre dans la Forêt Noire..... et même bien plus loin jusqu'au Tyrol ...Toujours sur les traces de ce coquin de Lassale, mon terrible compatriote de Metz.



Généraux Leclerc, De Lattre & Juin

La Campagne d'Allemagne

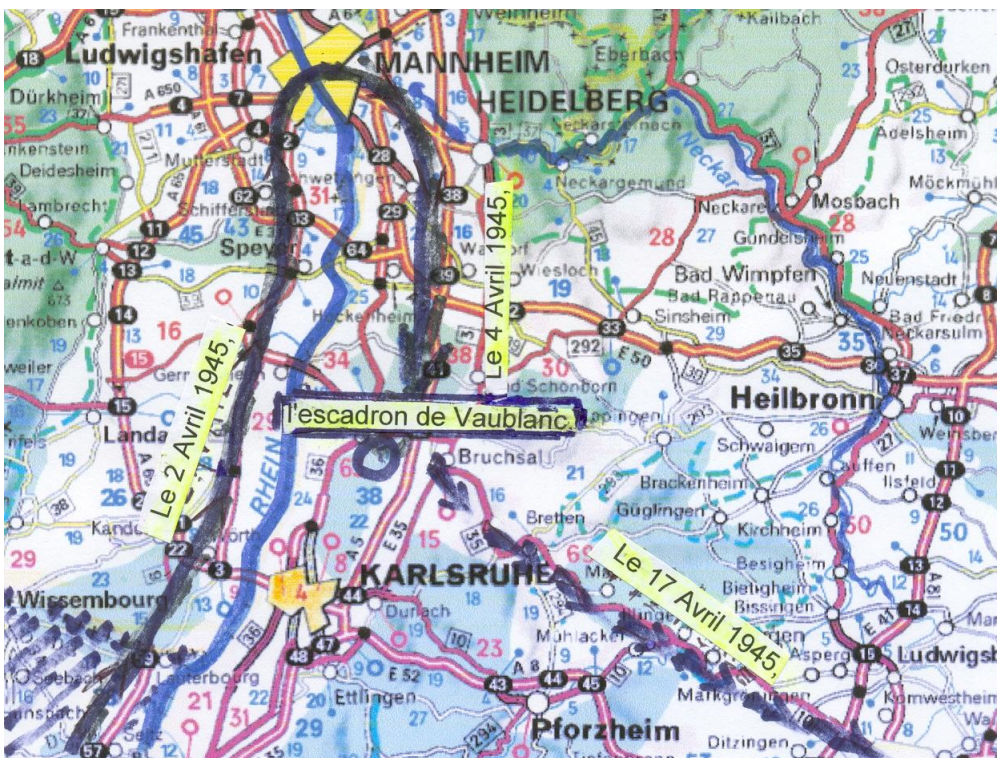
(Avril 1945)

Bonjour, chère Lorelei !

Le 2 Avril 1945 en fin d'après-midi, nos pelotons se rassemblent en disposition de convoi à Drusenheim (nord Strasbourg). Nous allons participer au dernier acte de la guerre : la campagne d'Allemagne.

Quelques modifications sont intervenues pendant mon séjour à Rouffach, dans l'organisation de l'escadron de Vaublanc. Mon ami, l'aspirant Gilbert Daguet, m'a remplacé dans le poste d'adjoint à Léonce de Gastines.

Grand Loup deviendra le second de Guy Caniot au 2ème peloton. Jean Vidal, promu sous-lieutenant, a pris le commandement du 3ème peloton après le départ du Prince de Mérode. Au crépuscule, l'escadron se met en route plein Nord, direction l'Allemagne. Des centaines de blindés et de camions nous ont précédés sur cette route qui longe la rive gauche du Rhin.



La rive droite est encore occupée par la Wehrmacht et son artillerie ne reste pas inactive. Aussi, nos pilotes doivent-ils conduire feux éteints. Difficile de vous rapporter nos sentiments au moment où nous pénétrons en territoire ennemi : beaucoup de curiosité, car cette Allemagne d'Hitler est encore un grand mystère pour nous. Mais aussi une intense jubilation et un brin d'esprit revancharde.

Bien calé dans ma nouvelle jeep, "Rochefort", j'entends, sans l'écouter vraiment les commentaires de Le Chevrel, mon nouveau conducteur. C'est un garçon d'une gaîté exubérante, plutôt bavard. Au total, un compagnon très agréable.

Aux environs de minuit nous croyons entendre des explosions loin devant nous, avec des bruits d'avions. Ce n'est pas une illusion. La radio nous l'apprend ; il s'agit d'une intervention nocturne des chasseurs de la Luftwaffe qui aurait fait quelques victimes parmi les équipages des tanks destroyers du 2^{ème} régiment de dragons. Tout s'est passé tellement vite que nous n'avons même pas eu le temps d'avoir peur. C'est la première attaque aérienne que nous subissons depuis le débarquement et ce sera l'une des dernières. Voilà le résultat heureux et confortable de la totale maîtrise du ciel par l'aviation alliée.

Nos camarades des divisions d'infanterie s'arrêtent avant Spire. Ils rejoignent des zones de rassemblement qui leur sont attribuées pour le franchissement du Rhin. Ce franchissement, ils l'effectueront avec des moyens plus ou moins précaires : radeaux de caoutchouc, "stormboat" (bateau en bois avec moteur), passières (radeaux constitués par plusieurs bateaux pneumatiques amarrés ensemble pour recevoir un platelage capable de supporter un ou plusieurs véhicules)...

Les blindés, toujours peaufinés, devront remonter vers le Nord, jusqu'à Ludwigshafen où ils passeront le Rhin sur un ouvrage spécial, le pont "Treadway", susceptible de supporter des tonnages importants. Il dispose d'un platelage capable de résister à l'agression des chenilles en acier. Cet ouvrage flottant a été mis en place par le génie américain. Ceux-ci donnent évidemment la priorité des priorités aux unités de la 7^{ème} Armée U. S. Aussi, arrivés dans la banlieue de Ludwigshafen dans la matinée du 3 Avril, nous n'utiliserons pas le pont "Treadway" avant la fin de l'après-midi.

Cette longue attente nous permet de prendre la mesure des destructions infligées aux grandes villes du Reich par l'aviation alliée : façades éventrées, quartiers pulvérisés, bâtiments incendiés. Le spectacle est dantesque et je pense que vous l'avez déjà vu dans les documentaires historiques. Il coupe le souffle. Mon conducteur répète, tous les quarts d'heures :

- Hé bien, qu'est-ce qu'ils ont pris, les chleuhs! Hein mon lieutenant!



Aucun habitant dans ces ruines. C'est une ville fantôme que nous traversons. Après avoir enfin franchi le Rhin au ras des flots, nous abordons la grande ville de Mannheim, cité jumelle de Ludwigshafen. Même paysage urbain de désolation.

Le Chevrel a repris sa litanie :

- Eh bien, qu'est-ce qu'ils ont pris, les frisés. Hein mon lieutenant ?

Sacré Le Chevrel, il aime affubler les Allemands des mots "chleuh" ou "frisé". Les autres appellations "fridolins", "fritz", "boches", etc.... ont disparu de son vocabulaire. En fait, il se parle à lui-même et Grand-loup peut rester silencieux. Cela ne gêne Le Chevrel en aucune manière.

Dès la sortie du pont de bateaux, nous obliquons plein Sud, direction Karlsruhe. Nous roulons bientôt dans la campagne de la plaine de Bade. Quel contraste avec les cités rhénanes ruinées par la guerre ! Les villages sont intacts, propres, pimpants. Nous avons l'impression d'arriver en vacances ... Impression fautive, vous vous en doutez.

Le 4 Avril 1945 notre escadron pose le sac, comme disent les marins et les militaires, dans un délicieux village situé à quinze kilomètres au Nord de Karlsruhe. Le front n'est pas loin et, dans cette belle campagne nous entendons le bruit lointain des combats de notre brave infanterie. Les pauvres biffins sont chargés d'ouvrir une brèche dans la défense allemande installée sur les contreforts de la Forêt Noire. Les "pousse-cailloux" sont toujours à la peine dans des combats ingrats et difficiles tandis que la "cavalerie blindée " attend tranquillement son heure de gloire. Il ne faut pas trop le rappeler aux fantassins, ils vont crier au scandale.

Au 4^{ème} escadron, nous recevons mission d'assurer la sécurité des arrières du front en faisant du volume et en "battant l'estrade" par des patrouilles de nos automitrailleuses.

C'est une véritable sinécure dont nous allons profiter sans vergogne, en découvrant le charme des relations humaines. Sur la ligne de front, l'habitant se terre dans les caves et il n'en sort qu'une fois la bataille terminée. Aussi le combattant n'a-t-il pratiquement aucun contact avec lui.

La kermesse héroïque !

Dans notre petit village, c'est exactement le contraire. Notre mission nous impose de nouer des relations avec les représentants de la population locale. Nous allons le faire avec beaucoup de bonheur ... Et un brin de malice, dans une bonne humeur communicative ! Et puis, le printemps 1945 est arrivé. Il est radieux. Aussi, pour les jeunes cavaliers du 4^{ème} escadron, c'est Capoue, Capri, Acapulco, Bangkok, et j'en passe ! Nous avons tous grande envie de découvrir la société allemande du III^{ème} Reich, notre curiosité sera satisfaite, qu'il s'agisse des édiles locaux, des travailleurs ...

Notre premier étonnement tient à notre mission. Lequel d'entre nous aurait pu supposer qu'on nous demanderait de protéger la population locale dans le cadre du maintien de l'ordre sur les arrières du front ? Et, pourtant, c'est bien ce que nous allons faire.

Dans cette région, économiquement très riche, la densité de la population a quasiment doublé avec la présence des camps de prisonniers et des camps de travailleurs étrangers. Autour de nous, toutes les nationalités européennes sont représentées : Français, Russes, Polonais, Hongrois, Roumains, etc. ... Cette Allemagne de 1945 est devenue une énorme Tour de Babel où les individus parviennent, tant bien que mal, à communiquer grâce à un allemand de cuisine appris sur place. Les représentants et gardiens de l'ordre nazi ayant disparu, le pays est devenu un magnifique foutoir. Tous les internés ont quitté leurs barbelés ou leur camp de travail avec l'intention bien arrêtée de se payer sur la bête.

Les Russes, particulièrement mal traités durant leur captivité, sont les plus terribles : ils battent la campagne, ils battent les hommes, ils violent parfois les femmes, ils pillent souvent les fermes. De vrais sauvages, nos alliés du far-West ! Il faudra faire preuve d'une grande fermeté, user parfois de la menace et conserver toujours une patience

infinie pour les ramener dans leurs camps. Nous y parviendrons et les états-majors organiseront leur ravitaillement et les soins sanitaires les plus urgents.

Tout ce travail s'effectue à la demande et avec la participation des responsables allemands locaux. Nous ne sommes pas arrivés aux bouts de nos étonnements : cette "kollaboration" inversée, "modèle 1945", entraîne des échanges nombreux et parfois confiants.

Bien entendu, nous apprenons que personne n'a appartenu à l'appareil nazi ! On s'en doutait ! Personne n'a voté pour Hitler en 1933 ! Pardi, c'est bien connu de tous ! Nous ne sommes pas dupes et cette naïveté nous fait sourire ... L'abandon ostensible, un peu cynique, de ceux qu'ils adoraient encore la veille de notre arrivée (malheur aux vaincus), est une constante humaine.

Les édiles badois manifestent une souplesse d'échine qui fait notre émerveillement. Avec la défaite, le légendaire orgueil germanique a volé en éclats. Notre brave capitaine modère nos commentaires à ce sujet en nous rappelant, qu'en Juin 1940, nos notables n'ont pas été plus brillants.

Les villages badois sont encore pavoisés de drapeaux blancs et de pavillons blancs et jaunes. Les premiers sont bien connus mais les seconds m'intriguent : questionné par mon conducteur, je lui réponds, à tout hasard, qu'il doit s'agir des couleurs du pays de Bade. Heureusement, Guy Caniot entend ma réponse et il corrige mon erreur :

- Que nenni, mon bon ami, ce sont les couleurs vaticanes !

Tiens donc ! Curieux, non ? Substituer Pie XII à Adolf Hitler, il fallait y penser ! Eh bien, les Allemands y ont tous pensé car nous trouverons les couleurs vaticanes sur les maisons et les bâtiments administratifs depuis le pays de Bade jusqu'au Tyrol autrichien.

Je ne peux décemment pas vous décrire le pays rhénan que nous avons découvert, sans vous parler des jeunes badoises. J'avoue qu'elles nous ont soufflés ! Elles ont manifesté, tout à fait spontanément, un appel à la tendresse justifié par deux raisons profondes et évidentes :

- Depuis la mobilisation de 1939, les pauvrettes n'ont pratiquement pas revu leurs matous. Peut-être sont-elles en "manque", comme on dit volontiers ?

- Par ailleurs en Allemagne les "pépées", dans le domaine de la liberté sexuelle, étaient très en avance sur leurs consœurs latines.

A cet appel à la tendresse et à la réconciliation franco-allemande, nos cavaliers "pieds-noirs" ont répondu avec enthousiasme et détermination. Dans une certaine mesure on pourrait rappeler aux historiens que nos coquins de jeunes spahis ont jeté, sur l'oreiller, les fondements de la nouvelle Europe ! Ce ne sont ni Jean Monet ni Robert Schuman qui ont initié l'idée d'Europe unie. Ce sont nos Rodriguez, nos Sanchez, nos Cazaubon. J'ajoute qu'ils n'ont pas hésité, nos chers petits, à "mettre la main à la pâte" ! Grand-Loup peut en témoigner: Ils ont payé de leur personne au-delà du raisonnable.

Quand je cherche mon conducteur, le brigadier Cazaubon, le Lannemezanais d'Alger, me répond goguenard :

- Il prend son cours d'allemand, mon Lieutenant ! Et il ajoute, goguenard :

- Et si vous ne m'aviez pas collé de garde, à cette heure, je devrais pratiquer la langue de Goethe.

Ce sacré Cazaubon n'a jamais été très porté sur la discipline formelle. Il est même volontiers frondeur, je ne vous apprends rien !

Bien entendu, ces idylles, menées tambour battant, alimentent les conversations de popote. Guy Caniot, bien informé, affirme avec conviction que ces charmantes badoises ont probablement été influencées par le célèbre film de Jacques Feyder : "la kermesse héroïque". Ce film, sorti en 1935 présentait, d'après notre ami, le thème suivant : "une ville flamande du XVII^{ème} siècle est occupée par la soldatesque espagnole. Aussi, les jolies femmes de la cité se sont-elles données la mission de détourner les vainqueurs de leurs instincts de brutes militaires en les étourdissant dans un tourbillon de charme et de volupté.

Je terminerai ce paragraphe du tendre en vous rapportant un dernier détail : quand l'escadron reçoit l'ordre de se mettre en route pour aller au casse-pipe, ces jeunes personnes, en larmes, ont agité leurs mouchoirs pour saluer leurs nouveaux amis. Je tiens mes enfants à vous rassurer : les femmes françaises, sauf les professionnelles et le milieu du spectacle, n'ont pas eu la même attitude en juin 1940. Au moment où nous démarrons, Guy Caniot me confie son sentiment en jargon teinté de "pataouète" (pied-noir populaire) : " ça que c'est, qu'il'amour, monsieur l'aspirant. Je vois quelques jeunes mouquères qui connaîtront des problèmes, au retour de leurs mecs. Belle achouma en perspective ! "

Comme vous le comprenez, nos premières journées en Allemagne ne furent pas tristes et nous ne nous sommes pas conduits comme des cosaques du Don. Encore que... Encore que...

Il me revient une anecdote montrant que notre groupe d'officiers a parfois oublié l'éducation "quai d'Orsay" de la cavalerie française. Un bel après-midi, notre capitaine Jean Bernard Viénot de Vaublanc nous invite à l'accompagner dans la visite de Karlsruhe, "libérée", comme nous nous plaisons à le dire dans la 1^{ère} Armée, le 4 Avril 1945. L'ancienne capitale du Pays de Bade présente l'aspect de toutes les villes allemandes de cette époque : ruines sur ruines.

Les jeeps roulent dans les gravats quand notre attention est attirée par un groupe de villas intactes, impeccables, entourées de jardins en fleurs. Spectacle incongru, au milieu de cette grande ville bien abîmée. Le capitaine, intrigué, s'arrête et rentre dans une des villas. Nous le suivons. Il pousse une porte : à terre tout a été jeté, brisé, piétiné.

- C'est moche, c'est moche ! " répète-t-il. Nos coloniaux se sont conduits comme des vandales !

Notre capitaine, vieil aristocrate d'une courtoisie exquise et d'une bonté infinie, est horrifié. Grand-Loup, parcourant le désordre du regard, découvre quelque chose d'insolite : sous une table, une pile d'assiettes intactes. Wunderbar ! J'en attrape une et je la tends au père de Vaublanc en lui disant :

- On ne peut pas laisser ça, mon capitaine, ça fait désordre !!!

Notre capitaine n'hésite pas longtemps. Il jette l'assiette à terre où elle éclate en morceaux. Et le groupe des officiers du 4^{ème} escadron procède par imitation : Chacun se prend une assiette et se la brise dans un magnifique éclat de rire.

Les combattants vivent toujours dans les éclats ... de vaisselle, de rire, de voix, d'obus... parfois. Comme disent les jeunes aujourd'hui, en Avril 1945, nous nous sommes bien "éclatés".

Ainsi va la soldatesque ! En guerre, il ne faut faire confiance à personne ... Même à ceux qui paraissent aimables et bien-élevés ! Comme l'affirmait mon vieil ami Lucien Huet :

- Méfie toi de tes chowchows. Comme les militaires, ils peuvent redevenir sauvages d'une minute à l'autre !

Capri, c'est fini !

Le 17 Avril 1945, branle-bas de combat ! Les biffins ont fait le trou et les blindés s'engouffrent dans la brèche.

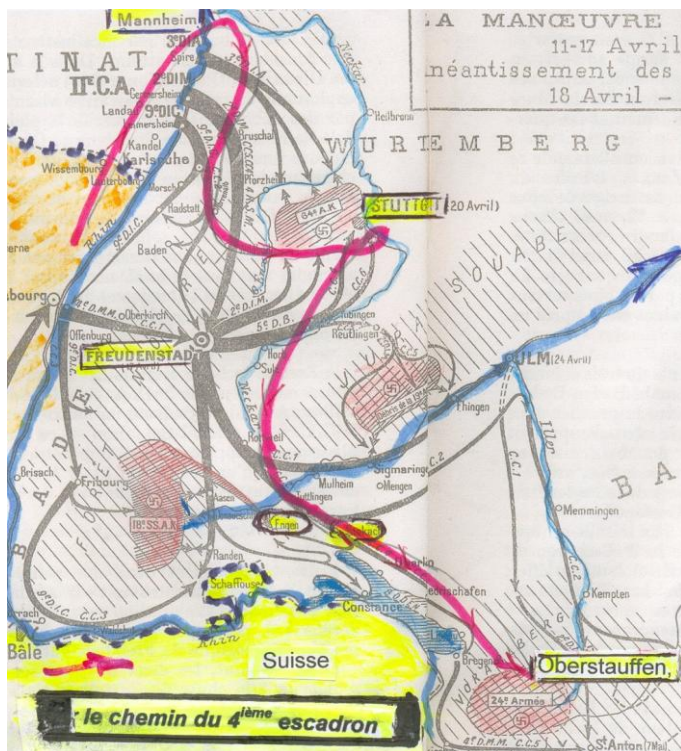
Insidieusement, je vais profiter de votre lecture pour vous faire une initiation tactique vous permettant d'épater vos copains dans la connaissance de la guerre des blindés. Dans ce but je vais utiliser une image familière à tous : celle d'une crue exceptionnelle. Vous l'avez tous vue, les flots montent, montent et prennent de la vitesse. Ils quittent le lit de la rivière, contournent les points hauts, isolent les villages, se divisent en plusieurs bras qui se rejoignent plus loin dans un courant encore plus rapide. Alors le flot emporte tout sur son passage.

Il en va de même pour les chars. La brèche ouverte, ils se ruent à toute allure, en colonnes qui se séparent, puis se rejoignent avec une fluidité surprenante. Le résultat,

c'est une charge impétueuse qui écrase toutes les résistances. Voilà, vous avez tout compris.

Donc en ce 17 Avril 1945, notre régiment reçoit une mission délicate : assurer dans la marche en avant, une liaison entre la 5^{ème} division blindée et la 2^{ème} division d'infanterie marocaine. Mission délicate pour deux raisons : ces deux grandes unités sont jetées sur la ville de Stuttgart, mais leurs axes d'efforts sont légèrement divergents.

Deuxième point, encore plus important : les deux divisions ne progressent pas à la même allure. La division blindée est beaucoup plus rapide. D'où la création de vides que nous devons combler. Pas facile, ce type de manœuvre. Croyez-moi sur parole ! ...



Le 18 Avril au matin, nous nous mettons en place derrière l'escadron de Baulny qui progresse sur l'axe principal. Notre escadron déboîtera à droite et explorera une route parallèle dès que nos amis auront atteint et saisi le carrefour de Sultz.

Depuis la mort du capitaine Baudouin, à Langres, c'est toujours Baulny qui hérite de la mission la plus difficile et la plus intéressante. Ogier de Baulny est un vieil aristocrate normand (il va sur ses 38 ans), qui a un flair exceptionnel mis au service d'une fougue de mousquetaire. Personne ne le jalouse, nous l'admirons sans réserve. Ses hommes l'adorent et l'appellent familièrement le "vieux corsaire" (un coup de rouge ne lui déplaît pas, la vue d'une jolie fille ne l'effraie pas ! Loin de là).

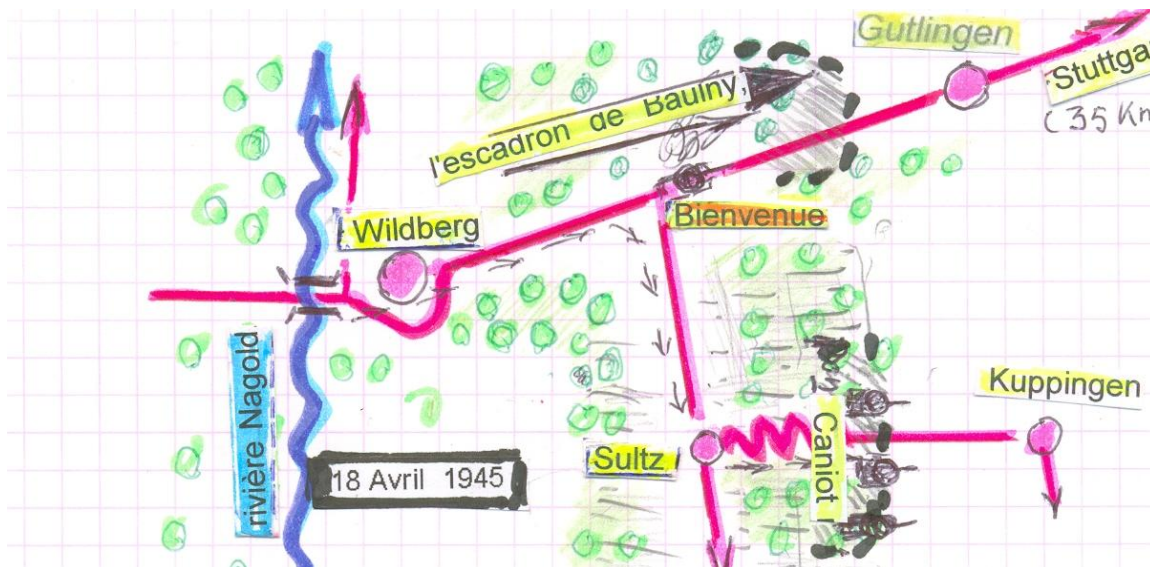
Après vous avoir fait le récit des deux journées suivantes comme nous les avons vécues, c'est à dire dans une grande confusion, je vous donnerai copie des mêmes événements, examinés au niveau de l'armée. Vous comprendrez alors pourquoi nous avons failli disparaître dans ce tourbillon des armées allemandes en retraite.

Au petit matin, nous roulons donc très décontractés derrière le "vieux corsaire". Nous parcourons ainsi une vingtaine de kilomètres dans une ambiance idyllique : nature magnifique, arbres fruitiers en pleine floraison, soleil printanier. C'est très chouette, cette campagne du Wurtemberg.

Les gars du 3^{ème} escadron reconnaissent prudemment le pont étroit sur la rivière Nagold. Leur prudence se comprend très bien : la vallée est très étroite, couverte d'une forêt épaisse. L'idéal pour une embuscade et l'emploi du "panzerfaust" (ogive anti-char placée

au bout d'une fusée et utilisée par un seul homme, d'une portée d'environ 80 mètres en 1945).

Nous regardons sans surprise le départ du peloton de Sauveboeuf qui s'engage sur une méchante petite route, vers le nord, en vue de couvrir notre progression. Ce peloton va connaître de belles émotions en tombant sur plus fort que lui. Pour l'instant et en ce qui nous concerne tout va bien. Tout "baigne" comme disent nos "pieds-noirs" .



Pourtant, en contournant le village de Wildberg, perché sur un éperon rocheux, une observation s'impose : pas la queue d'un habitant ! Mauvais signe. Mauvaise limonade comme disent nos spahis ! Avec l'expérience, nous y voyons une indication précieuse : l'ennemi n'est pas loin. Il est même très près. Devant nous, le paysage s'allume et explose. Rafales de mitrailleuses pour commencer, canons ensuite. Ce n'est pas du gentil Mozart, mais plutôt du grand Wagner ! Terminée la balade vacancière ! Tenace, teigneux, l'escadron de Baulny continue à progresser et nous apercevons, dans une fumée épaisse, le fameux carrefour où commence notre mission. Notre escadron s'y engage sur la route de droite, peloton de Gastines en tête. Mon conducteur, sans que je lui aie rien demandé, arrête la jeep de l'autre côté du rideau de fumée et il reste muet. Il y a de quoi. Je découvre une automitrailleuse en flammes.

On peut encore lire son nom sur le blindage : "Bienvenue". Le corps du chef de voiture, penché sur la tourelle ne laisse aucun doute sur le déroulement du drame. Sa bagnole a pris un "pélot" de 77mm anti-char. Le chef de voiture, probablement blessé gravement, a essayé, sans succès, de s'extraire de son poste de combat. Il n'a pas eu la force de terminer son geste.

Les autres membres de l'équipage sont carbonisés. Spectacle désolant ...

- Vous le connaissez ?

- C'est Guillaume, un copain..... Rien à ajouter.

Nous repartons "fissa" et rejoignons l'A.M. de Guy Caniot. Celui-ci examine aux jumelles toutes les lisières de bois, à notre gauche et à notre droite. Vu la fureur des combats chez nos voisins de l'escadron Baulny, tout porte à croire que nous ne tarderons pas à déguster à notre tour.

Contre toute attente, le peloton de Léonce de Gastines entre dans Sultz sans coup férir. Curieux, voyez-vous, les hasards de la guerre de mouvement.

Et maintenant, c'est à nous, 2^{ème} peloton, d'entrer en scène. Les adjoints étant toujours privés de cartes, je grimpe sur la plage arrière de "Rôdeuse". Guy Caniot me décrit le parcours que nous devons reconnaître :

Voilà le village de Kuppingen, notre objectif. Kuppingen est bâti sur un plateau ondulé sur lequel nous allons accéder par cette route en lacets. Tout cela est couvert d'une vaste forêt, vu ? Alors, en avant !

Le peloton progresse, comme à l'accoutumée, par bonds de grenouilles successifs. A la radio j'écoute Labanhie, le chef de la voiture de pointe, qui décrit sa progression. Malgré sa gouaille bien connue, on sent qu'il serre les fesses, l'ami "Labanoche" ! Cette forêt est normalement un nid à "panzerfaust" ou à «panzerschreck». Et pourtant là encore, surprise et soulagement. Il ne trouve pas la queue d'un "frisé".

Il arrive au sommet de son versant abrupt jusqu'à la lisière de la forêt. Je le rejoins au moment où Guy Caniot lui montre l'itinéraire à suivre pour arriver au village. J'installe le char obusier "Rocroi" ainsi que "Rochambeau", le scout-car de Cazaubon et ses mortiers. Ils sont prêts, l'un et l'autre, à tirer sur les lisières du village au profit des automitrailleuses de l'éclairage. Guy Caniot, qui observe le patelin et ses alentours, m'annonce qu'il n'y voit personne. Au moment où il s'apprête à prononcer le traditionnel "en avant !", la voix du capitaine de Vaublanc à la radio ordonne de rester sur place. En effet nos amis de l'escadron de Baulny seraient méchamment attaqués et même débordés par une infanterie nombreuse et mordante, appuyée par trois chars-automoteurs. Pour l'instant nos petits camarades s'accrochent encore sur le carrefour où "Bienvenue" continue de brûler. S'il perd le contrôle de ce fichu carrefour, alors notre repli éventuel deviendra improbable.

Mon chef de peloton profite de cet arrêt imposé pour élargir l'exploration des forêts à gauche et à droite de notre position. Le chef Albert, avec une patrouille à pied de cinq hommes, devra reconnaître une corne de bois suspecte à huit cents mètres sur notre gauche. Dans le même temps, il me confie le soin avec l'appui de l'automitrailleuse de Forzy, "Ronchonnoise", de donner un coup de sonde de quelques kilomètres dans la vaste forêt qui recouvre le plateau. Ces dispositions sont tout à fait judicieuses car cette énorme couverture forestière pourrait abriter, à notre insu, des milliers de malfaisants. Forzy, garçon audacieux et raisonnable à la fois, passe en tête. Ma jeep suit à cinquante mètres. Dans ces chemins forestiers sinueux et capricieux, nous roulons un peu au hasard sur un parcours d'une dizaine de kilomètres. Je m'y perds plusieurs fois. Heureusement nous ne faisons pas de mauvaises rencontres.

Coup de pot, le fameux hasard nous ramène à la corne de bois que devait reconnaître notre ami Albert. Notre arrivée est une bénédiction pour lui : Le nez au sol dans les labours, nos petits camarades sont fixés par deux mitrailleuses allemandes vachardes et très efficaces. J'envoie Forzy pour régler le problème. Son automitrailleuse fonce en tout-terrain et il écrase nos adversaires au canon et à la mitrailleuse. Il embarque la patrouille sur sa plage arrière et il ramène tout ce beau monde au bercail.

Guy Caniot insiste de nouveau auprès de notre capitaine pour reprendre la progression et s'emparer du village de Kuppingen. Nouveau refus de notre patron, catégorique cette fois. La situation s'est aggravée dans la vallée. Les artilleurs allemands ont réglé leur tir sur le village de Sultz qu'ils arrosent copieusement. Avec un peu de chance, ils ont mis en l'air dès les coups de réglage le Dodge et le canon de 57 du peloton Vidal. Sept de nos camarades ont été blessés dans ce tir de harcèlement. Au même moment l'escadron de Baulny, bousculé sur le carrefour, commence à se replier sur le village de Wildberg.

En conséquence Vaublanc doit regrouper tous ses éléments dans le village de Sultz où il s'installera en hérisson pour s'opposer à une attaque nocturne de nos cousins germains. Nous quittons, en fin de journée, notre excellente position sur la hauteur pour descendre au fond de la vallée. Nous prenons place dans le dispositif de défense, à l'est du village. La nuit tombe et les obus allemands tombent également. Ce coquin de Newton avait bien raison. Les pommes ne sont pas seules à tomber sur notre bonne planète ! ($F=M.m/d^2$, vous connaissez ?).

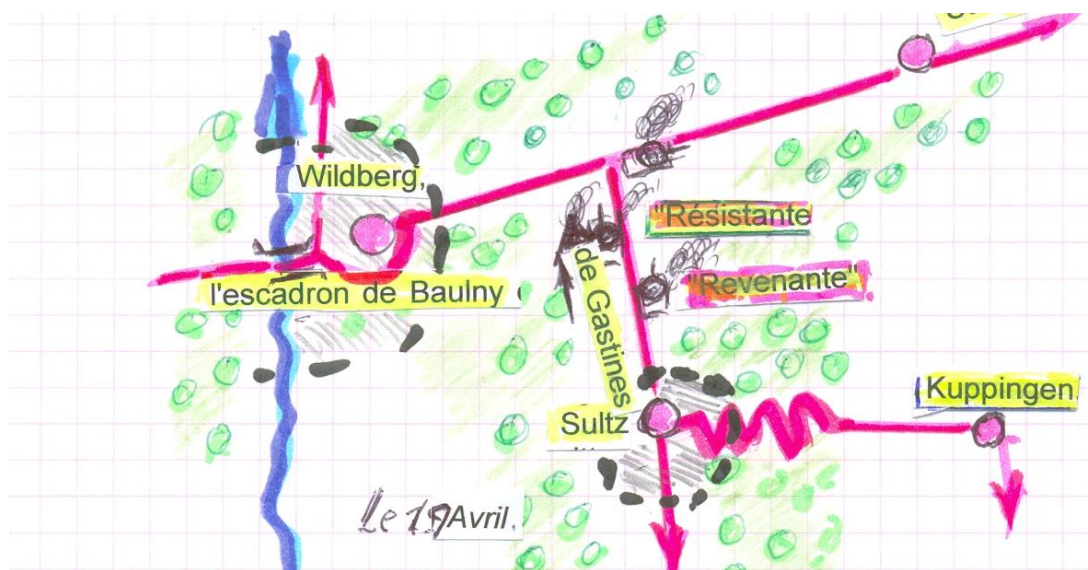
Mon tour de garde terminé, je tombe (*c'est toujours la faute à Newton*) dans un sommeil de nourrisson, roulé en boule, au pied de ma jeep. Au petit matin Guy Caniot me tire sans

ménagement de ce sommeil réparateur. Après m'avoir fait remarquer avec un peu d'aigreur que l'artillerie allemande ne paraît pas avoir troublé mon sommeil, il me met au courant de la situation actuelle : l'escadron de Baulny a dû reculer sur plusieurs kilomètres et s'enfermer dans le village de Wildberg où il a "ferraillé" toute la nuit. Il tient encore le pont sur la rivière, mais la pression de l'adversaire est telle qu'il n'est pas sûr d'y rester bien longtemps. Des unités adverses ont traversé la rivière Nagold et attaqué le P. C. du régiment Shocking, ça ne se fait pas.

Résultat des courses, notre escadron est isolé au sein des forces adverses qui tentent de rompre l'encerclement de Stuttgart.

Le 19 Avril au matin, notre escadron, à qui on a donné l'appui d'une compagnie de jeunes tirailleurs, reçoit mission d'effectuer une attaque en vue de reprendre le fichu carrefour. Ces jeunes fantassins se sont infiltrés, pendant la nuit, à travers la forêt et ils ont pu nous rejoindre à 3 heures du matin. Cette action sera menée par le peloton de Léonce de Gastines, appuyé par les tirailleurs. Grimpé sur la plage arrière de l'A.M. de Guy, j'assiste au départ de nos camarades. Pour être honnête avec vous, la gravité de la situation ne m'apparaît pas encore clairement. Les craintes exprimées par mon chef de peloton me semblent excessives.

Dix minutes plus tard, je prendrai la mesure de mon erreur d'appréciation. En fait de Gastines a reçu une mission impossible. Nos engins, très faiblement armés, liés à la route, ne peuvent pas se mesurer à une infanterie nombreuse appuyée par des chars. En dépit de son expérience, le résultat était couru d'avance.



Les bruits d'un combat furieux nous arrivent. A la radio, nous écoutons, incrédules, les premières informations du drame qui vient de se jouer. Les chars-automoteurs allemands, bien embossés au-dessus du carrefour, ont percé les deux automitrailleuses de tête. "Revenante" et "Résistante" sont en flammes. Léonce tente d'évacuer ses morts et ses blessés.

Quant à la compagnie de tirailleurs, composée de jeunes recrues dont c'est le baptême du feu, elle s'est littéralement évaporée dès le début de l'accrochage (*au mois de Mars 1945, les anciens tirailleurs d'Italie et de la campagne de France ont été rapatriés au Maroc et ils ont été remplacés par de jeunes recrues*). Désobéissant à leurs officiers, ces très jeunes tirailleurs refluent vers nous en pleine panique. Ambiance de sauve qui peut !

L'infanterie allemande appuyée par des chars progresserait, nous dit-on, dans notre direction pour prendre Sultz. Guy Caniot reçoit l'ordre de récupérer tout ce qui est disponible pour faire face à cette offensive. Il me charge de ramasser toutes les mines anti-char du peloton pour établir un barrage aux dernières maisons du village.

Pas de dialogues inutiles, j'exécute "fissa". Quand j'arrive à la fameuse lisière, j'y trouve mon ami, l'aspirant Daguet. Il a déjà commencé à placer les mines de son peloton en travers de la chaussée. Ensemble nous enrichissons ce barrage improvisé avec les mines anti-char que j'ai apportées. Travail terminé, nous cavalcions derrière le canon de 57 mm anti-char du chef Rieger. Si la situation n'était pas aussi dramatiquement urgente, nous aurions souri en prenant conscience des dispositions bien peu orthodoxes que nous avons improvisées.

Le canon de 57 a pointé son tube sur le barrage de mines, à cinquante mètres devant lui. C'est bien trop court ! Notre brave Rieger, habituellement très prolix, est figé, silencieux, jambes écartées derrière sa pièce. Un vrai grognard de la garde impériale chargé d'interdire un pont sur la Bérézina. Daguet ne manque pas de souffle. Il a récupéré un bazooka dans le fond de sa jeep et, péremptoire, il me le tend :
Tu seras tireur, je chargerai l'engin. Je n'ai trouvé que deux obus !

Je n'ose pas lui dire que je n'ai tiré qu'une seule fois au bazooka, à l'entraînement. Et encore, j'ai magistralement loupé la cible ! Les deux aspi. s'installent dans une encoignure de mur, à dix mètres de notre ami Rieger. Pas très fringants, les jeunes aspirants ! Ils ont même une sacrée boule à l'estomac. Nous savons qu'au mieux, nous tirerons le premier char. Les automitrailleuses pourront peut-être nous protéger de l'infanterie, mais leurs obus antichars de 37 mm n'auront d'autre effet que de ricocher sur les blindages des chars allemands.



Char allemand, type "panther"

- 5 minutes passent ... Pas de bruit de chenilles.
- 10 minutes ... Toujours rien.
- 15 minutes ... Silence... Curieux !

Nous commençons à respirer mieux mais Que se passe-t-il ?

Nous le saurons un peu plus tard : les Allemands, qui avaient progressé allègrement jusqu'à trois cents mètres de notre village, ont finalement renoncé en raison des salves de 105 de nos artilleurs. Un avion "piper-cub" d'observation a remarquablement réglé le tir. Nos amis de la "bombarde" ont eu la chance d'obtenir un coup direct sur le char-automoteur de tête qui a fait demi-tour sans insister. Le tir d'arrêt, très dense, a conduit les autres chars et l'infanterie adverse à rebrousser chemin Ouf ! !

Difficile à croire, je n'ai même pas vu le "piper-cub" d'observation. Dans le boucan autour de nous, je n'ai pas davantage remarqué l'intervention salvatrice de nos braves amis artilleurs. En d'autres termes il me semble utile de le préciser, fascinés par leur mission de "casseurs de chars " à courte distance, Daguet et Grand-Loup n'ont rien vu d'autre que les trois dernières maisons du village et pas compris grand-chose à ce combat. Pourtant, pas complètement idiots, nous avons tout de même compris que nous l'avons échappé belle. A midi tout rentre dans l'ordre puisque nous sommes relevés par un escadron de

reconnaissance du 3^{ème} régiment de spahis marocains suivi par une longue, longue colonne d'infanterie.

Notre escadron, mis à la disposition de la 5^{ème} Division Blindée, se met en route pour reprendre le même type de mission au sud de Stuttgart.

Pris dans le tourbillon de cette journée noire, je n'ai même pas eu le temps de venir m'incliner devant mes vieux amis du 1^{er} peloton, disparus dans cette méchante affaire :

Montès, notre Orléansvillois de charme, chef de l'automitrailleuse de pointe depuis Toulon. (1 200 kilomètres en tête, il faut le faire !) Avec lui, disparaît un ami merveilleux.

Roger Pons, le meilleur pilote d'automitrailleuse de l'escadron, un très beau gosse de la ville de Bône, si mes souvenirs sont bons.

Avronsard, français du Brésil, engagé pour la durée de la guerre. Il y a laissé une jambe au fond de la tourelle.

Voilà donc ce que j'ai vu au cours des journées des 18 et 19 avril 1945. Je vous propose maintenant la lecture des mêmes évènements, tels qu'ils ont été examinés et rapportés au niveau de l'état-major du général de Lattre.

Le commandement, grâce aux observations de chaque peloton, a pu faire la synthèse de la situation et prendre les dispositions qui ont permis de contenir, puis de briser le petit corps d'armée allemand qui nous faisait face.

Je vous propose de lire les extraits du livre " Histoire de la première Armée Française" (pages 533 et 534) :

"Si les blindés ont pu réaliser une avance considérable au sud de Stuttgart, par contre la 2^{ème} Division Marocaine a rencontré des difficultés qui font apparaître l'importance de la mission de flanc-garde qui lui a été impartie.

En effet en cherchant à déboucher de Wildberg et de Sultz, le 4^{ème} R.T.M et le 2^{ème} R.S.A.R. (c'est notre régiment) sont violemment pris à partie devant Gutlingen.

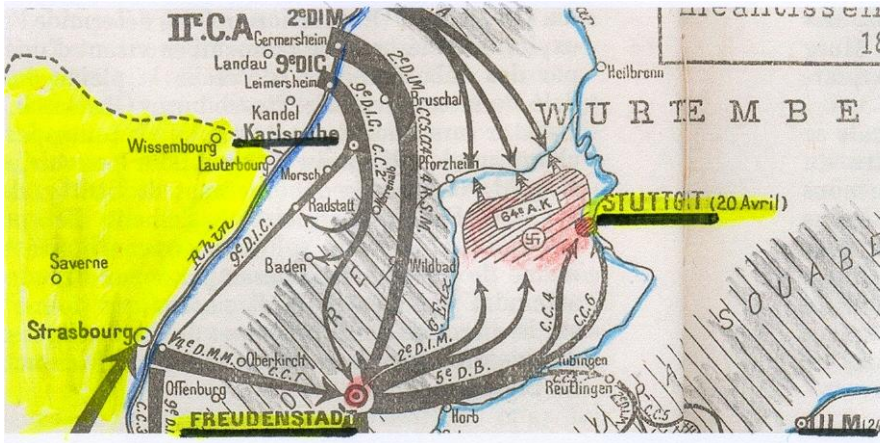
A 14 heures, une contre- attaque d'ensemble vient dangereusement secouer la racine de notre flèche à Gutlingen et à Effringen.

Partout le choc est rude. Dans Wildberg, des chars nazis reprennent le cimetière. Plus au nord, deux bataillons allemands franchissent la Nagold et mettent en péril le P. C. du Régiment. Secrétaires, cuisiniers sautent sur leurs fusils et font tête. Ce n'est qu'à 20 heures que l'arrivée de renforts et l'intervention massive de l'artillerie, tirant à vue directe, redressent la situation.

Car l'adversaire veut à tout prix se frayer une voie de retraite vers le sud. Puisqu'il n'a pas pu se frayer un passage vers Wildberg, il cherche le trou plus à l'est. Il s'infiltré de part et d'autre de la grand-route de Kuppingen. Et cette fois, des éléments de la 16 V.G. Division sont venus s'adjoindre à ceux de la 716^{ème} Division, etc... etc...

La vaillance des petites garnisons d'infanterie marocaine a permis aux chars de poursuivre en toute liberté leurs manœuvres au sud de Stuttgart."

La carte ci-dessous vous permet de mieux comprendre ce long rapport. C'est donc un tout petit Corps d'Armée de la Wehrmacht, (environ 30 000 hommes), qui a essayé d'échapper à l'encerclement de la 1^{ère} Armée. Placés sur l'axe principal de leur effort vers le sud, nous étions un peu légers pour nous y opposer.



Revenons à nos moutons, si vous le voulez bien. Mis à la disposition de la 5^{ème} division blindée, on nous dirige vers Herrenberg, puis Altdorf. En fin d'après-midi on nous ordonne d'établir un hérisson autour de l'ancienne ferme du Kaiser à Schaïchhof. C'est une exploitation aux dimensions kolossales. Le Kaiser avait-il plaisir à y faire les foins ? Manarf ! Ich weiß nicht ! (*Je ne sais pas*). Nous y relevons un escadron d'automitrailleuses du 1^{er} R.E.C. (Cavalerie de la légion étrangère) qui vient d'anéantir un point de résistance de l'infanterie adverse.

Le spectacle est assez étonnant. Parmi les cadavres "feldgrau" que nous faisons rassembler, l'un d'eux a une attitude tellement étrange qu'il attire la foule des curieux.

Ce malheureux, couché derrière un fût de goudron, le fusil à la main, devait suivre la progression des légionnaires quand il a pris une "bastos" en pleine poire. Cette balle l'a tétanisé dans cette position du guerrier en observation. Pas de chance pour lui ! Déjà mort, une salve de balles traçantes a mis le feu au fût de goudron qui, en flammes, s'est mis à couler sur ce pauvre homme. Il n'est plus qu'une masse de charbon qui a pris une forme à la fois macabre et insolite. En une fraction de seconde, il s'est statufié en symbole de défenseur de la grande Allemagne.

Après cet intermède, nous répartissons les missions de tir autour des bâtiments, puis nous nous retrouvons, les officiers du 4^{ème} escadron, autour d'une table.

Au moment où nous allons ouvrir nos boîtes de ration, le médecin auxiliaire Suquet, le futur maire de Bandol, est appelé pour donner ses soins à un groupe de blessés.

L'adjudant Malartic, un homme au grand cœur, les a fait ramasser dans la campagne tout autour de la ferme du Kaiser. Cet épisode médical est remarquablement rapporté par notre ami Caniot. Aussi, je n'hésite pas à lui laisser la parole ou plus exactement la plume, qu'il a fort alerte :

- Quelques blessés légers sont pansés. Ils ne posent aucun problème. Un autre a été blessé au ventre. Sa blessure exigerait une opération immédiate. C'est aussi le cas d'un capitaine vétérinaire dont le bras droit a été déchiqueté vers l'épaule.

- Il faudrait les évacuer" dit Suquet.

"Il n'en est pas question répond le capitaine de Vaublanc. Nous n'avons plus de liaison radio et, de surcroît, un véhicule lancé en pleine nuit tomberait à coup sûr entre les mains ennemies."

- Bien, dit Suquet, dans ce cas je ne peux rien pour l'abdomen. Quant à l'autre je vais le consulter.

- Le consulter qu'est-ce que cela signifie ? Suquet s'en explique : s'il est vétérinaire, il a des compétences physiologiques et chirurgicales supérieures aux miennes au stade où j'en suis dans mes études médicales. La consultation a lieu. Le capitaine vétérinaire parle un peu le français.

- Tentez l'opération ! répond le blessé.

- Où va-ton l'opérer ?

- Sur le billard pardi ! répond la voix de Malartic.
- Très drôle répond Suquet pincé.
- Toubib vous ne me comprenez pas. Au 1^{er} étage, il y a une salle de billard avec un vrai billard au tapis de feutre vert. C'est là que vous serez le plus tranquille".
- Il n'y a plus d'électricité dans les bâtiments et la nuit est tombée. Malartic installe une douzaine de bougies qu'il a empruntées au régisseur du domaine.
- Il me faudrait un aide pour l'anesthésie" annonce Suquet.
- "Je suis volontaire" répond l'adjudant Malartic.

Le capitaine vétérinaire est rapidement allongé sur le billard entouré des bougies. On se croirait à une veillée funèbre. Suquet s'active avec son infirmier et il nous invite à dégager. Une petite heure plus tard, nous montons avec le capitaine Vaublanc et Jean-Marie Heissat. La porte est encore close.

- Vous êtes toujours là ?
- C'est fini, on sort répond Suquet.
- Et alors ? demande Vaublanc.

Un vague sourire aux lèvres, le toubib répond : " l'opération, techniquement, a bien réussi."

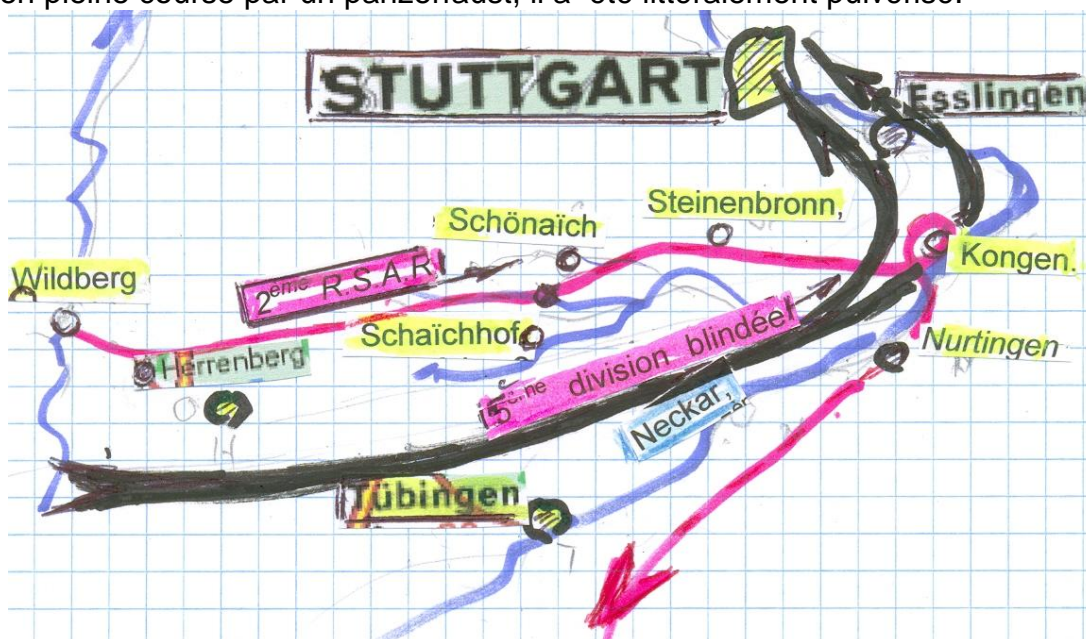
- Bravo, bravo crions-nous tous ensemble.
- Merci, dit Suquet et il ajoute : Mais il est mort."

Le 20 avril, en fin de matinée, nous recevons enfin le ravitaillement en essence et en munitions. Il était temps. La bataille de Sultz a quasiment vidé nos réserves, et nos réservoirs. Dans le même temps, mystère des ondes hertziennes, (*le mot caprice conviendrait mieux*), le capitaine de Vaublanc reprend contact radio avec le P. C.

Stuttgart en vue à babord !!

Nous apprenons ainsi la mort du capitaine Ronot, le patron du 2^{ème} escadron. Il est le troisième commandant d'escadron à disparaître dans la tourmente. Trois capitaines sur quatre, l'addition est lourde ! Très bel homme, genre peu bavard, c'est encore un grand monsieur, un homme de guerre de tout premier plan, que nous perdons. L'affaire s'est passée la veille au soir.

Son peloton de tête s'est trouvé coincé dans le village de Schönaich tenu par quelques chars allemands accompagnés d'une solide infanterie. Le père Ronot n'a pas hésité une seconde. Avec sa seule jeep, il s'est porté en trombe vers le peloton en difficulté. Touché en pleine course par un panzerfaust, il a été littéralement pulvérisé.



Dès le ravitaillement terminé, notre escadron doit reprendre la route plein Est pour contourner la ville de Stuttgart. Le peloton de Gastines ayant perdu toutes ses automitrailleuses, c'est le peloton Caniot qui passe en tête. Peu de temps après, à Steinenbronn, nous relevons un peloton de la légion cavalerie. A 12 kilomètres au Sud de Stuttgart, nos adversaires s'accrochent furieusement au terrain. Il faut le savoir, les combats désespérés sont souvent les plus redoutables. Ainsi sur la terre germanique, si les civils décrochent avec ostentation et un certain cynisme, leurs soldats manifestent un patriotisme d'airain.

Guy Caniot me fait signe de le rejoindre. Près de lui l'automitrailleuse de la légion, touchée par plusieurs "panzerfaust", est entrain de cramer. Grand-Loup saute de sa jeep et, à grandes enjambées, se dirige vers son patron. Intrigué par une chose que je vais piétiner, je baisse les yeux. Une exclamation saugrenue m'échappe !

- Oh, Pardon ! C'est la main du malheureux chef de l'automitrailleuse qui est à mes pieds et que je vais écraser.

- Pas beau à voir, hein ! commente Guy Caniot. C'est vrai : le pauvre garçon a littéralement explosé. Ceux qui le ramasseront devront rechercher les morceaux du puzzle à dix mètres à la ronde. Une vraie boucherie !

Les tirs de l'artillerie allemande nous sortent de cette minute d'émotion et de sensibilité. Guy m'indique, sur la carte, le prochain village à atteindre : " Musberg." La progression reprend ... avec prudence ! L'automitrailleuse de Labanoche, toujours en tête, tire sur un gaillard qui fait des bonds de cabri d'un fossé à l'autre. L'homme boule à terre et reste étendu sur le goudron. Arrivés à sa hauteur, nos voltigeurs reconnaissent un prisonnier français. S'il est sérieusement touché en plein ventre, l'homme a gardé toute sa lucidité. Sincèrement navrés, nous sommes quelques-uns rassemblés autour de lui et nous l'écoutons. Il se traite de c..., il aurait dû nous attendre tranquillement dans Stuttgart...etc. Le docteur Suquet arrive rapidement à notre hauteur. Il le prend en charge et le fait évacuer. D'après les informations ultérieures de Suquet, ce pauvre garçon s'en serait tiré grâce à une intervention chirurgicale quasi immédiate.

Nous reprenons notre progression dans une forêt dense, un vrai refuge pour les saloperies de " panzerfaust." Mon ami Daguet est arrivé avec un renfort de voltigeurs qui pourront progresser à travers les arbres, à gauche et à droite de la première voiture. Ils ne seront pas venus pour rien.

Ils sont bientôt pris à partie par le feu précis des mitrailleuses ennemies. Le spectacle de mon petit camarade qui danse et cavale sous l'impact des balles traçantes adverses fera rire tout l'escadron. A vingt ans, on a le rire facile Et parfois cruel. Mais au total, il s'en est bien sorti, mon ami Daguet C'est l'essentiel, non !



Le panzerschreck, cousin du panzerfaust

Bientôt, nous tombons sur une barricade fortement tenue. Nous sommes gâtés ! Nous recevons l'ordre de nous replier sur le village de Steinenbronn pour nous y installer en hérisson. Nous n'avons rien contre. Quelques tirs d'artillerie exceptés, la nuit sera calme.

Le 21 Avril au petit matin, nous sommes remplacés dans Steinenbronn par des fantassins. Les pauvres, ils n'ont vraiment pas de pot. A peine sommes-nous partis, qu'ils

subissent une attaque en règle. Ce sont des unités allemandes appuyées par des blindés qui veulent rompre l'encerclement de Stuttgart pour rejoindre le fameux "réduit alpin" dont on commence à parler. C'est toujours vers l'Est que nous nous dirigeons. Nous avons reçu mission de nous emparer des ponts sur le Neckar, la rivière de Stuttgart. Ces ponts sont à tenir avec fermeté pendant que les chars de la 5^{ème} division blindée entreront dans la capitale du Württemberg. Comme la crue dont je vous ai parlé, les chars vont déferler dans Stuttgart en utilisant toutes les routes de la vallée du Neckar. Quant à nous, modeste unité de reconnaissance, nous allons "ferrailler" pendant toute la matinée autour des ponts que nous avons saisis.

En effet, nous empêchons des unités allemandes de franchir la rivière. Ces unités commencent, en fait, à manquer de conviction. En fin de journée, c'est plusieurs centaines de prisonniers que nous avons rassemblés au centre de Kongen, petit village qui pitonne au-dessus du Neckar. Notre capitaine, Gastines et Guy Caniot ne résistent pas à la curiosité de connaître la ville de Stuttgart. Ils abandonnent à Grand-Loup le soin d'assurer la défense du village de Kongen et la garde du pont.



Grand-Loup, sur "Rôdeuse", l'A. M. de Caniot

En fin d'après-midi alors que je discute avec quelques officiers allemands prisonniers, une automitrailleuse du 2^{ème} escadron arrive dans Kongen où elle exécute un véritable rodéo dans les rues du patelin. En fait le chef de voiture est complètement "paumé". Il n'a rien à faire à Kongen. C'est ce que je lui explique en termes vigoureux et définitifs. Il fait une marche arrière "à la Fangio" et paf ! Il écrase ma jeep contre le mur. Heureusement, mon conducteur, Le Chevrel, l'avait quittée pour bavasser avec ses petits camarades. Fureur noire de votre grand-père. C'est ainsi que j'ai été condamné à "squatter" une place dans la jeep du brigadier Marie ou dans le scout-car de l'illustre Cazaubon.

A 18 heures, mes camarades officiers reviennent, d'humeur très joyeuse, de leur virée à Stuttgart. Ils arrivent juste à temps car nous devons rejoindre de toute urgence la cité de Neckartailfingen. Mes deux camarades ont rapporté de Stuttgart une gaîté contagieuse. Tout les fait rire. J'ose une question des plus pertinentes :

- Mon lieutenant, qu'est-ce que je fais des prisonniers ?
- Mais faites-en ce que vous voulez, mon cher Heissat Ce que vous voulez !

Cette réponse évasive ne me plaît pas tellement. Et puisqu'il faut rire, allons-y gaiement ! J'attrape la carte de Guy Caniot et le nom du village de Nürtingen "m'interpelle", comme disent aujourd'hui les personnes de haute culture..... J'attrape le gus qui porte les galons de Hauptmann (capitaine), et je lui donne autorité sur les trois cents prisonniers.

- Und jetz, nach Nürtingen !
- Allez. ... Vorwärts ! (en avant)
- Et pourquoi Nürtingen ? me demande Caniot.

- Et pourquoi pas Nurtigen ! Rappelez-vous mon Lieutenant "l'inaction, seule, est infamante". C'est Ardent du Pic qui l'a dit ! Mes trois cents taulards ne resteront pas "inactifs" puisqu'ils marcheront.

- Bravo, mon cher Heissat... Quelle autorité !

Décidément la prise de Stuttgart nous a tous mis d'humeur gaillarde. L'ambiance est à la décontraction. Si nos chefs entendaient certains de nos dialogues, ils s'inquièteraient de notre santé mentale. En guerre cette décompression par l'humour est fort utile. Dans ce domaine, Guy est un champion.

Une bonne demi-heure plus tard, nous avons rameuté toutes nos troupes et nous nous mettons en route en direction de Neckartailfingen.

Et à quelque deux kilomètres plus loin sur la route ... qui dépassons-nous ? Je vous le donne en mille. Notre détachement de prisonniers qui marche, marche, marche, toujours colonnes par trois, derrière le bon capitaine à qui j'ai confié un commandement. C'est magnifique la discipline allemande ! C'est un peu l'histoire de la 7^{ème} compagnie de Robert Lamoureux, inversée, mais authentique ! Au passage nos équipages leur font des grands signes d'amitié et aussi, parfois, des gestes plus ou moins coquins, avec des fous rires délirants. Le Chevrel qui a embarqué avec moi s'exclame :

- Mais qu'ils sont c..., qu'ils sont c..., qu'est-ce qu'ils attendent pour se barrer... Hein, mon Lieutenant ? L'aspirant, il s'en fout royalement. S'ils ne veulent pas prendre la tangente, qu'ils aillent au diable !

Le 22 avril, toujours au petit matin, nous attendons le ravitaillement en essence et les ordres. Ils se font attendre. C'est à midi seulement qu'arrivent les jerricans d'essence. Quant aux ordres, je dois vous l'avouer, nous ne sommes pas tellement pressés de les recevoir. En effet nous sentons que la Wehrmacht est au bout du rouleau. La fin de la guerre paraît à portée de main. Ce sentiment vous donne une belle envie de survivre. Les ordres arrivent enfin.

Le capitaine nous fait savoir que nous allons changer complètement de crémerie. D'après lui nos camarades de la 1^{ère} division blindée, après avoir perforé la Forêt Noire, seraient en train de filer à toute allure en direction d'Ulm, en chevauchant de part et d'autre du Danube. La 5^{ème} division blindée, à laquelle nous sommes rattachés, va cisailer les arrières de nos petits camarades pour atteindre le lac de Constance.

Objectif : la frontière autrichienne. Tactiquement parlant, ce cisaillement presque perpendiculaire des deux divisions blindées, n'est pas très orthodoxe. Mais, à l'évidence, peut vous chaut.

L'hallali de la Wehrmacht

Aujourd'hui après avoir lu les mémoires du père de Lattre, cette décision s'explique parfaitement. A Sigmaringen, petite ville accrochée sur le Danube, s'est installé le gouvernement fantoche de Vichy. De Lattre a reçu l'ordre d'y faire un raid-éclair en vue de s'emparer de la personne du maréchal Pétain, de Laval et de son équipe. Roulant pied au plancher, un détachement de la 1^{ère} D. B. est arrivé à Sigmaringen quelques heures après la fuite des hommes de Vichy.

Les ordres donnés par de Lattre à son ami et subordonné, le général Béthouart, sont assez pittoresques (page 560). Je vous invite à en juger vous-mêmes :

- "Pousse plein gaz sur Sigmaringen.

- Sigmaringen depuis Muhlheim par les routes Nord et Sud du Danube.

- Sigmaringen depuis la transversale Tuttlingen - Stockach.

- A Sigmaringen, boucle tout. Tiens-les en force. Mets-y un patron solide et dur. Quelqu'un auprès de lui qui boucle les politiques et garde silence jusqu'à ma venue.

- Cela étant, depuis Sigmaringen, par le Sud du Danube, vole sur Ulm par tous itinéraires, par tous moyens."

Et maintenant, une fois de plus, je vous ramène au ras du gazon. C'est le niveau d'un pauvre petit aspirant. Au début de l'après-midi du 22 avril, nous démarrons (l'essence s'est fait attendre). Notre peloton en tête, nous prenons un dispositif qui permet de rouler en sûreté, mais aussi à bonne allure. Seules les lisières de forêts et de localités sont abordées avec les précautions habituelles. Quand nous nous arrêtons au Sud de Tuttlingen, en passant par Rotweil, nous avons parcouru plus de deux cents kilomètres en quelques heures. Belle performance, non ? Le régiment au grand complet a roulé derrière nous, à la même allure.

Le fameux cisaillement fait déjà partie du passé. Chaque escadron se voit attribuer une petite localité pour y passer la nuit. Peu après notre arrivée, nous recevons des directives en vue de foncer vers l'Autriche, en flanc-gardant au Sud la 5^{ème} division blindée. Nous apprenons aussi que Stockach, petite ville déjà libérée par le raid-éclair sur Sigmaringen, a été réoccupée par une centaine de S.S...

Ces furieux sont commandés par un capitaine qui est un vrai sauvage. Brutal, irascible, il a bousculé le maire de la cité, lequel avait eu l'audace de faire couvrir sa ville de drapeaux blancs et des couleurs vaticanes. Ce barbare met la ville en état de siège, fait placer des barricades sur tous les accès et décide de faire "Camerone" (fait d'armes de la légion étrangère, au Mexique, au cours duquel une compagnie a préféré se faire tuer sur place plutôt que de se rendre).

A minuit, à peine arrivé de Stuttgart et sans avoir pris le temps de souffler, notre camarade, le lieutenant de Sauveboeuf, reçoit l'ordre de se porter immédiatement à Stockach. Il devra boucler toutes les issues de la ville et attendre l'arrivée d'un renfort chars- infanterie qui brisera cette résistance des S.S.



Le peloton Caniot, prêt à démarrer.

Le 23 avril dès 6 heures du matin, notre peloton est également envoyé à Stockach. Nous allons investiguer tous les villages à la périphérie de Stockach afin de savoir si d'autres points de résistances organisées sont installés dans cette région. Après avoir parcouru une cinquantaine de kilomètres sans trouver d'installations défensives, nous revenons à Hattingen où nous attend le ravitaillement. Il était temps; nos réservoirs flirtaient avec le point zéro. Pendant que nous jouons les femmes de ménage (*je devrais dire : techniciens de surface*) en balayant le terrain autour de Stockach, nos petits camarades de la 1^{ère} division blindée sont déjà rentrés dans Ulm et ils ont pris les ponts sur l'Iller (*gros affluent du Danube qui prend sa source dans les Alpes*). Une distance de cent trente kilomètres les sépare de nous.

Cette avance fulgurante a posé un fichu problème à l'état-major de la 1^{ère} division blindée. Après être restés plusieurs jours avec des réservoirs presque à sec, ils seront finalement ravitaillés par les "Ricains". Ceux-ci transporteront l'essence grâce à un pont aérien.

Le 24 avril, notre peloton de nouveau en tête est lancé plein Est sur un axe qui longe le lac de Constance, à cinq kilomètres à l'intérieur des terres. Notre Régiment assurera la

flanc-garde de la 5^{ème} Division blindée, au sud, en longeant le lac de Constance. Au passage, il devra prendre les petites cités établies en bordures du Bodensee. C'est ainsi que l'escadron du "vieux corsaire" (de Baulny) va de nouveau se couvrir de gloire en prenant par surprise la ville de Uberlingen.

Quant au peloton Caniot, il reprend la route de Stokach qu'il commence à bien connaître. Notre progression devient plus prudente. Nous reprenons le cheminement de la chenille sur une route champêtre, dans une campagne merveilleusement plantée de pommiers en fleurs. Le soleil brille dans un ciel d'azur. On se croirait en Normandie un jour d'été sans pluie. Nous avons tous plié nos blousons et nos canadiennes et nous retroussons les manches de chemise. L'humeur est ultra-vacancière ! Grande décontraction générale, sauf pour l'équipage de l'automitrailleuse de tête. Avec la présence des "panzerfaust", la première voiture sait ce que ressent un homme condamné à la roulette russe. Aussi, la règle de l'alternance est-elle appliquée : tous les dix à quinze kilomètres, Guy Caniot fait changer les positions respectives des deux A. M. pour donner à chacun un peu plus de chance de survivre. Votre grand-père, confortablement installé en passager, dans la jeep du brigadier Marie, regarde avec intérêt le travail de nos éclaireurs. C'est assez cocasse de voir nos "bagnoles" qui sautent d'un pommier en fleurs au pommier suivant. Dans ce décor d'opérette, la guerre ne paraît pas tellement sérieuse. Et pourtant, cela serait trop bête de se faire "déquiller" au moment où nous voyons le bout du tunnel. A Billafingen nous avons la chance de rencontrer un groupe de prisonniers Polonais. Epatants ces Polonais ! Ils ont vu des équipes de fantassins allemands de la valeur d'une compagnie passer sur cette route quelques heures auparavant. Ils croient savoir qu'ils se sont installés dans les bois d'Owingen, le patelin suivant.

Merci camarades ! Vos renseignements sont précieux, ô combien ! Guy Caniot nous réunit autour de sa bagnole, "Rôdeuse". Il nous commente les dispositions à prendre :

- Le char obusier et les mortiers de Cazaubon devront être prêts à pilonner la lisière de la forêt.
- Le chef Albert et cinq voltigeurs à pied exploreront la lisière du bois.
- Quant à "Labanoche", il est invité à aborder cette fameuse lisière à vitesse maximum.

Au moment où tout se met en place, je vois arriver notre brave capitaine, accompagné d'un commandant que je ne connais pas. Je les pilote jusqu'à l'A.M. de Caniot. Celui-ci paraît désagréablement surpris par cette visite inopportune. Cela se voit sur son visage. Le commandant inconnu explique que nous retardons la colonne qui aimerait progresser plus vite. Je connais mon chef de peloton, je m'attends au pire. Je ne suis pas déçu. Après un long silence sagement calculé, Guy explose à froid. C'est son truc !

- Si je comprends bien, mon commandant, vous êtes très pressé. Eh bien moi, je ne le suis pas. Il enjambe la tourelle, se retourne, chromé et lance :
- Si vous avez un train à prendre, alors prenez donc ma place. Je vous la cède bien volontiers. Bonjour l'ambiance !

Le commandant et notre capitaine bredouillent un refus embarrassé, grimpent dans leur jeep et ... Pfu! Ils repartent vers l'arrière. Bon vent !

- Vous avez vu cet abruti. S'il veut entrer le premier à Friedrichshafen, çà le regarde. Nous, nous n'en avons rien à cirer. Vous êtes prêts ? Alors en avant !

Nous regardons le terrain : la route descend en courbe, avec la forêt à gauche, des prés et des champs à droite. L'A. M. a pris de l'élan. Elle bondit. Elle arrive en trombe sur la partie boisée. Par expérience nous le savons bien, s'il y a du Chleuh, c'est là qu'il se trouve. Quand éclate le premier panzerfaust, personne n'est vraiment surpris. Le blindé quitte la route vers la droite, plane au-dessus du talus, fait encore une cinquantaine de mètres avant de s'arrêter.

Deux nouvelles explosions ! Cette fois l'A.M. prend feu. Une épaisse fumée noire s'en dégage et envahit la petite vallée. L'obusier et le mortier de Cazaubon arrosent la lisière

du bois. Dans la fumée qui s'étale, j'aperçois quatre frisés qui se barrent à toutes jambes. Ce sont ceux qui ont démolis nos petits camarades. Ah les salopards ! Assis dans la jeep, j'attrape la mitrailleuse de capot et à deux ou trois cents mètres je me fais un carton. Grâce aux balles traçantes, je prends mon pied en constatant l'efficacité de mes rafales. Plus je tire, plus ils courent. Plus ils courent ... Plus je tire. Quand ils sortent de la fumée, leur direction de fuite m'intrigue

- Ouh la la !

- Mon lieutenant, ils viennent vers nous. C'est bizarre, non ! La voix calme et posée du brigadier Marie me fait l'effet d'une douche.

Les quatre gus de l'équipage, loin de cramer dans leur bagnole, foncent vers nous dans une course quasi olympique. Jolie méprise !

"Labanoche", l'homme de Nérac, quoique épuisé, a gardé sa gouaille. Il me félicite pour la précision de mon tir.

Dorénavant, il me présentera toujours comme son "sauveur" ou son "protecteur", ce qui lui permet, ensuite, de commenter, en se moquant de "Grand-Loup", l'exploit de l'aspirant.

Pendant ce temps-là dans la forêt, le chef Albert a récupéré les cinq schleuhs qui se sont "farcis" l'automitrailleuse de Labanhe. Ils ont été blessés par les éclats de nos obus de 75 millimètres. Mais voyez-vous, les vrais combattants sont rarement méchants avec les adversaires mis à terre. Nous les confions à notre cher docteur Suquet qui les évacuera vers l'hôpital le plus proche.

Cet accrochage nous a fait perdre pas mal de temps et nous ne dormirons pas à Friedrichhafen comme certains l'espéraient. Nous jetons l'ancre à Owingen avec nos petits camarades de l'escadron. L'automitrailleuse de Labanhe ne sera remplacée qu'à la fin de la guerre. Le voilà donc condamné à rester vivant. C'est Forzy qui va prendre sa place et connaître le plaisir de la roulette russe.

Le 25 avril dès 6 heures du matin (*le vieil adage bien connu est respecté : le militaire ne fait pas grand-chose, mais il le fait très tôt le matin*), nous reprenons le sentier de la guerre. Le peloton de Gastines n'ayant plus de blindés depuis Sulz, c'est nécessairement le peloton Caniot qui prend la tête. Oui mais, après les émotions de veille, nous y allons sur la pointe des pieds.

Dès le patelin suivant, Lippersreute, nous tombons sur une barricade solidement tenue par les "verts de gris". Heureusement nos adversaires ne sont ni obstinés, ni teigneux. Comme nous, ils sentent déjà le parfum de l'après-guerre. Après un combat rapide, un bon paquet des biffins allemands se carapatent dans la belle nature. Les autres lèvent les mains. Voilà des adversaires comme nous les aimons !

Vers l'ouest ?... Et pourquoi pas : nach Paris ?

Au moment où nous allons reprendre notre marche vers Lindau, on nous arrête.

Quoi ? Demi-tour ? Au moment où nous commençons à distinguer le massif alpin couvert de neige, visible de l'autre côté du Bodensee ?

- Qu'est ce qui se passe ? demande l'aspirant à son chef de peloton.

- Manarf ! (*Je ne sais pas*). En tout cas on nous demande de rouler fissa vers la Forêt Noire. Peut-être vers Strasbourg

- Alors, cher aspirant, en avant !

Avant de démarrer, l'aspirant fait remarquer à son chef qu'il aurait mieux fait de commander :

- En arrière ! Ou alors, nach Paris !... Warum nicht ?

Je sens, pourtant, qu'aujourd'hui, il ne faut pas le chatouiller davantage avec mes remarques impertinentes quoique, parfois, frappées au coin du bon sens. Je ferme donc mon clapet.

Une heure plus tard, nous traversons la ville de Stockach pour la quatrième fois, mais direction plein Ouest.

A la sortie de la cité, le capitaine de Vaublanc nous attend et nous arrête. Il nous décrit la situation confuse qui s'est établie sur nos arrières : entre les divisions blindées françaises qui foncent vers l'Autriche et les divisions d'infanterie qui nettoient la Forêt - Noire, de nombreuses unités allemandes ont été oubliées.

Elles se sont réorganisées et réoccupent des localités libérées depuis plusieurs jours. Notre escadron se portera donc sur la ville d'Engen et il devra s'opposer à la progression de l'adversaire vers la Suisse ou vers l'Autriche.

Nous avons l'impression d'entendre une bonne blague. Nous allons donc manœuvrer à front renversé.

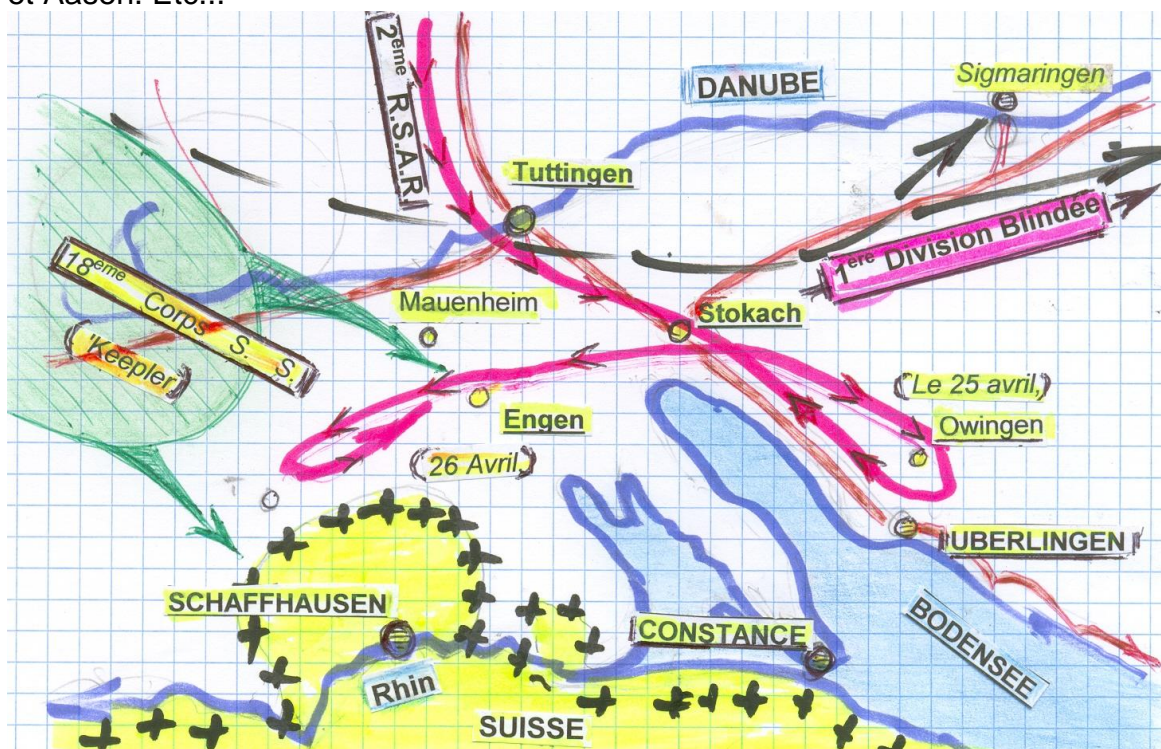
- Eh bien en route ! annonce Guy Caniot à ses fidèles collaborateurs.

Avant de vous rapporter cet épisode extravagant, voire surréaliste, de la campagne d'Allemagne, je vous sou mets un court extrait du livre de la 1^{ère} Armée concernant cette phase de combat (Histoire de la 1^{ère} Armée - Pages 552 et 553) :

"Jusqu'à-là les postes étalés tout au long de la Forêt Noire, au fur et à mesure de l'avance des blindés, ont connu peu d'alertes. Rien ou presque rien ne renseigne sur les préparatifs auxquels se livrent les unités du 18^{ème} Corps S.S. récupérées par "l'Obergruppenführer Keepler". C'est entre trente et quarante mille hommes rescapés des multiples divisions qui se trouvent sous ses ordres, concentrés sur un espace restreint. Il les redistribue entre trois divisions nouvelles qu'il crée incontinent, et auxquelles ne manquent ni les cadres, ni l'artillerie, ni le fanatisme.

Chacune de ces divisions comprend chars, fantassins, canons et pionniers, entre lesquels s'insèrent états-majors, trains et services. A l'abri des couverts impénétrables de la forêt, en ordre, les colonnes se rassemblent au coude à coude, sur un front de quinze kilomètres, la pointe vers l'Est. Et pour augmenter ses chances, il va le jouer de nuit...

C'est en effet le 24 avril à 22 h 30 au sud de Villingen, la 719^{ème} et la 352^{ème} V.G.D. accolées foncent de tout leur poids sur les points d'appui tenus par notre 27^{ème} R.I. Submergées, nos unités ne peuvent empêcher le passage du torrent vers Bad Durrheim et Aasen. Etc..."



A peine arrivés dans la cité d'Engen située à quinze kilomètres au sud du Danube, au nord de la ville helvétique de Schaffhausen, Guy Caniot me charge d'organiser la défense, face au Nord.

De sa personne, il part avec une patrouille blindée reconnaître les villages et le terrain à dix kilomètres au nord de l'agglomération. Parti avec trois bagnoles, Caniot revient avec quatre véhicules. Surprise ! En fait il a trouvé une automitrailleuse abandonnée sur le terrain. Cette bagnole, toute neuve, a reçu un "panzerfaust" en plein moteur. Mais où sont passés les propriétaires ? Manarf ! Guy l'a prise en remorque (*dans l'armée on dit "à la ficelle"*) derrière son A.M. "Rôdeuse". Je l'intègre dans notre dispositif de défense. Sa tourelle est intacte, nous pouvons utiliser son canon et ses mitrailleuses.

Lomège, le pilote de Guy Caniot, passe la moitié de la nuit à "piquer" les roues de cette automitrailleuse de récupération pour en chausser son propre véhicule. L'automitrailleuse qui appartient au 1^{er} Spahis algériens n'a pas parcouru plus de trois cents kilomètres, alors que sa "Rôdeuse" est déjà pas mal usée depuis le débarquement. Ainsi nos garçons nous surprendront toujours.

Presque charnellement attachés aux autres membres de l'équipage (pas au sens biblique du terme, encore que... On raconte qu'un Amiral conseillait autrefois de favoriser l'homosexualité sur les bateaux de la "Royale" car, disait-il, cela soude les équipages. (Histoire inventée par l'Armée de terre, bien sûr!). Ils sont également étrangement liés à leur engin qu'ils "chouchotent" comme leur bien. Un brin de superstition, peut-être, dans cette attitude.

Notre nuit à Engen ne sera pas inoubliable. Assez vite nous entendons le bruit d'un furieux combat à quelques kilomètres au nord de notre position. Pendant plusieurs heures, le canon s'enrage et les traçantes illuminent le ciel. Bientôt la radio nous apprend l'essentiel : ce combat nocturne intéresse le petit village de Mauenheim, à dix kilomètres au nord de notre position. Mauenheim, tenu par une trentaine de chars et une compagnie de légion étrangère sur half-tracks, a été attaqué à plusieurs reprises par des unités allemandes nombreuses, mordantes, déchaînées.

Incompréhensible, cet acharnement des Teutons à percer vers la Suisse en grandes unités constituées.

Incompréhensible d'attaquer ainsi une localité solidement tenue au lieu de la contourner. Pour les vieux routiers que nous sommes devenus, il serait tellement plus logique de s'infiltrer vers la Suisse par petits paquets, en évitant les villes, les villages et les grandes routes. Parcourir vingt kilomètres, de nuit, comme des contrebandiers, les Allemands savent le faire. En Russie, au cours de leur retraite, ils l'ont montré maintes fois.

Au petit matin du 26 Avril, on nous demande d'aller nous installer dans Mauenheim pour y remplacer le groupement de chars qui s'y est battu durant la nuit. Le spectacle est hallucinant ! Les vagues d'assaut allemandes se sont brisées sur le hérisson formé par les chars et les half-tracks. Ce sont des centaines de cadavres qui se sont accumulés à la gueule des canons. Incompréhensible, cette attitude suicidaire. Le général Keeper, à mon sens, a dû perdre la tête. S'il est un descendant du fameux Kepler, l'illustre astronome du 17^{ème} siècle, alors, lui, il ne devait pas tourner bien rond. Il ne s'est pas mis sur la bonne orbite. Quel désastre pour ses hommes !

Nous relevons les chars et la légion qu'il faut ravitailler de toute urgence. Ils ont épuisé toutes leurs munitions. Guy me fait grimper dans le clocher du patelin avec un poste radio sur piles. De ce poste d'observation, j'assiste au départ du groupement de chars mais aussi à l'arrivée des premiers obus de l'artillerie adverse. Comme toujours, le clocher doit les aider à régler leurs tirs.

Avec mes jumelles, j'aperçois de nombreux mouvements d'hommes et de véhicules aux lisières de bois, à deux ou trois kilomètres de notre nouvelle position.

S'agit-il de la mise en place de leurs troupes pour descendre vers Mauenheim? Incroyables, ils sont incroyables ces Allemands ! Ils ne vont pas tenter un nouvel assaut ? Eh bien, la réponse est affirmative. C'est ce qu'ils se préparent à faire. Leur artillerie nous arrose généreusement et l'arrivée de leurs obus autour du clocher me fait regretter le ras des pâquerettes. Nos chars obusiers répondent en leur adressant de bonnes salves de 75. Mais à l'évidence, c'est tout à fait insuffisant. Heureusement les dieux de la guerre veillent sur nous. Tout change quand arrive l'aviation. Le straffing et le bombing de nos chasseurs brisent le moral et l'élan des Frisés. L'intervention aérienne leur porte des coups décisifs. Ils renoncent à prendre Mauenheim de vive force.

Bientôt, nous sommes, à notre tour, relevés par une autre compagnie de légion sur half-tracks, appuyée par deux tanks destroyers. Pas mécontent de quitter son clocher, votre Grand-Loup !

On nous envoie placer un rideau sur la frontière helvétique en vue d'en interdire l'accès aux Fridolins survivants. A notre niveau, nous les laisserions volontiers passer. Après tout, ils l'ont bien mérité, ces pauvres garçons.

Mais les directives sont claires et nous les exécutons. Pendant quarante-huit heures, les ordres et les contrordres vont se succéder à cadence rapide. Dans son journal de marche personnel, Guy Caniot parle de ces journées comme d'un "souk" auquel nous ne sommes pas habitués. Il faut dire que nous avons été placés sous les ordres d'un homme pas facile à comprendre. Courageux et très audacieux, ce Colonel a la réputation d'être un moulin à idées. Ce qui explique une situation confuse et changeante. Ce jeu des "gendarmes et des voleurs" de ma petite jeunesse est épuisant !

Le 27 avril au soir l'escadron reçoit la mission de se mettre, de nouveau en position de défense dans la cité d'Engen. Une bonne nouvelle nous arrive : nous sommes remis à la disposition de notre régiment, avec mission de reprendre notre marche vers l'Autriche. Pourtant, le 28 avril, on nous laisse encore en surveillance face au nord. Il ne se passera rien pendant toute cette journée. Apparemment, les trente mille hommes du général Keupler ont réussi soit à passer chez les Suisses, soit à être rassemblés dans les camps de prisonniers de la 1^{ère} Armée française.

Un peu avant la nuit, nous sommes envoyés à Lippersreute en vue de reprendre notre marche vers Lindau, exactement au point où nous l'avions laissée le 25 avril. Une nouvelle circule : la 1^{ère} D. B. a profité de ces dernières journées pour descendre d'Ulm vers Weingarten et exploiter vers l'Autriche, au-delà de la rivière l'Iller. Nos charmants petits camarades ont donc piqué une partie de notre mission et ils commencent déjà à prendre contact avec les premières lignes du fameux "réduit alpin". Nous aurons bientôt une réponse à la grande question : ce réduit existe-t-il ?

Le 29 avril 1945, Guy Caniot me demande d'écouter les nouvelles de Radio-Paris à l'aide du poste 509, chaque matin, en vue de m'assurer que la guerre n'est pas finie.

"Inutile de faire du rab, je ne tiens pas à combattre une minute de plus si la guerre est terminée", annonce-t-il, péremptoire.

A 5 h 30 Grand-Loup rend compte à son chef bien aimé qu'il est désolé, mais la guerre continue. En guise de réponse, Guy Caniot me fait un grand cinéma : il lève les yeux et les bras vers le ciel, et, théâtral, il jette pour être entendu de tous : "Ah p... de guerre ! La p... de Manon ! Monsieur l'aspirant, veuillez je vous prie faire embarquer votre personnel."

Jusqu'au 7 mai, chaque matin, le 2^{ème} peloton du 4^{ème} escadron du 2^{ème} R. S. A. R. connaîtra ce même scénario "matutinal" (*pour les jeunes, voyez le dico.*), à la grande joie de nos garçons.

Nous reprenons donc notre route parallèle à la rive nord du Bodensee. Dans le soleil printanier, nous roulons à bonne allure. Seules les forêts et les agglomérations sont abordées avec circonspection. Le sud de Ravensburg est atteint vers midi sans aucun problème.

A l'évidence la plupart des grandes unités allemandes ont déjà rejoint la Bavière ou l'Autriche. Nous ne rencontrons rien d'autre que des petits groupes de militaires allemands, manifestement heureux de se rendre. Si vous voulez connaître mon avis, eux aussi, ils ont dû écouter la radio chaque matin. Passé Ravensburg, on nous remet en route plein est, en direction de Wangen. Le 2^{ème} peloton s'installera à Haslach pour y passer la nuit et attendre le ravitaillement d'essence. Le 3^{ème} peloton commandé par mon ami Vidal est chargé de prendre et défendre le pont sur la rivière Argen. En effet cet ouvrage est destiné à laisser passer les chars du colonel Lecoq.

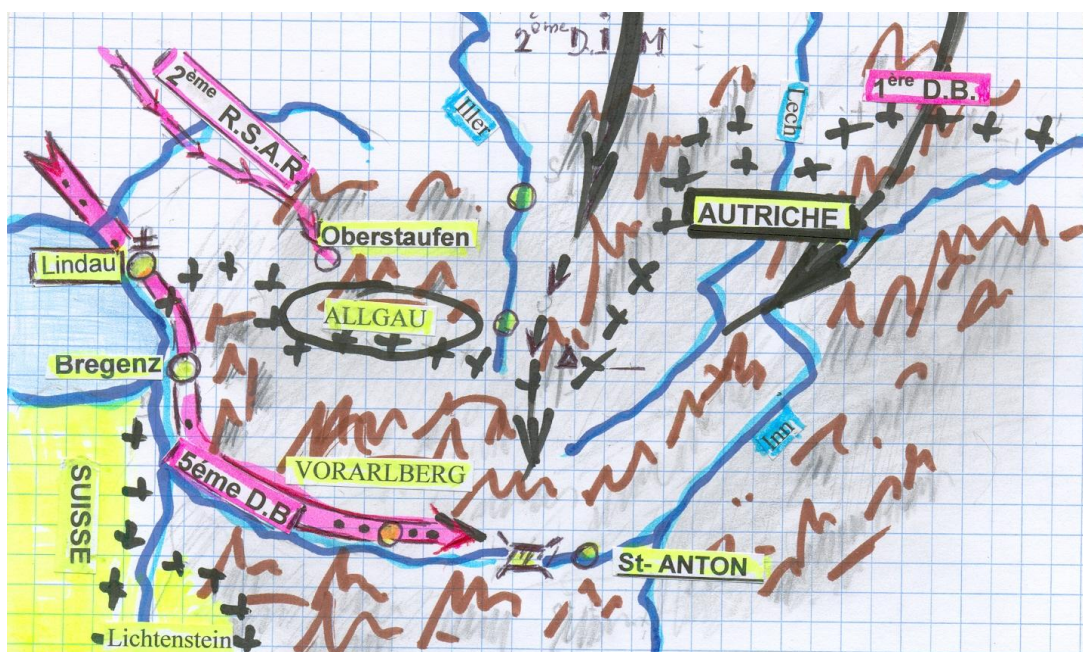
Or manque de chance, la rivière se sépare en deux bras : le premier est peu important ; mais le second, trois cents mètres plus loin, avale le débit le plus important.

Dans la demi-obscurité, nos petits camarades se plantent complètement et ils montent la garde sur le petit ouvrage.

Cet incident conduit le chansonnier du 1^{er} peloton, le chef Rieger, a composé un petit poème en "pataouète" dont je vous offre un court extrait, à lire avec l'accent de votre grand-mère.

Le pont, c'est à de rire et la garde à de bon !!
Alors mon garçon, qu'est-ce que vous faites ?
Mon Colonel, toute la nuit, le pont, on se l'est gardé.
Ces gens-là y sont complètement fous
Y z'ont gardé un pont qui fallait pas
Y z'ont laissé tomber le grand qui est là-bas.

Au fait, en ce 29 avril 1945 au soir, personne n'a pensé à m'offrir une gerbe. Pourquoi ? Et l'anniversaire de Grand-Loup !! Vous aussi, vous l'avez allègrement oublié ?



Le 30 avril, le ravitaillement se fait attendre bien longtemps. Changement de temps et de température étonnant : dans les dernières heures de la nuit, la météo fait un gros caprice. La neige tombe en abondance, le ciel se traîne au ras des violettes et la visibilité est des plus réduites. Heureusement, nos cousins germains sont en pleine déroute morale et matérielle. Entre Haslach et Niederstaufen, nous ne rencontrons personne. La Wehrmacht s'est évaporée. Maintenant, nous pouvons croire à la fin des hostilités. Le soir, sanglés dans nos canadiennes, nous passons la nuit dans une ferme à proximité de

Lindernsberg, sur les premiers contreforts des Alpes. La neige n'a toujours pas cessé de tomber et une couche blanche dépasse déjà les quarante centimètres.

Le 1^{er} mai, nous reprenons la route de l'Arlberg. Nous atteignons la cité d'Oberstaufen, station hivernale bien connue.

Et maintenant, réduit ou pas "réduit alpin" ? L'escadron au grand complet, s'installe dans le village et notre capitaine prend possession du plus beau Gasthaus. Des patrouilles blindées sont envoyées dans toutes les directions et ne trouvent personne pour s'opposer à leur progression.

En fait, Oberstaufen est un cul de sac pour des véhicules à roues. C'est donc à Oberstaufen que nous attendrons, avec une activité réduite, la capitulation allemande.

Alors que nous nous roulons les pouces, privés de routes pour pénétrer vers le cœur de l'Autriche, nous laissons passer les biffins de la 4^{ème} division marocaine de montagne. Ce terrain leur convient admirablement ; ils pourront faire du ski (*s'ils en trouvent*) et de l'escalade s'ils en ont vraiment envie.

Heureusement des émissaires ont été échangés entre le commandement allemand des 1^{ère} et 19^{ème} armées et le général de Lattre. Le commandement allemand renonce à établir un "réduit alpin" en utilisant les restes des armées d'Allemagne et d'Italie. Aussi, les hostilités, au plan pratique, ont-elles quasiment cessé.

Pourtant il y aura encore des morts en raison de groupes de S.S. fanatiques qui refusent la capitulation. Dans cette ambiance bizarre, la 5^{ème} D.B. et les bataillons de choc remontent la vallée supérieure du Rhin tout le long de la frontière de la Suisse et du Lichtenstein. Avec des moyens de fortune, nos amis effectuent des réparations acrobatiques sur les coupures de ponts.

Plus à l'est au contact des Américains, la 1^{ère} D.B. et des fantassins de la 2^{ème} division marocaine effectuent un exploit sportif en atteignant, à pied, le col de l'Arlberg sur des pentes couvertes de deux à trois mètres de neige. Pendant que nos charmants camarades s'adonnent ainsi aux biathlons militaires, le 4^{ème} escadron a pris ses quartiers de printemps à Oberstaufen.

Le 7 mai dans la soirée, notre capitaine nous apprend une excellente nouvelle : la fin des hostilités sera proclamée, officiellement, le 8 mai à 1 heure du matin. Pourquoi à 1 heure du matin ? Personne ne le sait et nous n'en avons rien à cirer. Cette annonce ne nous surprend donc pas.

Nos garçons mis en jambes par leurs expériences amoureuses du pays de Bade, n'ont pas attendu l'armistice pour entreprendre des reconnaissances profondes en direction de Cythère et "autres lieux découverts à marée basse" Les réfugiées de Berlin et des provinces de l'Est, les Hongroises, les Polonaises, très nombreuses dans le village, sont très ouvertes au dialogue.

Or nos jeunes Pieds Noirs ne détestent pas les têtes à têtes et certaines conversations ne sont pas faites pour leur déplaire.

Le 8 mai donc à 1 heure du matin, alors que le groupe des officiers réunis autour du capitaine de Vaublanc devise joyeusement, des explosions et des tirs à la mitrailleuse nous surprennent. Qu'est ce qui se passe ? Dans l'obscurité et la neige jusqu'aux genoux, nous allons aux nouvelles. Nos spahis se sont réunis autour des blindés et vident les caissons. Autour d'Oberstaufen, dans les villages voisins, toutes les garnisons agissent de même. Les balles traçantes illuminent le ciel. Tout à coup la voix des mitrailleuses est couverte par celle du canon. Les arrivées d'obus de 75 mm sur les pentes voisines sont bruyantes et, peut-être bien, dangereuses. Le capitaine de Vaublanc a retrouvé ses jambes de 20 ans. Il se précipite sur les chars-obusiers dirigés par le maître artilleur, l'adjudant Alcay.

- Sur quoi tirez-vous Alcaï ? demande Vaublanc.
- J'sais pas, mon Capitaine... répond la voix avinée d'un Alcaï hilare et désinvolte, qui trouve encore la force de crier, sans bafouiller,
- Feu, nom de Dieu !
- Enfin, Alcaï, arrêtez de tirer, il y a des villages en face !
- Pas de danger, mon Capitaine hoquète Alcaï. Pas de danger Je ne tire que des explosifs. Juste de tout petits explosifs!

Pendant que se déroule cette scène pittoresque, Guy Caniot est monté sur le char. Il calme les ardeurs des hommes de l'équipage qui, tous, sont sérieusement allumés. Les lieutenants font cesser le feu avec peine. Une heure plus tard, nous dormons en situation de "paix officielle", pour la première fois depuis quatre ans. Notre sommeil est plus profond, c'est sûr !!

La capitulation allemande a donc été dignement fêtée.

Le 8 mai 1945 l'escadron au grand complet assiste à une cérémonie officielle. La messe réunit chrétiens, juifs et musulmans pour penser, dans le recueillement, à nos camarades disparus, tout au long de la route de Toulon à l'Autriche.

Ensuite apéritifs, chansons, puis photos.

Je vous ai sélectionné la photo de groupe du peloton Caniot où vous reconnaîtrez la plupart de mes vieux fidèles.



Au centre Guy Caniot. A sa droite Labanhie. A sa gauche Jean Vidal, puis Grand- Loup (tête nue).

Maintenant vous n'ignorez plus rien des combats menés par les troupes du Général de Lattre. Aussi comprenez-vous sa pensée et les raisons qui l'ont conduit à choisir le nom assez glorieux de "Armée Rhin et Danube" que nous avons porté, avec panache, sur l'épaule gauche de nos tenues de combat. Cet écusson, simple et de bon goût, (dont personne ne se souvient aujourd'hui), je l'ai placé dans la vitrine de notre chambre. Il y restera jusqu'à ma disparition.

Mes récits pourraient s'arrêter là. Ce serait sûrement dommage car cette courte période s'est révélée fort riche en faits divers et printaniers ... Comme toujours, un très long stress est suivi d'une décompression. Après vous avoir raconté les horreurs de la guerre, je ne résiste pas une minute au plaisir de pérenniser les anecdotes les plus truculentes du mois de Mai 1945. Certaines méritaient d'être enregistrées dans le journal de marche du régiment ! Or, elles ne l'ont pas été.

Kapitulation ? Ou klochernerle in Allgau ? ?

C'est un peu dans le désordre et avec quelques libertés de langage que je vais vous narrer les quatre aventures les plus drôles des journées un peu folles vécues par le 4^{ème} escadron, après la capitulation. Combien j'envie Nimier et sa plume merveilleuse.

Il a écrit des pages savoureuses sur ces journées de Mai 1945 dans un bouquin qui, je crois, porte le nom de "Les z'hussards bleus".

Rosae, rosae, Rosam

La première histoire, dans l'ordre chronologique, concerne l'illustre Rosa. Il faut dire qu'au 2^{ème} peloton, dès lors qu'une "cagatte" (sottise) est annoncée, Rosa est dans le coup. Guy le sait bien et il ne lui passe pas grand chose. Ce 7 mai 1945, donc, vers 5 ou 6 heures du soir, Guy et Grand-Loup effectuent une tournée d'inspection des véhicules postés à la sortie du village. Nous avons prescrit un homme de garde par bagnole à titre de précaution. Effectivement, des coups de mains ont été effectués par des petits groupes de S. S. jusqu'au 15 mai 1945. Arrivés au half-track, nous ne trouvons personne. Nous appelons, nous crions, nous gueulons. En vain ! Le pauvre half-track est abandonné. Nous cherchons le préposé à la garde du véhicule. Nous finissons par le retrouver à quatre-vingt mètres de là, sous le porche d'une maison. A l'évidence, les problèmes de sécurité lui sont déjà devenus étrangers. Il est très occupé à déclarer sa flamme à une jeune Berlinoise. Nous devons le secouer pour nous faire entendre ! A mon avis ce n'est pas une toute petite flamme qui l'anime mais, tel le dragon des contes de fées, une véritable torche de plasma capable de fondre une plaque d'acier. Dès lors que la sécurité est en jeu, Guy ne plaisante pas.

- Au gnouf ! Au gnouf ! Foutez-moi ce gaillard là au gnouf !

Le jeune aspirant au cœur encore tendre, obtient un adoucissement de la sentence :

- Bon ! Emmenez-moi ce gaillard-là chez le "merlan" (coiffeur) et mettez-lui la boule à zéro.

Je plaide de nouveau l'indulgence, en raison de la paix, de la guerre, de l'armistice, du beau temps ... de Rosa, quoi ! Guy reste inflexible et le "merlan" exécute, aussi sec, la sentence. Une demi-heure plus tard, le capitaine de Vaublanc nous annonce le cessez-le-feu officiel dans les conditions que je vous ai déjà indiquées. J'en profite pour glisser des reproches amicaux à mon chef direct. Guy Caniot me regarde, observe le silence pendant trente secondes puis, solennel, tout à fait semblable à Sacha Guitry, il laisse tomber :

- Monsieur l'aspirant, vous avez totalement raison ! En conséquence, la punition est levée ! Je vous laisse le plaisir de lui annoncer.

Et tous les spectateurs présents sont pris d'un fou rire irrésistible. Tous, sauf Rosa, évidemment.

Incroyable ! La milice de Lyon nous offre une traction- avant !

Ma deuxième histoire, dans l'ordre chronologique, concerne Jean Cazaubon, mon vieil ami de Lannemezan. Le 8 mai 1945 à l'aube, c'est à dire vers 11 heures, le brigadier Cazaubon vient tirer l'aspirant Heissat d'un profond sommeil :

Mon lieutenant, il m'arrive un truc !

Et il me raconte une histoire invraisemblable avec des points plutôt obscurs. Plus tard, quand nous serons devenus de vieux amis, il me fera toute la lumière sur cette affaire rocambolesque et authentique.

Le camarade Cazaubon a fait connaissance d'une belle et jeune personne avec qui il a passé une nuit de folie. Il a utilisé, à cet effet, ses connaissances scolaires de la langue teutonique, aidé par son petit dictionnaire de poche. Au petit matin, il demande un peu de café et sa partenaire lui répond dans un français impeccable. Oh là ...surprise ! Grosse surprise !

- S....., mais tu parles français...

Vu sa qualité de cavalier, Cazaubon aurait pu choisir des termes plus galants ! Et la fille dévoile la vérité. Elle est l'épouse, presque légitime, d'un milicien du Midi recherché par la "sécurité militaire " Les hasards de la guerre les ont déposés à Oberstaufen.

Et ton jules, alors, où est-il ?

C'est ainsi que nous apprenons qu'un milicien est caché dans la forêt à un kilomètre de notre nouvelle garnison. Depuis trois jours, elle lui apporte ses repas, à notre nez et à notre barbe.

J'envoie Cazaubon avec une patrouille récupérer ce salopard et nous le faisons conduire au P. C. du régiment. J'ai l'impression que ce triste individu n'a pas nécessairement survécu longtemps à son arrestation. Ce n'est pas mon affaire. Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

Pressé de questions, la "milicienne" finit par avouer qu'ils ont fait tout ce chemin dans une Citroën traction-avant qu'ils ont piquée du côté de Lyon.

Et où est-elle cette bagnole ?



Jean Cazaubon, X , Grand-Loup, Gilbert Daguet

Elle nous désigne une grange où, effectivement, nous découvrons une Citroën 11 légère rutilante cachée par des bottes de foin. Sans même remercier la milice de Lyon, J'en fais ma voiture de commandement.

Pendant deux longues semaines, nous remplissons la voiture de garçons du peloton, nous remplissons aussi le réservoir et nous passons nos journées à parcourir les routes des Alpes autrichiennes. Le roi n'était pas mon cousin et la photo jointe vous montre notre

équipe en plein bonheur. Un certain jour, je commets l'imprudence de revenir à l'escadron en passant par Lindau où est établi le général de Lattre. Quelle erreur !

Un chef d'escadrons me fait signe d'arrêter. J'obtempère et j'ai tort. Il me pose une question embarrassante :

- Elle est à vous cette automobile ?

Je lui raconte mon histoire.

Après m'avoir écouté, il me déclare :

- Ce n'est pas une voiture pour un aspirant, même de cavalerie légère. Je préviens votre capitaine que nous gardons ce véhicule au P.C. du Général. Il vous enverra une jeep pour rejoindre votre unité.

Pas très glorieux, notre retour dans notre escadron bien aimé ! C'est l'oreille basse et même très basse que nous rentons au bercail.

Sacrée nature, ce brigadier du 3^{ème} peloton !

Le 9 mai 1945, au matin, une affaire d'une autre nature va mobiliser toute notre attention. Il s'agit, cette fois, d'un grave problème de discipline : un viol aurait été commis, dans la nuit, par l'un des musulmans de notre escadron.

Notre capitaine charge Guy Caniot, seul juriste de la bande, d'instruire cette affaire. Celui-ci demande à Grand-Loup d'assurer le secrétariat tandis que Kurzman, notre alsacien de choc, assurera la fonction d'interprète.

Nous retrouvons la victime dans le bureau du capitaine. C'est une grande jeune femme d'une trentaine d'années, plutôt jolie, que nous écoutons avec gravité et émotion. Elle fait la description du coupable, un "Schwarz ", selon l'expression allemande de l'époque. Puis elle nous décrit la scène avec des détails, quelquefois "abracabrantesques", dont nous n'osons pas sourire.

D'après elle, le coupable aurait réuni une partie de la famille pour assister à ses exploits nocturnes. Curieuse idée ... La famille a dû apprécier cette attention sarrasine des siècles obscurs.

Guy fait entrer le présumé coupable. La victime le reconnaît immédiatement. Pas fraude, (J'allais dire, une fois de plus, la queue basse. C'eût été inconvenant dans de telles circonstances), mais pas abattu. Il s'agit d'un brigadier du peloton Vidal. En bon féodal des Aurès, à ses yeux, la victoire autorise certaines libertés, non ?

Juriste mais consciencieux; pour compléter son rapport, Guy décide de visiter la maison de la jeune femme et d'interroger les parents. En cours de route, notre pathétique bavaroise laisse entendre qu'elle n'a pas été la seule, dans sa rue, à subir les outrages du brigadier ... Est-ce possible ? Eh bien, oui ! C'est tout à fait possible.

La jeune voisine a connu les mêmes sévices. Dans la troisième maison même motif, même punition. En fin de matinée, nous arrivons à six victimes des appétits nocturnes de notre militaire. A partir de la quatrième, l'admiration du mâle risque de l'emporter sur l'indignation du citoyen. Quand nous découvrons la sixième victime, l'émotion s'est envolée, l'esprit gaulois l'emporte sur la morale :

- Voyez-vous ça, mon cher Heissat, ce type malingre et mal foutu cachait une nature exceptionnelle. J'en suis abasourdi !

Juriste mais consciencieux, Guy Caniot nous fait rentrer dans la 7^{ème} maison. Là, une grosse surprise nous attend. Guy l'a fort bien raconté dans ses mémoires. Je vous laisse le soin d'en juger:

"Dans la 7^{ème} et dernière maison de la rue, j'ai reçu un tout autre accueil. La femme qui m'ouvrait la porte me répondit dans un français impeccable, une cigarette aux lèvres :

- Mais parfaitement, j'ai reçu hier au soir vers 10 heures un de vos soldats.

- Comment s'est-il comporté avec vous, Madame ?
 - Oh ! comme un gentleman ! il fut un peu surpris de constater que je parlais votre langue. Je lui ai expliqué, alors, que j'étais néerlandaise et que, dans mon pays, ami de la France, beaucoup de personnes parlaient le français ;
 - Et que s'est-il passé, alors ?
 - Oh ! rien de bien extraordinaire. Il m'a dit qu'il était de patrouille, mais puisqu'il avait la chance de rencontrer une amie de la France, il lui demandait d'accepter un paquet de cigarettes américaines. D'ailleurs, voyez vous-même, j'en fume encore une ce matin.
 - Et après, madame ?
 - Rien d'autre. Je voulais le faire entrer pour lui offrir un verre. Il a refusé compte tenu de l'heure tardive.
 Compliment, monsieur ! Vous avez des soldats qui représentent fort bien la France, en pays étranger.
 C'est à mon tour de saluer et de me retirer sans oser faire allusion aux mésaventures de ses voisines allemandes.

On ne m'enlèvera pas de l'idée que notre Hollandaise aurait peut être connu un sort différent si elle avait habité dans la première maison de la rue. A moins que à moins que cette dame ait tenu à garder pour elle le secret des ultimes performances d'un spahi subjugué par la victoire."

L'affaire suivit son cours jusqu'au tribunal militaire qui infligera quelques mois de prison à notre brigadier. En temps de guerre, il avait des chances d'être passé par les armes. A un jour près, il est sauvé par le gong, notre spahi !
 Ainsi donc, cette malheureuse histoire, commencée sur un ton d'une grande gravité, s'est terminée dans l'ambiance presque drôle d'une nouvelle de Marcel Aymé. Comme le dit Caniot, c'est un peu le pendant bavarois de la "jument verte" immortalisée par Bourvil.
 Ne restons pas plus longtemps sur une affaire dont nous n'avons tiré aucune fierté en dépit de sa "chute" stupéfiante.

Boutemra, le Casanova du 57 antichar ...

Le 10 mai 1945, l'escadron quitte Oberstaufen pour occuper une petite localité située à vingt kilomètres au Nord. Le peloton Caniot s'installe dans un tout petit village, presqu'un hameau qui porte un nom prédestiné : Ruhland. Traduction littérale : Ruhe = repos, Land = pays. En d'autres termes, c'est presque Bonrepos !
 Grand-Loup se voit attribuer une petite chambre sympathique au premier étage d'une adorable chaumière. (Photo ci-dessous).



Ma chambre à Ruhland.

Le peloton utilise un minimum d'hommes de garde et commence sa grande lessive. Cette lessive se termine par le lavage des véhicules. Quand les militaires commencent à pomponner leurs bagnoles, c'est bien la marque d'un retour au temps de paix.

Au tout petit jour, nous sommes réveillés par une énorme explosion. Grand-Loup saute de son lit, saute sur son pistolet, saute par la fenêtre et cavale vers le carrefour central envahi par un nuage de poussière. Comme dans une scène de panique au cinéma, mes camarades courent dans toutes les directions et chacun répète un peu près la même phrase :

- Mais qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui arrive ?

Dans le soleil levant, la poussière finit par s'éclaircir. Au milieu du carrefour, nous découvrons notre canon de 57 mm qui a pris vraiment une sale gueule : fourche écartée, il a l'air complètement déjeté. Le tube désigne la direction à prendre. A cinq six mètres devant lui, une brèche circulaire orne le mur de la ferme. Je pousse la porte pour me trouver dans une étable où une dizaine de vaches bien alignées le long de la mangeoire continuent à mastiquer le foin sans manifester aucune émotion. Alcaï et Cazaubon me rejoignent dans l'étable et ils m'expriment ce qu'ils perçoivent :

- Mais, mon lieutenant, le mur de derrière est complètement démoli

Je quitte les vaches du regard et je lève les yeux pour constater qu'effectivement on peut, maintenant, voir directement le jardin de la ferme. Ce n'est pas un, mais deux murs successifs que l'obus de 57 mm a fichu en l'air. Avec cette vue directe sur les vergers, l'architecture de la ferme y a gagné, c'est sûr !

Les propriétaires, hébétés et apeurés, nous ont rejoints. Ils ne paraissent pas tellement catastrophés. La situation est pour le moins étrange. Nous revenons vers la rue où Guy Caniot, arrivé en retard, commence à faire la lumière sur les causes de cette histoire.

Il apparaît très vite qu'il s'agit, en fait, d'une histoire d'amour fracassante et matinale. Le tireur du canon de 57 mm antichar, Boutemra, nous expose dans son langage maghrébin sa manière de conduire une cour d'amour :

- Je discuti avec la fatma. Elle m'a demandé comment ça marchi. 'j' ouvri la queulasse. J' glissi le zobus Clac ! Elle a demandi comment ça part. J'y montri la détente. Cette conne, elle a tappi dessus. Et boum, mon lieutenant c'est parti ! !

Le lieutenant, silencieux et plutôt "chromé", branle du chef. Autour de lui, les quarante-quatre "gus" du peloton sont pliés de rire. L'un d'entre eux, je ne sais lequel, complimente Boutemra en l'appelant le "Casanova du 57". Cette trouvaille déclenche une nouvelle hilarité générale.

Guy, maintenant, veut voir les dégâts. Nous constatons alors qu'après avoir percé un trou de trente centimètres de diamètre dans le mur, l'obus a frôlé le cul des dix vaches alignées avant d'abattre les murs de l'arrière. Alcaï fait remarquer à notre chef bien aimé qu'avec un peu de pot on se ratatinait dix vaches d'un coup. Satisfait de cette remarque, il ajoute :

- Et on offrait un méchoui à tout le régiment, mon lieutenant !

Guy Caniot, maintenant bien réveillé, rit à son tour de cet amour bucolique et bavarois, à la fois, brutalement interrompu par la décharge intempestive du canon anti-char. Il me charge de négocier avec les fermiers pour enterrer cette affaire à l'amiable. J'utilise à cet effet toutes les boîtes de conserves américaines non consommées depuis plusieurs mois et, grand seigneur, j'ajoute cinq nourrices d'essence. Mes interlocuteurs paraissent entièrement satisfaits et nous nous quittons bons amis. Quant à la Nana, dont les charmes ont causé tant d'émotions, elle s'est évaporée.

J'allais oublier de vous montrer une photocopie du journal de marche des 19, 20 et 21 mai 1945. Vous la trouverez ci-dessous.

19 Mai - Préparation au défile du 21, qui doit avoir lieu à CONSTANCE et auquel doivent participer : "Le Colonel - l'étendard - le 3^e et le 4^e Escadron". - Un agent de liaison moto, essuie quelques coups de feu à 3 kilomètres S.O. de DURNAU.

20 Mai - R . A . S .

21 Mai - Revue à 8 heures 30, devant le Chef du Gouvernement "Le Général DE GAULLE". - Remise de la Légion d'Honneur au Capitaine De SAUVEBOEUF Guy et au Lieutenant MAGDELAIN Jean, et de la Médaille Militaire à l'Aspirant HEISSAT Jean Marie et au Maréchal des Logis DECOIRA du 3^e Escadron.

Comme vous pouvez le constater, notre régiment reçoit mission de se porter dans la ville de Constance en vue d'y rendre les honneurs au général de Gaulle, chef du gouvernement provisoire. Le général de Gaulle vient saluer et féliciter l'armée " Rhin et Danube" qui a atteint tous les objectifs fixés par ses soins.

A cette occasion, le grand Charles accroche la légion d'honneur à mes amis, les lieutenants Magdelain et de Sauveboeuf. Il remet aussi la médaille militaire à votre Grand-Loup.

A cette époque, l'affaire algérienne ne nous avait pas encore séparés. Aussi ai-je eu la faiblesse d'apprécier cet honneur. Ecrasé sous le casque lourd américain, écrasé par cette haute carcasse qui se penche vers moi, c'est avec pas mal d'émotion que je reçois cette fameuse médaille jaune et verte et la vigoureuse accolade du chef du gouvernement. Pour votre information, la médaille militaire est aux sous-officiers, ce que la légion d'honneur est aux officiers. Or, le grade d'aspirant est considéré comme celui d'un sous-officier supérieur qui occupe les fonctions d'un jeune sous-lieutenant.

- Fermez le ban ! Comme on doit le dire dans le cérémonial militaire.

Cette fois, c'est vrai : Nach Paris.

Vers le 8 ou 10 juin, nous apprenons notre embarquement par voie ferrée. Destination PARIS. Nous devons y défilé les 18 juin et 14 Juillet devant le peuple de la capitale.



Ma jeep "Rochefort" pose sous la tour Eiffel. Le Chevrel est superbe !

Depuis la plus haute antiquité, les légions victorieuses sont invitées à passer sous les lauriers et sous les acclamations du bon peuple de Rome. Le défilé terminé, on s'empresse de les éloigner du Capitole pour mieux les oublier.

Naïfs à l'excès, nous croyons très sincèrement qu'il s'agit d'un hommage et d'un geste d'affection de la nation à l'égard de son armée triomphante. Depuis lors, certains

historiens ont proposé une explication différente à la présence de l'Armée " Rhin et Danube" autour de la capitale de notre vieux pays.

Nous aurions été amenés là pour faire face au danger communiste. Il faut se rappeler qu'à l'époque, le parti de Maurice Thorez dispose de trois atouts-maitres :

- Un français sur trois vote communiste.
- Les unités FTP, d'obéissance communiste, ont conservé tout leur armement.
- Le parti dispose de l'appui moral et financier de l'U.R.S.S, nation la plus puissante de notre vieille planète en 1945.

Très naïfs donc, ignorant cette menace, nous défilons dans les grandes avenues parisiennes sous le soleil radieux de l'été, un rien "rouleurs de mécaniques".

Avant de quitter Paris, il nous arrive une broutille.

Notre sympathique Paupol Landry n'a pas hésité à utiliser sa jeep pour aller draguer les parisiennes en compagnie de Cacagne et deux autres fêtards .Des G.I. leur piquent la bagnole et nos gaillards rentrent à pied au bercail. Pas farauds! L'engueulade de leur chef de peloton, Jean Vidal,s'entend à 300 mètres à la ronde .

Il les invite à retrouver une jeep dans les délais les meilleurs .Tous les copains de Landry partent en chasse, par paquets de trois hommes, dans le grand Paris.

Le lendemain à l'aube, 2 jeeps américaines neuves et pimpantes sont alignées au peloton Vidal. En fin de soirée elles sont repeintes aux marques et couleurs de l'escadron. Bien entendu, les numéros des moteurs ont été martelés et refaits. Nos mécaniciens savent travailler.

Le capitaine de Vaublanc, qui n'a pas été informé de ce léger incident, reçoit la visite 3 jours plus tard, d'un brave lieutenant de la military police qui vient lui ramener la jeep volée par des garçons de son régiment. Il regrette les mauvaises manières des G.I. en goguette et le prie de bien vouloir oublier cet incident. Notre capitaine ne comprend pas grand-chose à cette sombre histoire mais, grand et généreux, il pardonne bien volontiers.

Fin juillet, nous sommes ramenés, toujours par voie ferrée, dans notre cher Wurtemberg.

C'est alors que commence la démobilisation de nos camarades Pieds-Noirs. Comme les historiens et les journalistes disposent d'une mémoire très sélective, je me substitue à eux, pour vous rappeler que nos camarades d'Afrique du Nord ont été mobilisés de 18 à 40 ans, immédiatement après le débarquement des Américains, le 8 novembre 1942.

Cette séparation, après une si longue vie en commun et une fraternité tissée dans la difficulté des combats, est assez nostalgique, il faut bien le dire. Je les retrouverai bien des années plus tard, dans les réunions régimentaires des anciens combattants.

Mais ils auront déjà perdu leurs terres d'Algérie et c'est l'amertume qui est au rendez-vous.

EPILOGUE

En voyant partir ses compagnons de guerre, Grand-Loup doit résoudre un problème personnel difficile: Et maintenant, quelle voie choisir ?

- Faire acte de candidature pour passer dans l'armée d'active ? A l'époque, je suis toujours aspirant de réserve et l'idée de faire de l'instruction dans une caserne est loin de me séduire.

- Préparer un concours pour une grande école ou postuler à l'entrée dans une administration?
- Ecouter mon ami Kirsteller. Celui-ci, Français du Brésil engagé pour la durée de la guerre, me propose de venir le rejoindre à Rio de Janeiro. Son père, bien placé dans les milieux bancaires du Brésil, m'aidera à trouver un job intéressant, me dit-il. Je suis très tenté par cette proposition.

Finalement, c'est le Colonel Lecoq, mon ancien patron, qui tranche pour moi.

Sans me demander mon avis, il me fait affecter à l'école des cadres qu'il crée à Langenargen, sur les bords du Lac de Constance. A peine arrivé, il me fait signer ma demande d'intégration dans l'armée d'active et il s'occupe de ce dossier avec l'efficacité qu'on lui connaît.

Dans cette école dirigée par une équipe d'officiers supérieurs dynamiques et peu conformistes, je vais trouver une ambiance exceptionnelle. Placé sous les ordres du Lieutenant Sciard, un patron super sympa, je vais retrouver des camarades d'une qualité rare. Avec des garçons comme Pierrard (un naïf s'en va-t-en guerre), des Garrets, Duzat, Javouey, Coeffard, Lucet, etc... etc ...

Les rapports sont franchement fraternels et les occasions de rire, quasi quotidiennes. Si nous travaillons à 15 000 tours de 7 heures à 19 heures, ce bain de jeunesse nous convient parfaitement. Dans ce cadre magnifique du Bodensee, nous sommes heureux.

Loin du monde, nous n'avons pas vu se lever les premiers nuages entre les Russes et les Américains. Pourtant, dès le 9 Mai 1945, la guerre froide est commencée.

Personnalité politique la plus forte de son temps, sûr de la supériorité de ses armées, Staline a décidé d'entreprendre immédiatement, la domination de la totalité de notre planète.

Renonçant, provisoirement, à l'affrontement direct en raison de la puissance terrifiante de l'arme atomique américaine, il saura utiliser toutes les ficelles de la subversion pour affaiblir et déstabiliser les vieilles nations occidentales.

Et cela, je dois vous l'avouer, nous ne l'avons pas vu venir !

Ainsi que la décolonisation.

Certes, elle était naturellement inscrite dans le vent de l'histoire.

Tout le monde sait cela: " Les colonies sont créées pour être perdues".

Mais ce sont les brûlots lancés par Staline qui l'ont déclenchée prématurément et entretenue de main de maître par des actions directes ou souterraines qui expliquent pourquoi elle s'est réalisée dans la précipitation, la confusion. ... Et dans le sang !

A notre insu, alors que l'on croyait, une fois de plus, à la " Der des der ", des mouvements tectoniques d'une ampleur jamais atteinte allaient nous lancer dans de nouvelles aventures.

Mais, cette fois, les fameuses courroies de transmission, animées par Moscou, allaient nous priver de l'appui et de la confiance du peuple français.

Léonidas n'aurait jamais accepté de combattre dans de telles conditions.

Cette expérience douloureuse a marqué profondément tous les soldats engagés dans ces fameuses guerres déclarées honteuses par les journalistes et certains historiens.

Honteuses pour qui ?... Honteuses pour les gouvernements de droite comme de gauche qui les ont déclenchées sans les diriger et sans se préoccuper le moins du monde du moral de leurs armées

Je ne sais pas encore si j'aurai le courage et le temps de vous rapporter ce que j'ai vécu au cours de cette période difficile,

à la limite du supportable, ...surtout dans la phase finale du drame algérien.